

unine

UNIVERSITÉ DE
NEUCHÂTEL

Institut des sciences
du langage et de la
communication

Cécile Petitjean (Ed.)

De la sociolinguistique dans les
sciences du langage aux sciences
du langage en sociolinguistique.
Questions de transdisciplinarité

Sociolinguistique et sciences du langage. Questions de transdisciplinarité

TRA NEIL

TRAVAUX NEUCHÂTELOIS DE LINGUISTIQUE

TRANEL (Travaux neuchâtelois de linguistique)

La revue TRANEL fonctionne sur le principe de la révision par les pairs. Les propositions de numéros thématiques qui sont soumises au coordinateur sont d'abord évaluées de manière globale par le comité scientifique. Si un projet est accepté, chaque contribution est transmise pour relecture à deux spécialistes indépendants, qui peuvent demander des amendements. La revue se réserve le droit de refuser la publication d'un article qui, même après révision, serait jugé de qualité scientifique insuffisante par les experts.

Responsable de la revue

Gilles Corminboeuf

email: gilles.corminboeuf@unine.ch

Comité scientifique de la revue

Marie-José Béguelin, Simona Pekarek Doehler, Louis de Saussure, Geneviève de Weck (Université de Neuchâtel)

Secrétariat de rédaction

Florence Rohrbach, Revue Tranel, Institut des sciences du langage et de la communication, Université de Neuchâtel, Espace Louis-Agassiz 1, CH-2000 Neuchâtel

Les anciens numéros sont également en accès libre (archive ouverte / open access) dans la bibliothèque numérique suisse romande Rero doc. Voir rubrique "Revue": <http://doc.rero.ch/collection/JOURNAL?ln=fr>

Abonnements

Toute demande d'abonnement ou de numéro séparé est à adresser à:

Revue Tranel, Université de Neuchâtel, Espace Louis-Agassiz 1, CH-2000 Neuchâtel

Tél.: ++41(0)32 718 16 90

Fax: ++41(0)32 718 17 01

email: revue.tranel@unine.ch

Tarifs

Abonnement annuel (2 numéros)	Suisse: CHF 51.00	Etranger: € 34.80
Numéro séparé	Suisse: CHF 27.00	Etranger: € 18.40
Numéro double	Suisse: CHF 40.00	Etranger: € 27.30

Paielement

Suisse: CCP 20-4130-2 – Université, Fonds de tiers, 2000 Neuchâtel (réf: U.00695)

Etranger: Compte: 290-500080.05H auprès d'UBS SA, 2000 Neuchâtel (Switzerland)

[Code Swift: UBSWCHZH20A] [IBAN: CH53 0029 0290 5000 8005 H]

© Institut des sciences du langage et de la communication, Université de Neuchâtel, 2011

Tous droits réservés

ISSN 1010-1705

Table des matières

▪ Cécile PETITJEAN	
Avant-propos -----	1-11
▪ Philippe BLANCHET	
La sociolinguistique est-elle une "interdiscipline"?-----	13-26
▪ Jean-Michel ELOY	
Quelle recherche in-disciplinée la complexité des langues exige-t-elle?-----	27-45
▪ Georges LÜDI	
Vers de nouvelles approches théoriques du langage et du plurilinguisme -----	47-64
▪ Francesco CANGEMI & Michele LOPORCARO	
Des apports mutuels entre dialectologie et sociolinguistique: les voyelles finales dans le Vallo di Diano -----	65-75
▪ Marcello BARBATO	
La sociolinguistique et l'histoire des variétés romanes anciennes-----	77-92
▪ Stephan SCHMID	
Pour une sociophonétique des ethnolectes suisses-allemands -----	93-109
▪ Giovanni ABETE	
Methodological issues for the study of phonetic variation in the Italo-Romance dialects-----	111-125
▪ Evelyne POCHON-BERGER	
L'analyse conversationnelle comme approche "sociale" de l'acquisition des langues secondes: une illustration empirique -----	127-146

▪ Cécile PETITJEAN

Effets et enjeux de l'interdisciplinarité en
sociolinguistique. D'une approche discursive à
une conception praxéologique des
représentations linguistiques ----- 147-171

Adresse des auteurs----- 173

Comité de relecture ----- 174

Avant-propos

Cécile PETITJEAN

Centre de linguistique appliquée (Université de Neuchâtel)
Laboratoire Parole et Langage (Université de Provence)

1. Présentation du numéro

Ce numéro de la revue TRANEL, intitulé *De la sociolinguistique dans les sciences du langage aux sciences du langage en sociolinguistique. Questions de transdisciplinarité*, a pour finalité d'interroger la place actuelle de la sociolinguistique au sein des sciences du langage et, de manière générale, des sciences sociales. Notre objectif premier est d'observer en quoi la sociolinguistique pourrait constituer un catalyseur potentiel de la reconfiguration des positionnements disciplinaires qui font les sciences du langage (i) en intégrant à ses propres réflexions de nouveaux points de vue; (ii) en étant elle-même intégrée comme nouvelle perspective par d'autres domaines.

Notre finalité n'est pas de proposer (ni de défendre) un point de vue spécifique sur cette question, mais bien au contraire d'observer de quelles manières des chercheurs issus d'horizons scientifiques divers se positionnent par rapport à cette problématique. Il ne s'agit pas d'argumenter en faveur d'une vision de la sociolinguistique mais de voir comment les auteurs thématisent cette question dans leur(s) champ(s) disciplinaire(s). Notre appel à contribution s'est voulu volontairement général, notre souhait étant de permettre aux auteurs de réagir librement à la problématique posée, sans être orientés ou contraints par une perspective théorique ou méthodologique en particulier. En d'autres termes, outre les apports des différents articles sur un plan strictement scientifique, l'un des intérêts de ce numéro est précisément de voir, dans un premier temps, ce que disent les "réactions" des auteurs quant à la question proposée. Cette procédure semble avoir porté ses fruits: il est en lui-même fort intéressant d'observer de quelles manières les auteurs s'emparent de la "notion" de sociolinguistique, choisissent un angle d'approche plutôt qu'un autre pour la questionner, ces choix étant en eux-mêmes significatifs quant aux liens existant entre la sociolinguistique et les autres domaines des sciences du langage.

Par ailleurs, nous tenons à préciser dès maintenant que ce numéro ne prétend bien évidemment pas à l'exhaustivité. Il serait présomptueux de considérer celui-ci comme un bilan, pour la simple raison qu'il est impossible, dans les limites d'un unique numéro, de représenter, d'une

part, l'ensemble du panorama des liens disciplinaires entre sociolinguistique et sciences du langage et, d'autre part, la complexité des points de vue s'y rapportant. Nous considérons donc ce numéro comme un point de départ, qui, nous l'espérons, sera à même de susciter de nouvelles questions, des commentaires et des critiques qui seront en mesure de faire fructifier les échanges et les débats scientifiques en lien avec notre problématique initiale¹. Nous tenons également à évoquer une des limites de ce numéro, à savoir que certaines disciplines n'y sont malheureusement pas représentées. Nous pensons plus particulièrement à la syntaxe, l'un des domaines qui a su entraîner des remises en question fondamentales dans le champ de la sociolinguistique (cf. à ce sujet les nombreux travaux réalisés par Françoise Gadet²). Cette absence nous paraît bien trop regrettable pour la passer sous silence, et, si nous assumons pleinement le vide que cela laisse dans notre numéro, nous espérons que cette discipline aura la place qu'elle mérite dans les discussions futures en découlant.

Face à la problématique posée, les auteurs ont choisi différents cheminements. Philippe Blanchet, Jean-Michel Eloy et Georges Lüdi privilégient un point de vue majoritairement épistémologique et théorique. Francesco Cangemi & Michele Loporcaro, Marcello Barbato, Stephan Schmid et Giovanni Abete donnent chacun une large place, au travers d'études de cas, à des réflexions relatives aux avantages et aux limites théoriques et méthodologiques des échanges disciplinaires au sein des sciences du langage. Enfin, Evelyne Pochon-Berger et Cécile Petitjean s'orientent préférentiellement vers une problématisation des liens entre la sociolinguistique et les autres champs des sciences sociales. Se pose ici la question des priorités qui sont celles des auteurs en fonction du rôle qu'ils accordent à la sociolinguistique et de leurs affiliations disciplinaires: pour certains, la sociolinguistique est un "objet" que l'on ne peut pas ne pas questionner d'un point de vue théorique et épistémologique; pour d'autres, elle constitue un horizon, une globalité, qui s'avèrent nécessaires pour réfléchir et/ou apporter des éléments de réponse à des questionnements méthodologiques. Dans les lignes qui suivent, nous allons nous concentrer sur les grandes thématiques qui traversent l'ensemble des contributions, à savoir les définitions de la sociolinguistique proposées par les auteurs, les réflexions quant au débat entre linguistique interne et externe, les avantages et les limites méthodologiques de l'interdisciplinarité et, enfin, les éventuelles "zones de silence" apparaissant dans le réseau interdisciplinaire au sein duquel s'inscrit la sociolinguistique.

¹ L'idéal serait par exemple que ce numéro et les réactions qu'il suscitera donnent lieu à un colloque ou à une journée d'étude.

² Par exemple: Gadet, F. (1997): La variation, plus qu'une écume. *Langue française*, 115, 5-18.

2. Quelle(s) sociolinguistique(s)?

L'un des premiers constats qu'il est possible de faire à la lecture de ce numéro réside dans la très grande diversité des définitions qui sont proposées de la sociolinguistique. Certains auteurs s'intéressent de manière privilégiée à cette question définitoire (P. Blanchet, J.-M. Eloy, C. Petitjean); d'autres, pour lesquels la délimitation de la discipline n'est pas une priorité, font le choix d'une définition généraliste (E. Pochon-Berger) ou d'une assimilation de la sociolinguistique à l'approche variationniste (M. Barbato, S. Schmid) laquelle peut se rapprocher du domaine des variétés en contact (F. Cangemi & M. Loporcaro). P. Blanchet pose comme fondement minimal commun aux sociolinguistes le fait que *"les phénomènes linguistiques sont avant tout des phénomènes sociaux infiniment hétérogènes et ouverts intriqués dans l'ensemble des autres phénomènes sociaux"* (18) et place la question de ce qu'est la sociolinguistique au cœur de réflexions relatives à sa *disciplinarité*, sur le plan de son identité comme de son altérité. J.-M. Eloy propose comme une perspective centrale, voire fédératrice, que la sociolinguistique s'occupe prioritairement *"de l'existence de langues, phénomène au sein duquel se nouent des lignes de force nombreuses, hétérogènes, et complexes au sens précis de la théorie de la complexité"* (27). D'autres auteurs, dans le cadre de ce volume, prennent la sociolinguistique comme un *tout*, en thématissant des définitions très générales, comme M. Barbato pour qui l'objet de la sociolinguistique est *"la langue dans son contexte social"* (78), définition que l'on peut retrouver, à peu de chose près, chez E. Pochon-Berger (127). F. Cangemi & M. Loporcaro ne proposent pas de définition en tant que telle de la sociolinguistique; toutefois, au travers de leur étude sur les voyelles finales dans quelques patois de l'Italie du Sud, ils laissent entendre une conception de la sociolinguistique qui se confond avec la perspective variationniste, tout comme cela transparaît dans l'étude présentée par S. Schmid. Il est donc intéressant de noter que cette assimilation traditionnelle entre sociolinguistique et linguistique variationniste est toujours d'actualité: ce qui est remarqué ici n'est pas le choix de privilégier une telle approche mais de désigner celle-ci par le seul terme de sociolinguistique.

La définition d'un domaine tel que la sociolinguistique est intrinsèquement liée à la question des frontières disciplinaires ou encore à l'indépendance de la discipline dans le champ pluridisciplinaire des sciences du langage. Sont donc thématisés les questionnements, somme toute traditionnels mais encore vifs, concernant (1) le fait de savoir si la sociolinguistique s'apparente à un domaine de la linguistique ou si elle se constitue comme une linguistique à part entière; (2) le fait d'évaluer les degrés de proximité qu'entretient la sociolinguistique avec, d'une part, la linguistique, et, d'autre part, la sociologie. Différentes positions émergent à ces sujets.

Certains auteurs ont ainsi choisi de traiter le problème de la "disciplinarité" et de l'interdisciplinarité de la sociolinguistique d'un point de vue majoritairement théorique (P. Blanchet, J.-M. Eloy, G. Lüdi). Un intérêt tout particulier est apporté à l'évaluation des enjeux et des effets de cette pluralité disciplinaire dans la circonscription même de la sociolinguistique, dans son identité disciplinaire qui passe tout naturellement par l'identification de ce qui la distingue des autres disciplines linguistiques. Quelles sont les relations entre interdisciplinarité et sociolinguistique? Est-ce que l'interdisciplinarité est un moyen de délimiter les frontières de la discipline ou au contraire un facteur d'opacité? Est-ce un avantage ou une limite? L'interdisciplinarité est-elle en d'autres termes un cas particulier susceptible de caractériser les choix sous-jacents à l'élaboration d'une discipline? P. Blanchet insiste à ce sujet sur la nécessité de considérer l'interdisciplinarité comme un processus, commun à l'ensemble des sciences, et non comme un état qui qualifierait une discipline (ce qu'il désigne par le terme d'*interdiscipline*). Selon cet auteur, la sociolinguistique peut être conçue soit comme une discipline des sciences du langage, soit comme une discipline de la sociologie ou encore comme une *interdiscipline* qui se situerait, entre autres, à la croisée de ces deux domaines. En définissant clairement ce qui distingue les notions de *pluridisciplinarité*, d'*interdisciplinarité* et de *transdisciplinarité*, l'auteur insiste sur le fait qu'elles s'apparentent toutes trois à des *processus* qui traversent toutes les disciplines scientifiques, et non à des *états* spécifiques qui constitueraient le cœur définitoire de ce qui serait alors une interdiscipline. Pour P. Blanchet, la sociolinguistique est une discipline à part entière parcourue par de multiples mouvements interdisciplinaires et, si elle peut, selon les objectifs, se rapprocher des sciences du langage ou de la sociologie, elle n'est une sous-partie ni des unes ni de l'autre. Pour J.-M. Eloy, la sociolinguistique est constituée de multiples « *croisements disciplinaires* » (28) qui, s'ils entraînent inévitablement une forte hétérogénéité, n'enlèvent rien au fait que la sociolinguistique est une discipline qui s'intéresse précisément à la langue comme une entité par essence complexe, nécessitant par là même une multiplication des points de vue s'y rapportant. L'auteur met en avant l'idée selon laquelle, si l'apparence de "désordre" qui caractérise pour beaucoup le domaine de la sociolinguistique, a longtemps été perçue comme une faiblesse, elle peut et doit être considérée au contraire comme une "*modalité 'normale' de la marche en avant de la sociolinguistique*" (31). L'hétérogénéité propre à la sociolinguistique, et de là sa capacité à s'ouvrir à de nouveaux champs et à intégrer de nouvelles perspectives, la placent de fait "*en avant-garde*" (44) dans le domaine des sciences du langage. D'après J.-M. Eloy, la sociolinguistique, de par son degré de tolérance aux nouvelles problématiques, est un espace privilégié dans les sciences du langage où peuvent être accueillis de nouvelles approches et points de vue, qui peuvent parfois s'instituer à leur tour en tant que discipline à part entière. Il est intéressant

de soulever le parallèle qui se dessine entre, d'une part, cette *progression* scientifique rendue possible par la sociolinguistique, et, d'autre part, les questionnements disciplinaires thématiques par S. Schmid. En effet, ce dernier se demande dans le cadre de sa contribution si la sociophonétique doit être affiliée à la phonétique ou à la sociolinguistique, ou si elle ne constitue au final qu'une "*discipline-pont*" (106) entre ces deux domaines. Il est particulièrement intéressant d'observer que des débats émaillant initialement la sociolinguistique se retrouvent au niveau des disciplines qu'elle a en partie instituées.

Les auteurs ne se positionnent pas tous de la même façon vis-à-vis de cette question de la discipline. L'article de G. Lüdi est à ce sujet remarquable en cela qu'il ne part pas de frontières disciplinaires pré-établies, de la mise en relation de disciplines séparées, mais de "principes" théoriques qui sont présentés comme devant transcender les frontières isolant les sciences qui composent le champ d'étude du langage. Le terme de sociolinguistique n'apparaît quasiment pas dans sa contribution mais elle est présente à chacune de ses lignes. Il semblerait que se dessine ici une vision de la sociolinguistique non pas comme l'étiquette donnée à une discipline ou à un point de vue spécifique porté sur la langue, mais comme une sorte de métaregard se déployant au travers de toutes les sciences du langage par l'entremise de la question du plurilinguisme: l'auteur privilégie une perspective *a-disciplinaire* pour mettre à jour l'importance qu'il y a à privilégier une linguistique du plurilinguisme comme cadre principal à toute problématique relative au fait langagier.

3. Un débat historique toujours d'actualité: linguistique interne vs. linguistique externe

Outre le fait que, pour certains auteurs, la question des liens entre *une discipline* sociolinguistique et les autres domaines des sciences du langage reste prioritaire, on constatera que le débat entre linguistique interne et externe reste encore aujourd'hui d'actualité dans les réflexions scientifiques. Il est également intéressant de voir dans le cadre de ce numéro se confronter des positions très tranchées quant à ce débat, certains considérant que la sociolinguistique se doit de se défendre contre les attaques de la "*structuro-linguistique*", cette dernière ayant tendance à dévaluer et à marginaliser le regard sociolinguistique au sein des sciences du langage (P. Blanchet), d'autres estimant que, si opposition il y a, elle ne peut être que positive et s'apparente à une ressource indispensable à l'évolution de la linguistique en général: "*comment s'intéresser aux langues sans prendre en compte à la fois les structures systémiques ET l'existence (sociale et historique en particulier) des locuteurs et des langues?*" (J.-M. Eloy, 33). En partant du thème des frontières de langues, J.-M. Eloy met en avant l'intérêt qu'il y aurait à ne pas réduire cette opposition, seule l'intégration d'une linguistique interne et d'une linguistique externe

rendant possible le traitement de la complexité du fait langagier: il défend ainsi la "*'grande unification', entre le fonctionnement social (au sens de l'approche compréhensive) et les contraintes systémiques, elles aussi socialement organisées et construites mais sémiotiquement bien différentes, qu'on qualifie parfois de 'proprement linguistiques'*" (35). On voit ce faisant se dessiner une scission entre, d'une part, une sociolinguistique qui se définit en grande partie sur une opposition à la linguistique structurale, qui s'identifie dans son altérité, et, d'autre part, une sociolinguistique qui se positionne davantage comme collaborant avec d'autres approches s'intéressant dans une plus large mesure à la dimension systématique de la langue, parce que disposant d'un même objectif, bien qu'au travers d'une implémentation différente, à savoir la compréhension des logiques inhérentes aux pratiques langagières. Dans les deux cas, la prise en compte du social dans l'explicitation des pratiques langagières n'est pas posée comme une option: son caractère indispensable n'empêche toutefois pas de pouvoir prendre en compte des logiques systémiques en fonction des priorités scientifiques que l'on se donne et de l'adoption d'une conception renouvelée de la notion de système.

En survolant les évolutions touchant aux regards qui ont pu être portés sur les langues, G. Lüdi tente de déconstruire, d'une part, le fait que la langue est considérée comme un ensemble de règles dont l'existence et l'évolution sont dissociées des pratiques des acteurs et, d'autre part, le fait de représenter les langues comme des objets séparés assimilables à des communautés dont on pense pouvoir définir avec précision les frontières. Loin d'être un système par rapport auquel le rôle du locuteur se limite à l'implémenter, la langue émerge des activités qu'elle rend possibles: "*le langage comme pratique (languageing) plutôt que comme structure (language), comme quelque chose que nous faisons plutôt que quelque chose sur quoi nous fondons nos activités*" (51). Cette conception émergentiste de la langue permet de proposer une vision "socialisée" de la notion de système: la notion de microsystème, qui fait pendant à celle de répertoire plurilingue, reconfigure la notion de langue, qui, loin d'être un vaste système d'unités décontextualisées³, s'apparente à des organisations d'un nombre restreint d'unités qui se construisent et se remodèlent dans et par les pratiques des acteurs, lesquels choisissent de mobiliser ces organisations en fonction des situations dans lesquelles ils interagissent. Alors que la notion de système implique une séparation entre la structure linguistique et le locuteur qui est censé l'instancier, celle de microsystème replace celui-ci comme acteur configurant pas à pas dans l'interaction les ressources langagières dont il dispose. Ce thème des liens entre sociolinguistique et système linguistique peut également se lire à

³ La notion de contexte est envisagée ici comme renvoyant à la situation d'interaction par et dans laquelle sont invoqués les faits de langue.

d'autres croisées disciplinaires: l'article de M. Barbato offre un éclairage particulièrement intéressant sur cette question, en évoquant notamment les liens entre histoire linguistique interne et externe. Si la sociolinguistique a beaucoup apporté à l'histoire linguistique interne, l'auteur montre aussi que certains changements grammaticaux sont directement liés au fonctionnement interne de la langue et non uniquement à des facteurs externes.

4. Sociolinguistique et interdisciplinarité: avantages et limites méthodologiques

A la multiplicité des points de vue relatifs aux rôles et aux enjeux de l'interdisciplinarité en sociolinguistique répond la pluralité des types de relations interdisciplinaires qui est proposée dans ce volume: (1) des interactions disciplinaires entre la sociolinguistique et les autres domaines des sciences du langage, comme la dialectologie (F. Cangemi & M. Loporcaro, G. Abete), la phonétique (S. Schmid, G. Abete), l'analyse conversationnelle (E. Pochon-Berger, C. Petitjean) et l'analyse de discours⁴ (C. Petitjean); (2) des interactions disciplinaires entre la sociolinguistique et les autres disciplines des sciences sociales (sociologie, psychologie sociale, cf. les articles d'E. Pochon-Berger et de C. Petitjean).

Cette mise en pratique de l'interdisciplinarité construit l'un des nœuds parmi les plus importants de ce volume et qui réside dans les réflexions qui sont proposées quant à la faisabilité de l'interdisciplinarité et aux conséquences de celle-ci sur les méthodologies utilisées. L'article de G. Abete est à ce sujet particulièrement central en cela qu'il met en avant l'idée selon laquelle la méthodologie crée les données (elle ne se contente pas de nous permettre d'observer des données existant en elles-mêmes et pour elles-mêmes): l'auteur montre que, selon la méthode employée, les phénomènes étudiés seront plus ou moins visibles aux yeux de l'analyste. En d'autres termes, une méthodologie a le pouvoir de donner une importance particulière à certains phénomènes langagiers, ou au contraire de les effacer. Si ce constat n'a rien de nouveau, l'article de G. Abete a le mérite d'objectiver avec brio cet état de fait. D'où l'intérêt de reconfigurer et de complexifier les techniques de recueil de données en les enrichissant des innovations proposées dans d'autres domaines. Dans sa contribution, G. Abete parvient à s'accommoder des difficultés découlant d'un paradoxe en apparence insoluble: comment associer un recueil de données "spontanées" et une analyse phonétique fine? L'auteur montre qu'il est possible de réaliser des analyses fines du signal sur des données qui n'ont pas été recueillies en laboratoire mais sur une barque de pêcheur (115). Et

4 On pourrait considérer l'analyse de discours non pas comme une discipline des sciences du langage mais comme une méthode d'analyse transversale. Nous n'avons malheureusement pas la place ici de rentrer dans ce type de débat et nous excusons par avance pour la légèreté avec laquelle nous traitons cette question.

le plus intéressant réside dans le fait que cette volonté n'est pas ici prioritairement théorique mais provient d'une nécessité imposée par la nature même du phénomène à observer, les méthodologies de recueil des données en vigueur dans la sphère des analyses phonétiques pouvant poser problème lorsqu'on les applique à des données de nature dialectologique. Ce n'est donc pas un choix théorique mais une nécessité méthodologique. On retrouve d'ailleurs cette idée que l'interdisciplinarité n'est pas une possibilité mais une "contrainte" dans l'article de C. Petitjean qui montre que le traitement de la notion de représentation sociale en sociolinguistique oblige à un positionnement au carrefour des disciplines des sciences sociales. Dans sa contribution, C. Petitjean met en avant le fait que la notion de représentation, qui est au cœur des questionnements sociolinguistiques actuels, rend indispensable l'invocation de disciplines telles que la sociologie et la psychologie sociale, en partie à cause du fait que cette notion questionne en profondeur les interrelations entre le sujet, le social et la langue. Les échanges interdisciplinaires peuvent, d'une part, pallier les limites des réflexions proposées par chacune des approches s'intéressant à la même notion, et, d'autre part, donner naissance à de nouveaux cadres méthodologiques pensés dans le but de respecter au mieux les multiples dimensions théoriques d'une telle notion. L'auteure présente ainsi une nouvelle approche des représentations, l'analyse des représentations-en-action, comme une illustration du caractère potentiellement fructueux de l'intégration des perspectives.

Dans le même temps, certains auteurs soulignent que, si les croisements disciplinaires sont souvent indispensables, il faut prendre garde aux conséquences parfois dangereuses que ceux-ci peuvent avoir au niveau de l'interprétation des données. Ainsi, l'article de F. Cangemi & M. Loporcaro met en avant que l'importation insuffisamment surveillée de concepts sociolinguistiques en dialectologie peut amener à soutenir des hypothèses dialectologiques erronées. Dans le même temps, les auteurs montrent que ce n'est qu'au travers d'une application réfléchie de ces concepts que le dialectologue peut renforcer des hypothèses innovatrices qui rendent mieux compte de la complexité des phénomènes observés. Dans le cadre de l'analyse de l'alternance des vocalismes finaux dans certaines variétés du sud de l'Italie, si la notion de contact peut engendrer deux hypothèses, celle de la standardisation et celle de la koineisation, c'est bien l'intégration raisonnée de logiques dialectologiques et sociolinguistiques qui permet de valider la seconde interprétation. De la même façon, M. Barbato, en discutant des liens existant entre sociolinguistique et linguistique historique, souligne les limites de l'intégration des deux perspectives, notamment sur les plans méthodologique et analytique. En effet, si, d'un point de vue théorique, l'intérêt de ce croisement ne fait que peu de doute, son implémentation pratique peut poser un certain nombre de problèmes, au nombre desquels on peut citer la difficulté à trouver des informations sociologiques précises à propos des textes et de leurs

auteurs, les dangers à appliquer des catégories sociologiques modernes à la description des sociétés du moyen-âge ou encore le fait que les textes médiévaux ne reflètent pas forcément la langue parlée à l'époque concernée. Enfin, certains auteurs insistent sur les difficultés qu'il peut y avoir à créer des ponts entre les disciplines. Ainsi, E. Pochon-Berger relève la fragilité des liens existant entre sociolinguistique et analyse conversationnelle, alors même que ces deux approches partagent un certain nombre de réflexions sur la dimension sociologique des faits langagiers. L'auteure évoque ainsi une conception particulière du contexte dans l'analyse conversationnelle d'orientation ethnométhodologique, qui est quelque peu différente de celle que l'on peut rencontrer dans des approches sociolinguistiques (par exemple l'approche variationniste) et qui a le mérite de se positionner clairement sur la conception du social qui est privilégiée et sur les liens entre sujet, société et pratiques langagières situées. Ainsi, selon l'auteure, le contexte n'est pas conçu comme un donné préfigurant les pratiques interactionnelles actualisées par les locuteurs mais *"un phénomène dynamique, (re)configuré par les participants à chaque instant de l'interaction à travers l'enchaînement de leurs conduites"* (130). Plus encore, les caractéristiques sociales des interactants, renvoyant aux grandes catégorisations traditionnellement employées par une partie de la sociolinguistique, telles que le sexe, l'âge ou la catégorie socioprofessionnelle, ne sont pas conçues comme des entités préexistantes qui prédétermineraient les activités des interactants: elles sont au contraire posées comme des entités qui sont implémentées et reconfigurées par les interactants eux-mêmes lorsqu'elles s'avèrent pertinentes pour les activités en cours dans une interaction donnée. Il ne s'agit donc plus pour l'analyste de définir les liens potentiels existant entre des étiquetages sociologiques et des pratiques langagières mais d'observer dans les pratiques situées les manières dont les acteurs choisissent d'invoquer les différentes composantes qui font d'eux des acteurs sociaux.

5. Des "zones de silence"?

Comme un effet de miroir généré par ces questions de faisabilité méthodologique dans un contexte hautement interdisciplinaire, apparaît le thème du caractère distendu des dialogues tels qu'ils apparaissent entre certaines disciplines des sciences du langage. Ainsi, S. Schmid questionne le fait que le préfixe *socio* ne s'accroche qu'à certaines disciplines et non à d'autres. Ainsi, il n'y a pas encore trace, tout du moins au niveau des étiquettes, de la *sociomorphologie* ou de la *sociosyntaxe*. Ces zones de pseudo-silence peuvent-elles sous-entendre que certains niveaux d'analyse linguistique seraient davantage porteurs d'"informations sociales" que d'autres? Que certaines unités seraient plus à même de servir de marqueurs au sens labovien du terme? Ce sont les questions que thématise cet auteur en conclusion de sa contribution. E. Pochon-Berger

soulève quant à elle le fait que, si la sociolinguistique s'est largement inspirée de l'approche ethnométhodologique et des analyses d'interaction, force est de constater que l'analyse conversationnelle peine encore aujourd'hui à établir des liens pérennes avec le domaine de la sociolinguistique, alors même que ces échanges pourraient s'avérer, selon l'auteure, particulièrement fructueux, notamment dans le domaine de l'acquisition des langues secondes.

6. Conclusion

Ce numéro montre que l'importance de privilégier une approche sociale des faits langagiers n'est plus à questionner. Personne ne semble renier le caractère central de la prise en compte de la dimension proprement sociale des pratiques langagières. Par contre, les contenus proposés dans ce numéro laissent également entendre qu'il faut s'interroger sur la capacité d'implémenter une telle approche dans l'ensemble des pratiques de la communauté des linguistes. La question n'est plus "est-ce qu'il faut le faire?" mais "comment peut-on le faire?". C'est à notre sens une avancée considérable dans le positionnement de la sociolinguistique, dont le rôle aujourd'hui est peut-être moins de se définir comme une discipline en tant que telle que de se reconnaître comme un cadre global qui nécessite d'intenses réflexions sur les plans méthodologique et analytique pour être implémentée de façon constructive. Sans vouloir chercher à hiérarchiser les approches en linguistique, on peut avancer l'idée que la sociolinguistique, non plus seulement comme discipline mais comme cadre théorique global, est ce qui pourrait représenter le signe d'un certain degré de maturité acquis par les différentes disciplines dans l'ensemble des sciences du langage. L'intégration d'une perspective sociolinguistique serait l'indice pour la discipline qui en est à l'origine qu'elle est suffisamment stable aux niveaux théorique et méthodologique pour se permettre d'intégrer toute la complexité engendrée précisément par la prise en compte de la dimension sociale. Ainsi, une approche telle que la phonologie de laboratoire, qui s'est bâtie depuis une vingtaine d'années sur une démarche expérimentale, semble prête aujourd'hui à reconnaître le caractère incontournable de la prise en compte des logiques sociales intrinsèques à la langue et à réfléchir aux manières de les intégrer à ses propres questionnements (Pierrehumbert & Clopper, 2010⁵).

Nous souhaiterions également évoquer les envies et les perspectives de recherche proposées par les contributeurs, qui témoignent de la dynamique perpétuelle de ces échanges interdisciplinaires: entre autres, construire une linguistique du plurilinguisme qui ne se limiterait pas aux seuls apprenants ou plutôt qui élargirait cette notion à l'ensemble des

⁵ Pierrehumbert, J. B. & Clopper, C. (2010): What is LabPhon? And where is it going? In: *Laboratory Phonology* 10, 113-132.

locuteurs (G. Lüdi); intégrer les méthodologies développées par une sociolinguistique qualitative, voire celles de l'analyse conversationnelle, dans les approches variationnistes (S. Schmid); rechercher un équilibre entre approches quantitatives et qualitatives dans les analyses phonétiques des variétés dialectales (G. Abete); encourager l'ouverture de l'analyse conversationnelle d'origine ethnométhodologique à d'autres cadres théoriques et méthodologiques issus de la sociolinguistique (E. Pochon-Berger). A la lecture de ces articles, on voit déjà se dessiner des complémentarités, au sein même de ce volume. Ainsi, le travail réalisé par S. Schmid sur les ethnolectes pourrait interagir avec celui de C. Petitjean sur les représentations sociales des pratiques langagières. De la même façon, apparaissent des liens au niveau méthodologique entre les travaux de F. Cangemi & M. Loporcaro et ceux de G. Abete. On le voit bien ici: si ce numéro ne se veut pas représentatif de la complexité des imbrications disciplinaires à l'œuvre actuellement dans le champ des sciences du langage, il l'est à coup sûr des lignes de force qui émaillent les échanges entre la sociolinguistique et les autres approches des faits langagiers, et plus encore de la volonté de certains chercheurs d'aller toujours plus loin dans la complexification de leurs cadres de recherche.

Ce numéro, ainsi que les nombreuses questions qu'il suscite, sont l'œuvre d'un travail collectif et nous souhaiterions, avant de laisser la parole aux auteurs, remercier les personnes qui ont participé à la mise en place de ce numéro et sans lesquelles cette publication aurait pu difficilement voir le jour: le comité éditorial de la revue, qui nous a donné la parole le temps de ce numéro; l'ensemble des membres du comité scientifique; le responsable de la revue, Gilles Corminbœuf, pour ses conseils et ses encouragements; Florence Rohrbach, pour son soutien logistique et son implication dans la phase finale de la publication de ce numéro, et, enfin, les collègues du laboratoire Parole et Langage d'Aix-en-Provence qui ont eu la gentillesse de participer à la composition, au sens éditorial du terme, de ce volume (Mathilde Guardiola, Yohanna Lévêque, Pauline Peri, Anne Tortel, Stéphane Rauzy et Oriana Reid-Collins).

La sociolinguistique est-elle une "inter-discipline" ?

Philippe BLANCHET

Université Rennes 2, Laboratoire PREFics

Questo testo cerca di capire perché alla sociolinguistica venga ancora oggi chiesto di giustificare se è una propria disciplina di ricerca o no. Rammenta prima la storia dell'emergere e del dibattito sullo statuto scientifico ed istituzionale della sociolinguistica fra gli anni 1970 e 2000 (linguistica sociale, sociologia del linguaggio o interdisciplina?). Propone poi definizioni epistemologiche di cosa che siano una disciplina scientifica, un'interdisciplina, la pluridisciplinarietà, l'interdisciplinarietà e finalmente la trasdisciplinarietà. Da questo punto di vista, spiega che non ci può esistere un'interdisciplina stabile ma soltanto un processo d'interdisciplinarietà fra discipline riconosciute. Conclude esaminando la posizione epistemologica della sociolinguistica dagli anni 2000 esitante fra una teoria linguistica alternativa oppure una socio-antropologia. Suggerisce che sia sostenuta come una linguistica alternativa su basi chiaramente socio-antropologiche.

1. Pourquoi cette question?

1.1 *Position du problème*

Développée progressivement en français à partir du milieu des années 1970, la sociolinguistique (en fait l'ensemble des travaux qui s'en réclament et/ou que l'on a classés sous cette étiquette) atteint une sorte de maturité au début des années 1990 et de reconnaissance affirmée dans les années 2000.

Je rappelle ici, dans un premier temps et à grands traits, l'histoire connue et bien référencée par ailleurs de l'émergence de la sociolinguistique dans l'espace francophone (voir par exemple Calvet, 1993; Blanchet, 2000), et notamment dans l'espace français (que je connais le mieux), avant d'examiner la notion même d'interdisciplinarité et d'y rapporter la sociolinguistique pour proposer des éléments de réponse à la question posée en titre de cet article. Je me concentre ici sur des questions d'épistémologie disciplinaire sans entrer, faute de place, dans des études de cas (incluant la pratique concrète de l'interdisciplinarité et de la trasdisciplinarité) pour lesquels je renvoie à des compléments bibliographiques et à d'autres textes dans ce volume. Pour la même raison, ce texte s'inscrivant dans le cheminement de mes travaux, je renvoie à plusieurs de mes propres publications (on m'en excusera), faute de pouvoir présenter ici à nouveau le cadre épistémologique (socio-constructivisme, pensée complexe...) et théorique (ethno-sociolinguistique) qui est le mien

et... pour éviter de trop me répéter!

Dans l'espace francophone elle est conjointement issue, comme projet scientifique, de la dialectologie traditionnelle (voir Blanchet, 2008) et de la linguistique historique (voir Calvet, 1993), de la créolistique (Chaudenson et Carayol, 1979; Prudent, 1981), de l'analyse marxiste des discours politiques et des phénomènes de domination (Marcellesi et Gardin, 1974), ainsi que des sociolinguistiques nord-américaines une fois traduites en français: celle variationniste de Labov (1976) et celle interactionnelle de Gumperz et Hymes (Hymes, 1982; Gumperz, 1989 a et b) pour faire court. Ces origines multiples imprègnent dès le départ de pluralité la (ou plutôt les) sociolinguistique(s).

La sociolinguistique est d'abord présentée en français comme une *linguistique sociale* (Marcellesi et Gardin, 1974) donc comme une variante de cette discipline alors appelée *linguistique*, qui deviendra plus tard *sciences du langage* en France, avec un pluriel significatif. C'est, du reste, comme complément à la linguistique générative que Labov la propose initialement, avant d'en tirer la conclusion qu'elle y constitue une alternative et non plus un complément. Ce cheminement chez Labov pose l'un des trois termes principaux du débat global quant au positionnement de la sociolinguistique:

- c'est une linguistique / une science du langage,
- c'est une sociologie / ethnologie du langage,
- c'est une interdiscipline fondée sur le croisement des champs précédents et d'autres encore.

La sociolinguistique fait ainsi l'objet jusque dans les années 1990 de débats ostensibles quant à sa situation parmi les "disciplines" scientifiques (qui sont aussi et surtout des découpages institutionnels, voir ci-après).

1.2 *Linguistique ou sociologie?*

L'un des débats récurrents a consisté à s'interroger sur le classement de la sociolinguistique du côté de la sociologie plutôt que du côté de la linguistique, comme y invitaient clairement son nom préfixé, la similitude de grandes orientations théoriques et méthodologiques, et notamment la "première sociolinguistique" (en tout cas perçue comme telle dans l'espace francophone¹), dite *variationniste* ou *labovienne*, qui utilise manifestement les démarches d'une macro-sociologie quantitative (encore que le Labov de Martha's Vineyard et de Harlem soit davantage ethnographique que celui

¹ C'est cette sociolinguistique qui reste perçue comme *la* sociolinguistique (*sociolinguistics*) dans l'espace anglophone jusqu'à aujourd'hui, celle de Gumperz et Hymes étant plutôt perçue comme une anthropologie que comme une linguistique.

des grands magasins de New-York). Le débat est lancé dès 1976, (Boutet, Fiala, Simonin, 1976). Il se poursuit au début des années 1990 notamment par la publication quasi simultanée de deux volumes de la collection "Que sais-je?", l'un de Calvet (1993) qui y défend l'idée que la (socio)linguistique est *la* seule linguistique acceptable (d'où ces célèbres parenthèses), l'autre d'Achard (1993) qui y défend la distinction tranchée entre une linguistique (uniquement non socio- à ses yeux) et une véritable sociologie du langage. Il est significatif de noter au passage que Calvet a une formation et un poste de linguiste (à Paris V) et Achard une formation et un poste de sociologue (au CNRS)... J'ai moi-même contribué à ce débat (Blanchet, 1994) en discutant ces deux positions et en soutenant celle de Calvet pour les raisons que j'expose plus loin. Peu d'années plus tard, G. Varro (1999) travaille à nouveau la question à propos de deux autres ouvrages, ceux de Boyer (1996) et de Moreau (1997).

Si cette alternative ne semble plus faire l'objet de publications spécifiques depuis les années 2000, elle continue néanmoins d'occuper de nombreux débats entre sociolinguistes —et probablement aussi avec des linguistes non socio-, si l'on en juge par l'exclusion régulière (explicite ou implicite) des questions et approches sociolinguistiques dans des ouvrages de présentation de "la linguistique"² (par exemple Garric, 2001; Paveau et Sarfati, 2003), mais c'est là un débat par défaut. Whitey et Dress-Snooker (2009) ont montré l'importance des effets du débat sur les échanges scientifiques. Le présent volume témoigne bien, d'ailleurs, de l'actualité renouvelée du débat autour du statut disciplinaire de la sociolinguistique, même si le problème est ici posé en priorité en termes de *transdisciplinarité* (qui reste à clarifier).

1.3 *Discipline ou interdiscipline?*

Parallèlement, et surtout dans les années 1990, la sociolinguistique a été largement présentée comme une *interdiscipline*, en partie pour répondre à la question des rapports complexes avec la structuro-linguistique dominante où, majoritairement, on stigmatise (Mounin, 1995 [1974], 302) et on rejette explicitement la sociolinguistique hors de la linguistique (par exemple Moeschler et Reboul, 1994: 33-34 pour qui la sociolinguistique est une "discipline voisine de la linguistique")³.

On a un bon exemple de ce positionnement avec Boyer (1991: 7-9) qui situe

² Que j'appelle *structuro-linguistique* (avec un trait d'union à cause de la longueur du mot et au singulier pour faire simple) et D. de Robillard *technolinguistique* (Blanchet, Calvet et Robillard, 2007; Robillard, 2008). Il s'agit de l'ensemble des approches structuralistes, générativistes et de leurs avatars cognitivistes de "la" Langue conçue comme un système de formes organisées par des règles internes à ce système.

³ On rencontre la même attitude dans le monde anglophone: voir la célèbre déclaration de Chomsky (1977) et Rajendra (1996).

ce "vaste territoire" (je cite) entre cinq polarités "communauté(s) sociale(s) / groupe(s) / réseau(x), sujet(s) / acteur(s) / partenaire(s) langagier(s), langue(s) / dialecte(s), discours / texte(s), pratique(s) de communication", et qui définit la sociolinguistique comme un carrefour entre psychologie sociale, philosophie, ethnologie, sociologie, histoire, psychanalyse et anthropologie. Chez Baylon (1991:12), ce carrefour est désigné comme une "jonction des disciplines" répartie entre les champs "langue et société (sociolinguistique, sociologie du langage, ethnolinguistique), langue et espace (géographie linguistique, dialectologie), langue, espace et société (géolinguistique)". La différence est que, pour Baylon, cette constitution interdisciplinaire est une phase d'émergence qui conduit à la "constitution d'un objet théorique nouveau, *l'anthropologie linguistique*", ce qui renvoie au classement alternatif de la sociolinguistique du côté de la sociologie / anthropologie.

2. Définir l'interdisciplinarité et sa constellation⁴

Mais tout cela soulève au fond la question de la définition de ce qu'est ou de ce que pourrait être une *discipline* et une *interdiscipline*, ainsi que deux notions directement liées, celles de *pluridisciplinarité* et de *transdisciplinarité*.

2.1 La construction des disciplines

Une discipline est, pour moi, une triple construction sociale, institutionnelle et scientifique, ces trois polarités interagissant pour la faire émerger et perdurer provisoirement sans que l'on puisse distinguer précisément si une polarité a un rôle plus déterminant ou plus puissant que les autres. Une discipline est ainsi tout autant constituée par la création d'un réseau de relations sociales privilégiées et par un découpage administratif (dont un exemple éloquent est celui des "sections du Conseil National des Universités" (CNU) en France qui gère les carrières des universitaires, la 7^e section étant intitulée *Sciences du langage: linguistique et phonétique générales*), que par des repères scientifiques partagés. Je ne vois aucune discipline de recherche scientifique, en tout cas en Sciences Humaines et Sociales (SHS), qui soit fondée nulle part sur *un* seul objet, *une* théorie unifiée, *une* méthode consensuelle... le tout unanimement partagé⁵. Et c'est heureux, car une hétérogénéité est

⁴ Je reprends ici en les complétant et en les adaptant des paragraphes déjà publiés dans Blanchet, 2011.

⁵ Pour prendre un exemple de discipline incontestée en tant que telle, la psychologie, il est clair que les neuro-psychologues cognitivistes et les cliniciens lacaniens n'ont rien ou presque en commun. Un éminent psychologue cognitiviste me disait ne rien comprendre à la psychologie lacanienne qui, pour lui, est de la philosophie... On connaît aussi les désaccords radicaux entre géographes sociaux et géographes physiques, entre archéologues historiens de l'art et archéologues physiciens, etc.

indispensable à l'élaboration de connaissances nouvelles et aux débats sur ces connaissances, constitutifs de la scientificité (l'unanimité aboutirait à de la croyance dogmatique).

De ce point de vue, une discipline dite scientifique relève bien davantage d'une production d'identité collective que d'une logique scientifique interne, c'est-à-dire d'un sentiment d'appartenance à une communauté (Blanchet et Francard, 2003a et b) issu de la convergence provisoire et mouvante d'une triple reconnaissance

- par qui souhaite appartenir au groupe (identité de référence),
- par le groupe qui reconnaît l'appartenance en son sein (identité d'appartenance),
- par les non membres du groupe qui reconnaissent l'existence du groupe et l'appartenance de telle personne à ce groupe (altérité).

Une discipline de recherche et d'enseignement crée / est créée (en hélice de rétroaction) par une culture et un langage (scientifiques, sociaux, administratifs), par une historicisation d'interactions devenant relations, le tout partiellement partagé (mais jamais totalement).

2.2 *Pluridisciplinarité, interdisciplinarité, transdisciplinarité*

L'*interdisciplinarité* est, pour moi, distincte d'une simple *pluridisciplinarité*. La *pluridisciplinarité*, c'est la présence simultanée de plusieurs disciplines dans un cadre institutionnel ou scientifique donné. Elle fonctionne par juxtaposition de points de vue sur une question donnée. Premier stade avant l'interdisciplinarité, elle n'en est pas la garantie absolue.

L'*interdisciplinarité* consiste plutôt à tisser ensemble des apports venus de diverses disciplines, ce qui implique au minimum d'explicitement comment telle information ou tel concept pris dans tel autre domaine enrichit une recherche. Elle est facilitée par le fait de réunir des travaux partageant explicitement un paradigme de base, des méthodes, des modèles *transdisciplinaires* (cas le plus fréquent). Pour qu'un travail réellement *interdisciplinaire* ait lieu, il faut que des chercheurs de cultures disciplinaires distinctes coopèrent effectivement sur une recherche effectivement commune, chacun apportant de sa discipline une culture (et donc un langage), des discours, des objets, des terrains, des méthodes, des outils conceptuels, des cadres théoriques, des historicités. L'interprétation, la reformulation et le repositionnement de propositions scientifiques émanant d'un champ disciplinaire via le point de vue, le langage, etc., le cadre d'une autre discipline, la confrontation d'observables construits selon des méthodes différentes, produisent des appropriations effectives et de réels recadrages innovants.

L'interdisciplinarité produit une synthèse des apports de démarches complémentaires considérées comme portant toutes, pour notre champ de recherche (les SHS), sur le même objet / sujet, l'Homme et la Société, mais y travaillant par des entrées différentes, et permettant conjointement d'éclairer la complexité de cas observés.

L'incapacité ou l'impossibilité de mettre en œuvre ce tissage, ces échanges, ces confrontations par de trop grandes divergences de fond (de type épistémologique, paradigmatique, etc.), empêche l'interdisciplinarité mais pas la pluridisciplinarité, puisqu'au sein de cette dernière on peut juxtaposer des activités scientifiques qui peuvent être complémentaires voire susciter ensuite de l'interdisciplinarité, mais qui peuvent ne pas être complémentaires: des activités incompatibles et contradictoires par leurs présupposés, leurs objectifs, leurs démarches, comme peuvent l'être en SHS une science expérimentale hypothético-déductive et une science interprétative empirico-inductive, pour reprendre mes étiquettes habituelles (Blanchet, 2000).

La *transdisciplinarité* caractérise une épistémologie, un modèle théorique, un "paradigme", une méthode, un outil, un concept, etc., présent(s) dans diverses disciplines. Par exemple: le positivisme, le structuralisme / le concept de *structure*, l'interactionnisme, le constructivisme, l'analyse systémique et son concept de *système*, la méthode ethnographique ou expérimentale, le concept de *représentation sociale*, la pensée complexe, etc. Mais il ne peut s'agir exactement de la même méthode, du même outil, du même concept, car ceux-ci sont nécessairement adaptés à chaque champ disciplinaire, y font sens dans un réseau de discours et de significations toujours partiellement spécifique. La condition, l'enjeu de l'enrichissement mutuel, résident dans la diversité relative, explicitée et articulée d'apports partiellement distincts, par la libre adaptation à son nouveau contexte de l'élément emprunté. La transdisciplinarité, comme l'interdisciplinarité, est ainsi nécessairement hétérodoxe et les concepts migrants se transforment en étant adaptés à un nouvel environnement. En ce sens, la question ne se pose pas pour moi de savoir si la sociolinguistique est ou pourrait être une *transdiscipline* (notion qui n'a dès lors pas de sens) ou quels sont ses aspects transdisciplinaires, car elle est traversée par des transdisciplinarités multiples (cf. les exemples donnés ci-dessus), comme tous les champs scientifiques, comme toutes les "disciplines", ce qui en constitue l'hétérogénéité. Bien que je propose que l'ensemble des sociolinguistiques s'accorde sur un fondement minimal qui serait grosso modo celui-ci: *les phénomènes⁶ linguistiques sont avant tout⁷*

⁶ J'emploie *phénomène* pour ne pas me limiter à *objet*, *fait* ou *pratique*, afin d'inclure les processus et les approches non positivistes.

⁷ Pour certains sociolinguistes, ce sont en effet aussi des systèmes de formes linguistiques à l'instar des objets que conçoivent et étudient les structuro-linguistes.

des phénomènes sociaux⁸ infiniment hétérogènes et ouverts⁹ intriqués dans l'ensemble des autres phénomènes sociaux, je ne suis pas sûr qu'un accord existe sur les conséquences en profondeur de la façon dont on interprète ce fondement, ce que tend à montrer la pratique de sociolinguistiques différentes (voire divergentes?) dans leurs méthodes, dans leurs théorisations, et bien sûr dans leurs épistémologies.

2.3 *Il n'y a pas d'interdiscipline*

De mon point de vue, il n'y a pas davantage d'interdiscipline que de transdiscipline. Il peut y avoir *transdisciplinarité* (comme développé ci-dessus) ou *interdisciplinarité*, processus qui traversent les disciplines. Mais l'interdisciplinarité n'est pas une *indisciplinarité*: il faut des disciplines distinctes et suffisamment différentes pour qu'elles puissent se croiser et réaliser des apports mutuels, au fond dans une démarche de type comparatiste, dont on sait qu'elle s'applique nécessairement à des éléments à la fois suffisamment semblables et dissemblables pour être comparés.

Que l'interdisciplinarité stimule des innovations qui peuvent conduire à l'émergence de nouvelles disciplines est une chose. Que ces innovations restent des interdisciplines en est une autre, que je ne pense ni effective ni possible, en tout cas dans le cadre épistémologique et terminologique qui est le mien. Dès lors que s'élabore une communauté de chercheur-e-s par des interactions suffisamment récurrentes pour devenir des relations et construire une identité au moins partiellement partagée et reconnue (de façon ternaire, voir ci-dessus), dès lors que cette communauté revendique et/ou se voit reconnue une existence institutionnelle, dès lors que cette communauté élabore et produit des projets de connaissance suffisamment spécifiques, il y a émergence d'une discipline, ce qui n'empêchera pas son hétérogénéité interne comme dans toute construction identitaire.

La désignation par le terme *interdiscipline* me semble surtout une désignation stigmatisante usitée et répandue par les tenants de disciplines plus anciennement instituées ou par ceux qui ont intégré leur hégémonie. On l'a vu clairement en France pour la sociolinguistique par rapport à la structuro-linguistique, et notamment pour de nouvelles sections disciplinaires du CNU: les sciences de l'éducation (n°70) ou les sciences de l'information et de la communication (n° 71), qui continuent d'ailleurs 30 ans après leur création de subir un regard condescendant et des rumeurs désobligeantes dans l'Université française. C'est un discours que je qualifierai volontiers de réactionnaire (refus de l'innovation, du changement) et d'égoïste (une nouvelle discipline risque de capter des

⁸ C'est-à-dire relevant du collectif plutôt que de l'individuel, des interactions plutôt que d'éventuelles structures cognitives ou de règles internes aux systèmes linguistiques.

⁹ A l'inverse de la notion de "système clos" de la structuro-linguistique.

moyens humains et financiers, surtout dans un contexte où ces moyens sont non extensibles et doivent être partagés).

3. Quels positionnements "disciplinaires" pour "la" sociolinguistique?

Reprenons les trois principaux positionnements proposés ou discutés pour la sociolinguistique:

1. c'est une linguistique / une science du langage,
2. c'est une sociologie / ethnologie du langage,
3. c'est une interdiscipline fondée sur le croisement des champs précédents et d'autres encore.

La 3^e proposition me paraît donc irrecevable pour la raison développée ci-dessus, ce qui ne signifie pas, tout au contraire, que je rejette l'interdisciplinarité pour la sociolinguistique. Parce que la sociolinguistique a une conception ouverte des phénomènes qu'elle étudie, elle a d'autant plus besoin d'avoir recours à l'interdisciplinarité, à condition bien sûr de le faire dans une cohérence épistémologique. Le repli de la (structuro)linguistique sur un objet clos et artificiel étudié de façon hyperspécialisée et hors du monde, avec un jargon opaque, qui lui a été vivement reprochée¹⁰ (mettant en question, du coup, sa fonction sociale, en tout cas dans la recherche et l'enseignement supérieur de service public), est précisément un travers grave contre lequel s'inscrit la sociolinguistique (Gadet, 2004).

En revanche on peut la remplacer par la proposition suivante:

3bis. C'est une discipline à part entière.

3.1 *Une discipline à part entière?*

Il me semble qu'on peut ne pas se résoudre à l'alternative entre la première et la deuxième proposition et opter pour une définition englobante du positionnement, selon laquelle la sociolinguistique (avec le degré de généralisation sans doute un peu exagérée qu'implique ce singulier) est en même temps une science du langage centrée sur des phénomènes linguistiques et une science de l'humain et du social centrée sur des phénomènes socio-anthropologiques. Selon l'importance graduelle qu'on accorde aux formes linguistiques, à l'éventualité et à l'importance des contraintes qu'elles exercent sur elles-mêmes, sur les usages linguistique et sur les phénomènes sociaux (ou réciproquement), on pourra mettre

¹⁰ Voir par exemple *Sciences Humaines* n°167, janvier 2006, p. 45.

l'accent sur la sociolinguistique comme science du langage privilégiant une entrée sociale ou comme socio-ethno-anthropologie privilégiant une entrée langagière. Il y a de ce point de vue des sociolinguistiques plutôt linguistiques et d'autres beaucoup plus socio-anthropologiques à la fois d'un point de vue scientifique et communautaire (y compris parce qu'on reconnaît comme sociolinguistes des chercheur-e-s classé-e-s comme sociologues ou anthropologues dans les configurations institutionnelles où ils exercent, par exemple en Amérique du Nord). Dans ce cas, la sociolinguistique serait plutôt une discipline à part, à part entière, qui ne serait ni une sous-partie de la linguistique / des sciences du langage, ni une sous-partie de la sociologie / de l'anthropologie.

Le sentiment de non appartenance à la communauté des linguistes, c'est-à-dire des structuro-linguistes dominants, souvent exprimé par les sociolinguistes francophones (et confirmé par diverses publications, voir ci-dessus), dû à un rejet mutuel, est un indice de plus qui tend à confirmer, à mes yeux, la nécessité de ce statut de plus en plus affirmé de discipline autonome.

3.2 *Une linguistique / une science du langage?*

Cela dit, il ne faut pas sous-estimer les effets des catégorisations institutionnelles et de l'historicité: en France, en Belgique et en Suisse, notamment, les sociolinguistes sont clairement des linguistes de ce point de vue, mais dans une situation de tension simultanée avec les structuro-linguistes. D'après les informations que j'ai pu recueillir en fréquentant des sociolinguistes francophones à travers le monde, il semble que cette situation de conflit sur un territoire scientifico-institutionnel commun soit assez largement répandue (au Canada, en Afrique subsaharienne, notamment¹¹).

Historiquement, c'est bien dans le champ de la recherche en linguistique et en contestation de la structuro-linguistique que la sociolinguistique s'est construite, que cela soit en Europe et en Amérique du Nord, dans le monde anglophone ou francophone notamment.

Cette tension s'exprime soit en complémentarité, soit en concurrence. La structuro-linguistique dominante présente la sociolinguistique comme une marge complémentaire au "noyau dur" de la linguistique qui serait constitué par la syntaxe et la phonologie (les structures, le code, le système, ou nom équivalent). J'ai étudié cela de façon détaillée dans un chapitre de *La linguistique en question* (Blanchet, Calvet et Robillard,

¹¹ Il me semble qu'au Maghreb la situation s'est inversée chez les chercheur-e-s francophones: la sociolinguistique y semble devenue plus répandue, voire dominante, par rapport à la structuro-linguistique, pour des raisons contextuelles trop longues à détailler ici.

2007), je n'y reviens pas. Cette marginalisation fonctionne sous ses deux significations: rejet vers les bords, rejet au delà des bords, comme on l'a vu plus haut, soit en niant la pertinence d'une sociolinguistique, soit en en faisant une autre discipline (version haute) ou (version basse) un ensemble désorganisé de recherches interdisciplinaires.

A l'inverse, la plupart des sociolinguistes affirment, et de plus en plus fortement depuis les années 1990, que la sociolinguistique est une linguistique à part entière, une linguistique alternative (Robillard, 2008), qu'elle est ou devrait être *la* linguistique pour reprendre et regrouper des formulations bien connues de W. Labov, de L.-J. Calvet ou de J.-B. Marcellesi. En ce sens elle est posée comme contradictoire avec le projet d'une structuro-linguistique et le disqualifie en retour ; elle est affirmée comme relevant d'une longue historicité qui contribue à son assise (au moins depuis le XIXe siècle voire plus anciennement) et qui est donc comparable à celle de la structuro-linguistique depuis Saussure, comme l'ont montré Calvet (1993), Blanchet, Calvet et Robillard (2007) et Robillard (2008). Dès lors, elle est également posée comme seule véritable linguistique, fondée sur une toute autre conception de ce que sont les "langues", les phénomènes linguistiques, les enjeux de la recherche en linguistique / en sciences du langage (et je ne vois absolument pas comment il pourrait y avoir une complémentarité consensuelle avec la structuro-linguistique puisqu'on ne parle pas ni de la même chose, ni avec les mêmes buts, ni avec les mêmes mots, ni dans un même langage).

Une solution pour sortir de cette tension est bien sûr de faire reconnaître la sociolinguistique comme discipline à part entière, distincte de la (structuro)linguistique, y compris sur le plan institutionnel. On objectera que cela ne ferait que déplacer le problème en instaurant une rivalité entre deux disciplines proches plutôt qu'au sein d'une même discipline institutionnelle. La sociolinguistique y gagnerait pourtant à coup sûr en reconnaissance, au moins institutionnelle mais aussi sociale. Mais ce serait accepter l'abandon du terrain à la structuro-linguistique et la marginalisation par exclusion que certain-e-s cherche à imposer.

Une autre solution est, inversement, d'affirmer l'appartenance disciplinaire de la sociolinguistique à la linguistique / aux sciences du langage, pour poursuivre le débat / combat fondamental qui l'oppose *dans ce champ* et non hors de ce champ, à la structuro-linguistique. Les conséquences de l'alternative structuro-linguistique / sociolinguistique en termes de politique linguistique (ou, mieux, de glottopolitique), de politique éducative, de didactique des langues (ou, mieux, de sociodidactique de la pluralité linguistique), sont énormes. Les enjeux de ce positionnement sont donc largement éthiques, sociaux, politiques..., ce qui importe beaucoup pour des recherches dont les aspects impliqués sont forts (Pierozak et Eloy, 2007).

3.3 Proposition pour conclure: agir et non subir

Le choix entre les deux options (discipline à part entière ou linguistique alternative) n'est certes pas simple. On peut peut-être en sortir avec une solution intermédiaire plus complexe, probablement plus efficace que chacune d'elles.

Pour l'instant, dans les institutions d'enseignement supérieur et de recherche que je connais dans divers pays francophones et dans d'autres (par exemple en Italie, un peu en Allemagne et en Grande-Bretagne), et à l'exception partielle, comme je le disais plus haut, du continent américain, il me semble fort peu probable que l'on puisse faire reconnaître institutionnellement cette nouvelle discipline à part entière que serait alors la sociolinguistique. Et ceci non seulement parce qu'il y aurait de nombreuses résistances institutionnelles (pour la plupart déconnectées du contenu scientifiques, d'ordre surtout économique, administratif, organisationnel), mais aussi (et surtout?) parce que nombre de sociolinguistes n'y adhèreraient pas, se sentant avant tout linguistes, plus ou moins, mais linguistes quand même.

En France, par exemple, si des velléités de sécession d'avec la 7^e section du CNU ont été régulièrement exprimées par des sociolinguistes ou didacticien-ne-s des langues, elles n'ont jamais été suivies d'effet, faute de conviction dans la possibilité de l'obtenir de l'institution universitaire et gouvernementale. Et si les didacticien-ne-s ont une possibilité d'être acceptés en sciences de l'éducation, les sociolinguistes n'en ont à peu près aucune d'être acceptés en sociologie / anthropologie (19^e section du CNU). Quant aux rares sociolinguistes placés en sections de langues (anglais, allemand, langues romanes, etc.), ils peinent à y être reconnus car la grammaire traditionnelle (il y a pire que la structuro-linguistique!) et la littérature y dominant largement. Il est probable que la situation soit plus évolutive dans des univers universitaires et scientifiques moins rigidifiés par des traditions administratives (je pense à la Suisse, à la Belgique, au Canada francophone —cela mériterait une enquête très instructive).

Ainsi, quand début 2011 le ministère français de l'enseignement supérieur et de la recherche a diffusé une *Nouvelle nomenclature de la recherche en SHS* qui regroupe les disciplines reconnues par les universités (le CNU, 7^e section pour nous) et par le CNRS (34^e section pour nous), de nombreux universitaires et chercheur-e-s CNRS en sociolinguistique et en didactique des langues se sont inquiétés de voir leur discipline regroupée sous un nouvel intitulé SHS4 "Esprit humain, langage, éducation", dont l'orientation biologisante et cognitiviste est évidente, puisque ce groupe réunit les "anciennes" disciplines suivantes: sciences cognitives, sciences du langage, psychologie, sciences de l'éducation, Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives (!). Plusieurs associations et groupements de chercheurs ont cosigné une lettre aux autorités

concernées dans laquelle ils ont développé l'argumentaire suivant:

"De nombreux enseignants-chercheurs concernés par ces formations ont des réticences face aux orientations cognitivistes, voire les critiquent de manière argumentée. En revanche, il a des liens effectifs, très étroits et de longue date (interventions dans des formations et au sein d'unités et thématiques de recherche communes), avec les groupe SHS2 "Normes, institutions et comportements sociaux" et SHS5 où nous retrouvons des disciplines proches des nôtres et avec lesquelles nous collaborons régulièrement (Science politique, sociologie, anthropologie, ethnologie, information et communication / Langues, littérature, histoire des idées). Le champ des sciences de l'éducation, avec lequel nous travaillons dans nos unités de recherches et nos enseignements, se trouve d'ailleurs ici dans une situation comparable."

Ce courrier se terminait par une demande d'information sur les modalités et les effets de la mise en œuvre de cette nouvelle classification des disciplines. On ne sera pas étonné qu'aucune réponse n'ait été fournie par les deux destinataires, le Président de la Conférence des Présidents d'Universités et celui de la Conférence des Présidents de Sections du CNU (contrairement aux obligations légales de l'administration française) et donc que, pour l'instant, cette proposition de reconfiguration des regroupements disciplinaires qui aurait entre autres pour effet d'éclater les sciences du langage dans 2 ou 3 groupes différents, n'ait connu aucune suite.

Il me semble donc que le positionnement disciplinaire de la sociolinguistique devrait, pour l'instant, être affirmé comme science du langage (ou linguistique, selon les usages) tout en étant affirmé comme une science (du langage) socio-anthropologique, c'est-à-dire non pas comme une interdiscipline et/ou un complément marginal (voire comme un supplément d'âme) de la structuro-linguistique, mais comme projet scientifique solide, contradictoire et alternatif. Une tendance forte s'est d'ailleurs affirmée en ce sens depuis les années 2000 (voir les ouvrages – y compris collectifs – suivants: Blanchet, 2000; Blanchet, Calvet et Robillard, 2007; Blanchet et Robillard, 2003; Boudreau et al., 2002; Bulot, 2004; Calvet, 1999 et 2004; Heller, 2002; Robillard, 2008).

Bibliographie

Achard, P. (1993): La sociologie du langage. Paris (PUF "Que sais-je?" 2720).

Baylon, C. (1991): Sociolinguistique, société, langue, discours. Paris (Nathan).

Blanchet, Ph. (1994): Sociologie ou linguistique? Considérations sur les problèmes épistémologiques du concept de 'langue' à propos de deux nouveaux ouvrages. In: Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain, 20 3-4, 81-88.

- Blanchet, Ph. (2000): La Linguistique de terrain. Méthode et théorie. Une approche ethno-sociolinguistique. Rennes (Presses Universitaires de Rennes).
- Blanchet, Ph. (2008): Evolutions méthodologiques, théoriques et épistémologiques de la 'dialectologie' en France (et ailleurs). In: Raimondi, G. & Revelli, L.: La dialectologie aujourd'hui. Alessandria (Dell'Orso), 13-18.
- Blanchet, Ph. (2011): La question des transferts méthodologiques interdisciplinaires. In: Blanchet, Ph. & Chardenet, P. (Dir.): Guide pour la recherche en didactique des langues et des cultures. Approches contextualisées. Montréal / Paris (Agence Universitaire de la Francophonie / Editions des Archives Contemporaines), 71-72.
- Blanchet, Ph. et Francard, M. (2003a): "Appartenance (sentiment d')" in Ferréol, G. et Jucquois, G. (Dir.), Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles. Paris (A. Colin) 18-25.
- Blanchet, Ph. & Francard, M. (2003b): Identités culturelles. In: Ferréol, G. & Jucquois, G. (Dir.): Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles. Paris (A. Colin), 155-161.
- Blanchet, Ph. & Robillard, D. de (Dir.) (2003): Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique. Rennes (Presses Universitaires de Rennes).
- Blanchet, Ph., Calvet, L.-J. & Robillard, D. de (2007): Un siècle après le Cours de Saussure, la Linguistique en question. Paris (L'Harmattan) en ligne sur <http://www.u-picardie.fr/LESCLaP/spip.php?rubrique55>.
- Boudreau, A., Dubois, L., Maurais, J. & Mc Connel G. (2002): L'Ecologie des langues. Paris / Montréal (L'Harmattan).
- Boutet, J., Fiala J.-P. & Simonin, J. (1976): Sociolinguistique ou sociologie du langage? In: Critique, 344, 68-85.
- Boyer, H. (1991): Eléments de sociolinguistique, langue, communication et société. Paris (Dunod).
- Boyer, H. (Dir.) (1996): Sociolinguistique: territoire et objets. Neuchâtel (Delachaux et Niestlé).
- Bulot, T. & Bauvois, C. (2004): Présentation générale. La sociolinguistique urbaine: une sociolinguistique de crise? Premières considérations. In: Bulot, T. (Dir.): Lieux de ville et identité (perspectives en sociolinguistique urbaine). Paris (L'Harmattan), 7-12.
- Calvet, L.-J. (1993): La sociolinguistique. Paris (PUF "Que sais-je?" 2731).
- Calvet, L.-J. (1999): Pour une écologie des langues du monde. Paris (Plon).
- Calvet, L.-J. (2004): Essais de linguistique. La langue est-elle une invention des linguistes? Paris (Plon).
- Chaudenson, R. & Carayol, M. (1979): Essai d'analyse implicationnelle d'un continuum linguistique. In: Wald, P. & Manessy, G. (Éds.): Plurilinguisme. Normes, situations, stratégies. Paris (L'Harmattan), 129-172.
- Chomsky, N. (1977): Dialogues avec Mitsou Ronat. Paris (Flammarion).
- Gadet, F. (2004): "Mais que font les sociolinguistes ?", *Langage et Société* n° 107, p. 83-94.
- Garric, N. (2001): Introduction à la linguistique. Paris (Hachette).
- Gumperz, J. (1989a): Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative. Paris (L'Harmattan).
- Gumperz, J. (1989b): Engager la conversation, introduction à la sociolinguistique interactionnelle. Paris (Minuit).
- Heller, M. (2002): Eléments d'une sociolinguistique critique. Paris (Didier).
- Hymes, D. (1982): Vers la compétence de communication. Paris (Didier).
- Labov, W. (1976): Sociolinguistique. Paris (Minuit).
- Marcellesi, J.-B. & Gardin, B. (1974): Introduction à la sociolinguistique, la linguistique sociale. Paris (Larousse).
- Moeschler, J. & Reboul, A. (1994): Dictionnaire encyclopédique de pragmatique. Paris (Seuil).

- Moreau, M.-L. (Ed.) (1997). Sociolinguistique, concepts de base. Bruxelles (Mardaga).
- Mounin, G. (1995): Dictionnaire de la linguistique. Paris (PUF) [édition originale 1974].
- Paveau, M.-A. & Sarfati, G.-E. (2003): Les grandes théories de la linguistique. Paris (A. Colin).
- Pierozak, I. & Eloy, J.-M. (Éds.) (2007): Intervenir: appliquer, s'impliquer? Paris (L'Harmattan).
- Prudent, L.-F. (1981): Diglossie et Interlecte. In: *Langages*, 61, 13-38.
- Rajendra, S. (1996): Lectures against sociolinguistics. Berne (Peter Lang).
- Robillard, D. de (2008): Perspectives alterlinguistiques. Paris (L'Harmattan).
- Varro, G. (1999): 'Sociolinguistique' ou 'sociologie du langage'? Toujours le même vieux débat? A propos de deux ouvrages intitulés *Sociolinguistique*. In: *Langage et Société*, 88, 91-97.
- Whitey, F. P. and Dress-Snooker, D. D., 2009, *Rates of breeting interactions by self performization tensity (the TILFB operating concept)*, Joyfield, Winter Squirrel Press.

Quelle recherche in-disciplinée la complexité des langues exige-t-elle?

Jean-Michel ELOY

UPJV - UFR Lettres

The development of sociolinguistics is first examined here through successive issues of Encyclopedia Universalis. We then consider "crossings" between different fields: diachronical linguistics, variation, language boundaries, glottogenesis or language building, on the basis of which we show that sociolinguistics always poses truly linguistic questions, i.e. questions about the very definition of languages. Finally, we bring to bear the case of close languages, wherein many aspects of the above questions are brought to light. All in all, this paper assumes that heterogeneity in sociolinguistics is due to its original position amongst language sciences: its opening to new problems can be based on its theoretical foundations, and makes it a sort of avant-garde means of exploration into language complexity.

Transdisciplinaire, inter-disciplinaire, intrinsèquement pluri-disciplinaire... Comment rendre compte de cette pluralité qui semble caractériser la sociolinguistique, peut-être à son détriment?

Bien sûr, derrière cette question ciblée de la transdisciplinarité, que pose courageusement le présent numéro de revue, se trouve mise en jeu la conception que le chercheur se fait non seulement de sa (sous-)discipline, mais de son objet fondamental.

Voilà pourquoi le titre de cette contribution comporte les mots de "langues" et de "complexité", et qu'il nous paraît nécessaire d'explicitier, avant même de commencer, les éléments fondamentaux de notre positionnement scientifique. L'auteur de ces lignes situe en effet résolument sa recherche autour de la notion de langue, et dans une épistémologie de la complexité. Affirmer d'emblée que ce sont les langues que nous étudions, nous situe déjà assez précisément comme linguiste. Nous ne sommes pas des psychologues ou neurobiologistes travaillant sur le langage, nous ne sommes pas des sociologues ou des ethnologues étudiant les pratiques sociales langagières. Nous considérons l'existence de langues, phénomène au sein duquel se nouent des lignes de force nombreuses, hétérogènes, et complexes au sens précis de la théorie de la complexité (Morin, 1990). Autrement dit, tout tourne à nos yeux autour de cette notion de langue, et nous n'avons pas d'autre ambition que d'y voir clair, c'est-à-dire d'élaborer un discours de connaissance sur cet objet. C'est cet objectif qui implique, à nos yeux, que ce que l'on appelle couramment sociolinguistique n'est

qu'une linguistique. Conçu de façon moins complexe, le même objet aurait pu être abordé dans une optique systémiste, et le composant "socio", en quelque sorte, signale que nous visons à une linguistique complexe.

Soulever la question de l'inter- ou de la trans-disciplinarité, c'est se confronter à des désignations de spécialités, de disciplines et de domaines. Mais cet examen des champs, domaines et sous disciplines, point n'est besoin d'argumenter là-dessus, est subordonné à l'objet ou aux objets que l'on se donne à étudier. Mais bien entendu, il y a aussi des continuités théoriques, sinon d'écoles ou de traditions – fussent-elles récentes –, dont les chercheurs reçoivent leurs objets principaux avant, éventuellement, de les redéfinir à leur façon. On peut se figurer ces continuités comme des routes, des voies d'accès, d'autant plus sinueuses et entrecroisées que ce à quoi elles accèdent n'est pas précisément défini ni situé a priori. Cette métaphore suggère donc la multiplicité des itinéraires intellectuels, leurs entrecroisements et leurs correspondances partielles et temporaires, mais aussi leur prétention irréfragable et très généralement partagée à avancer, à ajouter et à préciser, à mieux comprendre, mieux décrire et mieux définir leurs objets, au premier rang desquels la langue. Au-delà de la question philosophique du progrès, dont le traitement demande d'autres cadres, les travaux successifs s'orientent forcément vers une avancée des connaissances, vers l'ambition explicite ou non de mieux connaître: tel est l'horizon d'accomplissement de notre activité – indépendamment même de notre optimisme ou de notre cynisme quant à la réalité et l'objectivité de nos "progrès".

Pour réfléchir à la situation actuelle de la sociolinguistique, dans les carrefours disciplinaires où elle se trouve, nous allons dans un premier temps relire un article de vulgarisation, l'article "sociolinguistique" de l'Encyclopedia Universalis. Puis nous parcourrons quelques-unes des différentes voies qui nous intéressent, et qui ont été empruntées à partir de la célèbre formule tirée de la vulgate saussurienne, à savoir que "la langue est un système". On sait que la formule est apocryphe, mais on ne peut nier son importance historique.

Nous allons y confronter des apports, qui peuvent ressortir à l'histoire, la politique, l'anthropologie, la psychologie ou l'épistémologie. Le renouvellement majeur qu'il nous semble que nous vivons actuellement doit clairement à une conjonction aussi plurielle que cela.

Nous aborderons sous forme de cinq chapitres ces croisements disciplinaires qui semblent constitutifs de la sociolinguistique. Bien d'autres seraient possibles.

Est-ce qu'il s'agit de disciplines différentes? De sous disciplines? Seulement de sous-domaines? Il est difficile de répondre à ces questions, qui sont probablement un peu vaines. Mais ces hétérogénéités

correspondent souvent par ailleurs à des spécialisations en quelque sorte concurrentes, parfois chez la même personne. S'agit-il de transdisciplinarité, comme le voudrait l'appel à contribution de cette revue? En tout cas, c'est bien une unique discipline, consacrée aux langues, dont nous nous soucions. Nous en prendrons pour exemple, *in fine*, la problématique des langues proches, qui résume et cristallise cette nécessaire multiplicité des points de vue.

1. "Sociolinguistique" dans l'Encyclopedia Universalis

On peut considérer comme un poste d'observation, sur l'évolution de la sociolinguistique, l'article "sociolinguistique" de l'Encyclopedia Universalis. Cet article a été rédigé initialement en 1984 (sauf erreur) par Georges Mounin. Par la suite, il sera complété par Pierre Encrevé, puis par Jean-Michel Eloy. Dans l'article initial, Georges Mounin souligne le caractère

assez imprécis, très hétéroclite et sans cesse proliférant de travaux où se recourent, pêle-mêle, des directions appelées ailleurs sociologie du langage, ethnolinguistique, anthropolinguistique, linguistique sociale, linguistique géographique, dialectologie, ou encore politique linguistique, psychologie sociale, etc.

Cette liste a de quoi étonner le lecteur d'aujourd'hui: comment la dialectologie ou la psychologie sociale peuvent-elles être placées à l'intérieur de la sociolinguistique? Mais pour les autres termes, on peut encore en discuter aujourd'hui. Ce qui est curieux aussi, c'est la tonalité au total plutôt défavorable du commentaire, comme si les éditeurs avaient confié la rédaction de cet article à un chercheur un peu hostile à la sociolinguistique. Difficile de ne pas trouver négatifs les mots "imprécis, hétéroclite, pêle-mêle", tandis que le mot "proliférant" est un peu ambigu. Puis, constatant que "Cet ensemble forme un tout non cohérent: il n'est pas unifié", ce que chacun peut lui accorder assez facilement, il conclut malheureusement "il n'est pas unifiable". Il ajoute plus loin un jugement un peu énigmatique: "S'il lui fallait regrouper cette diversité, la sociolinguistique devrait renoncer à se constituer en discipline et abandonner toute prétention scientifique". La phrase n'est pas tout à fait claire car on pourrait dire aussi l'inverse: si la sociolinguistique réussissait à réellement "regrouper cette diversité", elle aurait enfin gagné le droit d'être une "discipline scientifique". On retiendra en tout cas un présupposé d'évidence: la diversité des travaux s'oppose à la constitution d'une discipline.

Ce qui devient plus intéressant encore, c'est que cet auteur dresse la liste des domaines – trop divers – qui constituent la sociolinguistique à ses yeux:

On peut y repérer au moins douze domaines distincts: (les numéros sont ajoutés par JME)

- 1- standardisation et planification des langues;
- 2- comportement bilingue et multilingue;
- 3- stratification sociale du langage;
- 4- structure de la communication;
- 5- attitudes envers le langage;
- 6- ethnographie de la communication;
- 7- gestique;
- 8- pidginisation et créolisation;
- 9- stylistique;
- 10- variation linguistique;
- 11- changement linguistique en cours;
- 12- analyse du discours.

De même qu'on a vu plus haut l'étonnante présence de la dialectologie et de la psychologie sociale, on peut s'étonner ici que soit citée la gestique. Mais pour le reste, la liste témoigne bien d'un processus dont on connaît maintenant plusieurs exemples: un domaine d'études émergent est d'abord pris en charge ou accueilli parmi des travaux de sociolinguistique, jusqu'au moment où il se manifeste ou s'institutionnalise en tant que (sous-) discipline distincte. Au moins cinq items de la liste sont dans ce cas (items 1, 2, 4, 8, 12).

La suite de l'article, rédigée quelques années plus tard par Pierre Encrevé, remet un peu d'ordre à l'aide de la bipartition classique linguistique externe – linguistique interne, et développe le programme labovien, assorti de la sociologie de Bourdieu, en lui réservant le nom de sociolinguistique. Cette deuxième partie de l'article, en donnant la quasi exclusivité de la sociolinguistique au covariationnisme, rétablit une unité thématique et même théorique. L'auteur développe en effet un aspect épistémologique précis, celui de l'observation (en particulier le paradoxe de Labov) et de l'enquête – la sociolinguistique d'après lui est spécifique par ses démarches d'enquête.

Le troisième contributeur, Jean-Michel Eloy, en 1998, sous un titre qui semble annoncer une sorte de conclusion, "Echec et réussite de la sociolinguistique", cherche à montrer un certain nombre de nouveaux thèmes ou champs de recherche sociolinguistiques, et il semble donc retomber dans l'hétérogénéité que regrettait Mounin. Ses sous-titres sont: application, politique, écriture, la mort des langues, irrédentisme linguistique, naissance des langues, segmentation des variétés, épilinguistique, normativité, construction des langues, dialogisme. Peut-être la notion de langue devient-elle le centre d'une problématique un peu nouvelle, où la machinerie linguistique est beaucoup plus soumise au fait social et politique, et où l'optique est très nettement constructiviste, remettant en question le travail des linguistes.

Les trois parties de cet article, lui-même hétérogène, manifestent bien les termes du problème: la prolifération de travaux hétéroclites est-elle une faiblesse, comme le dit Mounin? Y a-t-il urgence à lui donner une forte unité de domaine et de méthodes, comme le propose en fait Encrevé? Ou bien l'hétérogénéité des thèmes est-elle la modalité "normale" de la marche en avant de la sociolinguistique, comme l'indique implicitement la troisième partie de l'article? Examinons ces hétérogénéités, ces croisements, de façon ordonnée.

2. Croisement 1: Diachronie, histoire, dynamique

Une première hétérogénéité, si l'on peut dire, est interne et au cœur de l'objet langue. Elle peut s'exprimer comme un paradoxe touchant la notion de langue: "Comment une langue reste-t-elle elle-même, alors qu'elle change?", ou encore comme un récit dont l'acteur central, le peuple des locuteurs, vivrait lui-même ce paradoxe: "Comment est-on passé du latin au français?". Ici nous sommes gêné de devoir formuler ces banalités logiques: que dans l'évolution il y a à la fois changement et identité, ou que la description du présent n'empêche pas l'évidence du changement, mais il faut bien remarquer tout de même que les deux perspectives, la synchronique et la diachronique, au lieu d'être inséparables, ont été plutôt des alternatives, et même en alternance. La place du facteur temps dans l'étude des langues a ainsi connu depuis la Renaissance de grandes fluctuations ou de grands virages: et tantôt on a considéré les langues essentiellement comme des entités stables, tantôt on a prêté une attention quasi-exclusive à leur caractère mouvant ou évolutif.

Quand on considère Saussure, sinon comme un "fondateur", au moins comme un repère important dans l'histoire des travaux sur le langage, on lui attribue en fait un de ces virages. L'importance de son geste donnant la priorité à la synchronie a été d'autant plus frappante qu'à la fin du XIXe siècle, Saussure semble principalement le produit d'une linguistique orientée vers l'histoire ou diachronie.

La plus grande partie du XXe siècle a développé une linguistique synchronique ("comment fonctionne le système"), d'une façon même bien plus exclusive que ne l'indiquait Saussure.

Même si l'on considère une discipline dont la motivation était d'abord diachronique, la dialectologie, on doit constater que les dialectologues eux-mêmes auront été peu nombreux, avant le milieu du XXe siècle, à vraiment travailler sur le changement en cours dans les parlers qu'ils observaient. Dans l'ensemble, ils observent un état de langue de façon purement synchronique - une "photographie", dit Sever Pop (1950: X), même si cet état de langue les intéresse surtout comme "butte-témoin" au

fil d'une histoire de la langue. Labov (1976) cite cependant Gauchat (1905) comme un de ses devanciers.

Par la suite, pourtant, certains chercheurs, même structuralistes, ne perdent pas de vue la diachronie. Ainsi Martinet, nourri de dialectologie, travaille à concilier tout ce que l'observation de la réalité livre de mouvant et d'autre part la représentation de la langue comme un système de relations essentiellement stables: telle est en quelque sorte la fonction de son concept de "synchronie dynamique" (Martinet, 1990), qui réintroduit une perspective évolutive dans l'observation des parlers.

La sociolinguistique va reprendre la suggestion et la développer, réussissant à résoudre cette tension entre les deux approches complémentaires, synchronique et diachronique.

Il y a bien sûr de notre part ici un raccourci un peu sommaire à assimiler deux échelles de temps, celle du changement observé sur quelques années par le covariationnisme, et celle de l'histoire des langues qui se compte en décennies et en siècles. Ce qui compte, dans l'appréhension sociolinguistique du changement, c'est d'avoir trouvé le "chaînon manquant", l'intrusion du temps dans le système synchronique. À cet égard il reste beaucoup à faire, en matière de relecture du moyen âge et de l'Antiquité par exemple: or de telles relectures sont désormais possibles et fécondes, en utilisant sur une période passée certains outils et concepts acquis dans le contemporain. Enfin il nous semble qu'un approfondissement de nos conceptions diachroniques permettrait de mieux inscrire l'actualité dans une histoire linguistique longue.

Pour l'instant, les compétences se rejoignent rarement, et peu de chercheurs réunissent la connaissance fine du moyen âge ou de l'Antiquité et le positionnement sociolinguistique. Mais d'ores et déjà on peut citer de remarquables réussites sous les noms de "sociolinguistique rétrospective" (Banniard, 1992), "historical sociolinguistics" (Romaine, 1989), ou sur des champs particuliers tels que l'étude des premiers textes de différentes langues (Selig, 1993).

En résumé, en ce qui concerne la diachronie et la synchronie, la sociolinguistique s'est trouvée être le lieu d'une synthèse, d'une articulation, qui de toute évidence touche à la langue de façon centrale.

3. Croisement 2: Variation et unité du système

Beaucoup s'accorderont sans doute à reconnaître comme un apport essentiel de la sociolinguistique l'importance qu'elle donne au concept de variation: tous les éléments du système y sont soumis, et la grande affaire de la linguistique "variationniste" devient d'étudier l'organisation de la variation, éventuellement corrélée à des faits non linguistiques. Le co-

variationnisme constitue une importante complexification de la matière linguistique, non seulement par la prise en compte d'un extra linguistique, mais par rapport à la notion de langue elle-même. D'un bout à l'autre de la société, et conjointement d'un bout à l'autre de la nébuleuse des variations, parlons-nous la même langue? Ne serait-ce pas essentiellement le sentiment de parler la même langue? Et plus exactement qu'est-ce qui fait que nous avons le sentiment de parler la même langue? Est-ce seulement le partage d'une référence normative? Le débat, et la recherche, sont alors déplacés sur le plan épilinguistique, celui des représentations – conscientes ou non, explicites ou non.

Labov a posé cette question de l'unité dès les années 70 ("le VNA est-il une langue séparée?", Labov, 1978) mais il faut reconnaître que sa réponse est loin d'avoir refermé le chapitre, y compris sur son terrain puisque quelques années plus tard il a été amené à travailler sur l'"ebonics" (Labov, 1997). Sa réponse elle-même a semblé à certains chercheurs (Le Page & Tabouret-Keller, 1985) une tentative de sauver l'unité du "système" – structural ou génératif, peu importe en l'occurrence.

On arrive en effet nécessairement, devant cette question de l'unité, soit à chercher à renforcer la description d'un noyau systémique (voire à le biologiser) pour réduire la profusion de la variation en la reléguant "en surface", soit à donner un rôle décisif à l'idéologie ou imaginaire linguistique, notions elles-mêmes sous-tendues par l'histoire sociale ou par la psychologie sociale. Parmi les linguistes, l'évolution des uns vers une sorte de "grammaire des profondeurs" – les formalismes, le grand éloignement entre "surface" et "sous-jacent", rendant compte d'un impensable de la structure linguistique, qui éventuellement touche à l'intelligence (le cognitif) et au neurologique; l'évolution des autres, particulièrement chez les sociolinguistes, vers la prise en compte de l'histoire sociale, de la subjectivité, de l'activité consciente et descriptive du locuteur, de ses idées sur la langue; tout cela dessine-t-il une scission nécessaire dans les sciences du langage? Certes, il est visible que sur le plan institutionnel les deux tendances ont parfois du mal à s'entendre, et l'on sait que l'histoire des idées n'est pas faite seulement d'arguments, mais aussi d'intérêts divers.

Il nous semble cependant qu'ici notre objet comporte en quelque sorte des exigences: comment s'intéresser aux langues sans prendre en compte à la fois les structures systémiques ET l'existence (sociale et historique en particulier) des locuteurs et des langues? On aura reconnu que nous exprimons ici le point de vue de ces sociolinguistes qui se veulent tout simplement linguistes. Cette position s'oppose à la fois à une linguistique purement systémiste ou "interne", ou encore asociale, et à une sociolinguistique purement "externe", qui considère que les contraintes

systémiques ne changent rien à leur objet, strictement social ou anthropologique.

Nous le verrons ci-dessous, il y a un grand intérêt à ne pas résoudre le dilemme.

4. Croisement 3: Autour des frontières de langues

Aucune langue n'est isolée, et c'est un artifice que de considérer une langue seule. Mais c'est l'histoire, et non le raisonnement, qui nous en a fait prendre ou reprendre conscience assez récemment.

Toutes les questions liées à la pluralité des langues, au plan politique, psychologique, éducatif, et enfin linguistique, ont connu un grand développement depuis la seconde guerre mondiale – probablement en lien avec le rôle international accru des États-Unis et la montée du tiers-monde en importance politique. Au plan linguistique, ce sont spécifiquement les sociolinguistes qui ont pris en charge ces questions. Cet intérêt renouvelait des questions que se posait depuis longtemps la dialectologie, en particulier sur les limites de systèmes. Un chercheur comme Uriel Weinreich, lui aussi élève de Martinet, illustre parfaitement cette conjonction, avec un écrit marquant sur la "dialectologie structurale" (Weinreich, 1954) et un autre écrit marquant sur le plurilinguisme (Weinreich, 1966). Mais le rapprochement entre sociolinguistique et dialectologie tient aussi à l'évolution propre de la dialectologie.

Considérant cette prise de conscience qu'une langue n'est jamais seule, que toute situation comporte donc une pluralité de langues, on doit d'abord remarquer que certaines de ces questions peuvent être étudiées au plan sociologique, politologique, etc., types de recherche que l'on peut faire entrer dans la "sociologie des langues". Ce qui nous laisse personnellement insatisfait devant de telles recherches, c'est qu'elles sont faites trop souvent en respectant une définition non problématisée des langues. On peut penser en particulier – exemple caricatural mais révélateur – à ces enquêtes quantitatives déclaratives où l'on demande au locuteur quelles langues il possède, comme s'il s'agissait de fauteuils ou de téléviseurs: or on sait bien maintenant que les langues – au(x) sens profane(s) comme au(x) sens des linguistes – sont des réalités très déformables, en particulier au sein de réseaux dialectaux, et que les réponses des enquêtés demandent une grande marge d'interprétation quant à leur façon de définir et d'appréhender une langue. Mais malgré des avancées scientifiques importantes dans les méthodes, la demande politique de résultats est si forte que les enquêtes les plus sommaires sont complaisamment utilisées et sur-interprétées. Pour ne parler que des recherches dignes de ce nom, une telle sociolinguistique au sens seulement sociologique, même quand elle n'est pas naïve quant au caractère construit des langues, ou bien

donne un statut très secondaire aux langues au profit des pratiques langagières, ou bien ne peut pas se passer d'une (socio)linguistique (complémentaire?) qui prend en compte les langues et entreprend leur description, dans l'esprit de ce que nous venons d'appeler leur problématisation.

Nous retrouvons en partie à ce propos l'opposition entre linguistique interne et linguistique externe. Mais s'il nous paraît important de ne pas résoudre le dilemme entre ces deux orientations, c'est parce que la question principale, le problème fondamental est de faire le lien, la "grande unification", entre le fonctionnement social (au sens de l'approche compréhensive) et les contraintes systémiques, elles aussi socialement organisées et construites mais sémiotiquement bien différentes, qu'on qualifie parfois de "proprement linguistiques". Cette unification de perspectives contradictoires est aussi un projet qui appelle à une pensée complexe, capable mieux encore qu'une pensée dialectique de tenir ensemble, de "com-prendre", des termes contradictoires.

La spécificité des linguistes, par rapport aux sociologues par exemple, intervient d'abord (chronologiquement) dans la description des conséquences de cette pluralité sur les langues elles-mêmes: c'est le thème des "contacts de langues", interférences, emprunts, hybridations diverses...

Pendant longtemps (30 ans?), on croit qu'il va être possible de décrire la grammaire des contacts de langues comme on décrit la grammaire d'un système: règles et structures. C'est l'époque par exemple de Shana Poplack, dont l'article "Sometimes..." (Poplack, 1980) bénéficie d'un nombre record de citations.

Mais plus on avance, plus on accepte une sorte de perception chaotique: cette évolution pourrait se mesurer, en quelque sorte, à la fréquence d'utilisation du terme de "mélange", d'abord proscrit, et aujourd'hui souvent utilisé. Ce qui a été longtemps refusé dans le mot "mélange", c'était la connotation de désordre. Mais est-ce renoncer à la science que d'accepter la notion de désordre? D'autres sciences ont vécu cela comme une conquête. Remarquez qu'au XIXe siècle on a découvert la notion d'entropie (en thermodynamique), sorte de tendance fondamentale au désordre, et qu'au XXe siècle on a découvert l'indétermination quantique, les mathématiques floues, les organisations chaotiques, la relativité... Bref, on peut imaginer qu'il y ait là un progrès scientifique à faire en sciences humaines, en tâchant de préciser et d'encadrer cette vague notion de désordre, ce qui suppose de l'accepter provisoirement (Blanchet et al., 2007).

En tout cas, la définition des langues dans la perspective des contacts de langues a été sérieusement déstabilisée et déconnectée de la

considération des contraintes linguistiques dans un seul système. Autrement dit, on a commencé à prendre conscience que la langue système, la langue saussurienne, et souvent aussi la langue standard, ne correspondent qu'à une partie des pratiques langagières, et que le rapport de celles-ci avec les contraintes des systèmes linguistiques est indirect. En même temps, on prenait conscience que ces cas d'hétérogénéité ne sont pas marginaux, mais omniprésents. Enfin tout cela est encore un peu plus complexe qu'on ne le pensait, du fait que là encore on doit souvent faire intervenir des pratiques conscientes, parfois même volontaristes, de divers groupes humains, qui tantôt rapprochent ou fusionnent leurs idiomes, les mettent en synergie, tantôt au contraire travaillent à approfondir les différences et les schismes.

Du fait de ces "politiques de groupes", les descripteurs se trouvent pris dans la tourmente: qu'ils décrivent de l'ordre ou du désordre linguistique, et le plus souvent les deux à la fois, l'ancien idéal de neutralité et d'objectivité est sérieusement affaibli, y compris à leurs propres yeux, ce qui va provoquer une intéressante réflexion épistémologique.

Aussi bien la prise en compte de la pluralité des langues – à tout niveau: linguistique, micro social, sociétal, géopolitique, individuel, éducatif... – que les conséquences à tirer quant à notre connaissance de l'objet langue, tout cela est ou a été considéré le plus souvent comme des questions sociolinguistiques. Après tout, c'est curieux, car il n'y a pas de nécessité logique à ce que de "purs" linguistes systémistes acceptent comme leur objet la comparaison entre des systèmes (contrastivisme, typologie), mais non les rapports effectifs entre les langues, dans la réalité. Au risque de nous répéter, il ne nous paraît pas soutenable que "la linguistique" n'inclue pas de plein droit cet ensemble de questions, autrement dit la "sociolinguistique" ne fait ici que le travail de la linguistique.

5. Croisement 4: Langues et politique

Nous n'allons pas recenser tous les liens qui existent entre langue et politique: c'est une immense question philosophique et politique, autant que linguistique. Ce qui nous paraîtrait pertinent ici, serait de mesurer l'importance de préoccupations directement politiques dans le développement de la sociolinguistique: mais il est vrai que c'est encore un vaste sujet. Ce que nous avancerons seulement ici est que le croisement de la linguistique avec la politique crée une autre linguistique – qui en l'occurrence est nommée généralement – elle aussi? – sociolinguistique.

Dans le domaine des politiques linguistiques, certains chercheurs trouvent et disent un certain nombre de choses importantes en figurant les langues, dans une situation donnée, par des cercles ou autres figures fermées. En fait, un tel schéma, qui ne problématise pas du tout la définition de la

langue, n'a pas seulement l'inconvénient – provisoire – d'être un résumé sommaire: il a surtout l'inconvénient plus gênant de ne prendre la langue que telle que l'a construite et nommée la société. Nous voulons avancer avec force ici que ces langues, dont nous parlons, sont des productions sociopolitiques – en concédant que cela ne saurait être aux yeux de linguistes qu'une partie de leur définition. Par ailleurs, ces entités sont conçues comme stables, ce qui n'est également qu'en partie vrai.

Mais même sur le plan politique, un autre fait plus intéressant est à noter ici. Cette production politique des langues fait rarement l'objet d'un consensus intégral: il y a très souvent des conflits, ou tout au moins des contradictions, sur la définition même des idiomes en présence. Une très grande qualité de la sociolinguistique d'aujourd'hui, c'est d'avoir été directement sensible à ces contradictions, et d'en avoir fait sens en leur donnant un véritable statut scientifique, un statut théorique. Il s'agit là d'une modalité d'élaboration scientifique originale par rapport à la linguistique, et dont nous allons citer quelques exemples importants, dans lesquels la prise en compte sérieuse des expériences politiques a permis de véritables innovations conceptuelles.

De très nombreux conflits, qui s'étalent parfois sur un bon nombre d'années, touchent à la "reconnaissance" de langues minoritaires – thème aujourd'hui souvent, mais pas toujours, lié à celui des "langues en danger". Voilà typiquement des cas où ce sont des conflits socio-politiques qui sont à la source de véritables progrès scientifiques; ils sont portés particulièrement par la sociolinguistique et son intérêt pour les situations, pas seulement pour les langues.

Aux XIXe et XXe siècles, donc, de nombreuses langues "apparaissent" ou "émergent": mais de quoi émergent-elles? Les linguistes sont très souvent divisés sur ces sujets, l'enjeu des disputes se réduisant parfois à la qualification soit de "langue" soit de "dialecte".

Parmi tant de travaux qui ont constitué cette sociolinguistique-là – voir par exemple, au centre de maints débats, l'oeuvre étendue de J. Fishman –, nous devons nous attarder un peu sur les travaux de Kloss et de Muljadic, qui proposent des concepts permettant de décrire ces processus, et d'autres qui leur sont liés. Pour Kloss (1967), l'individuation des langues doit à l'*Ausbau* ou à l'*Abstand*, c'est-à-dire à l'*élaboration*, qui marque les différences et construit les cohérences et les spécificités, ou à la *distance* (entre les systèmes) perçue comme donnée et déjà là aux yeux de tous. Bien sûr, ces deux facteurs se combinent: par exemple, toutes les variétés standard doivent plus ou moins à l'*ausbau*. Ou encore toutes les variations constituent un potentiel de *distance*.

Muljadic ajoute un troisième facteur, le pouvoir, qu'il nomme "Macht" ou "kratos", décisif en particulier dans la mise en oeuvre de l'*ausbau* (Muljadic,

1996 a,b). Ces concepts lui permettent d'aborder une histoire des langues, en l'occurrence des langues romanes, faite de processus de *dialectalisation* (par exemple le provençal) et de *linguification* (par exemple le corse): on ne peut que reconnaître la puissance descriptive de ces concepts, qui subsument des faits extrêmement nombreux, en diachronie et en synchronie, et leur nature proprement linguistique, au sens où la définition même des langues en ressort transformée.

Sur quasiment les mêmes conflits, se sont développées les théories de la diglossie, dans lesquelles nous relèverons seulement quelques traits importants ici. Le concept de "rapports diglossiques" reste aujourd'hui plus utilisé que celui de "situation diglossique", souvent jugé un peu simpliste au vu des analyses plus fines que l'on fait maintenant. Quoi qu'il en soit, la théorie diglossique a permis de repenser un problème central de la linguistique, celui de la différence entre langue et dialecte, qu'elle a en quelque sorte "dégonflé" en identifiant ses responsables socio-politiques.

Les processus étudiés dans les termes d'Ausbau et de diglossie correspondent souvent à des changements d'échelle du pouvoir et à des déplacements de population (ou au minimum à des changements de statut des populations). Mais le lien fréquent que nous constatons entre les conceptualisations des linguistes et l'existence de conflits sur le terrain, laisse penser qu'il y a encore beaucoup à faire dans ce domaine précis. On peut prendre l'exemple du continent africain, au fil des événements et surtout des émancipations et des émergences culturelles des peuples – on sait depuis Cheikh Anta Diop (1987) à quel point les "peuples" et les langues y sont des notions mouvantes, ce qui, dans la logique des paragraphes qui précèdent, devrait produire des théorisations originales (V. Féral, 2009).

Nous voudrions insister sur le fait que ces processus ne se contentent pas d'affecter la langue: ils font la langue, ils la définissent ou contribuent à la redéfinir comme un phénomène toujours différent. La nomination est un révélateur de ces processus (Tabouret-Keller, 1997), que le nom des langues reste stable, ou qu'il change.

La linguistique dont nous avons besoin est aussi une science connectée à l'histoire contemporaine, ce qui caractérise une bonne part de la sociolinguistique. C'est d'ailleurs à ce titre que, au-delà même d'une implication inévitable (Pierozak & Eloy, 2009:17), elle peut être mobilisée pour améliorer la vie en société – voir par exemple le programme d'une "sociolinguistique critique" (Heller, 2002).

6. Croisement 5: Anthropologie: ethnogenèse et glottogenèse

Nous avons d'ores et déjà abordé un autre volet, qui probablement inclut le politique et le dépasse.

Nous venons de noter que les "peuples" – ou autres noms de groupes humains – et les langues sont des notions mouvantes, de façon analogue. Si langue et "ethnicité" présentent cette relation étroite, c'est donc maintenant l'anthropologie qui doit venir enrichir l'approche linguistique. C'est l'intérêt que présente le livre déjà cité: "Acts of identity. A creole-based approach of language and ethnicity" (LePage & Tabouret-Keller, 1985). Reposant sur deux enquêtes menées au Honduras britannique à 20 ans de distance, et entre-temps le pays est devenu indépendant sous le nom de Belize, il montre comment le créole local a changé de statut. Mais le grand intérêt de cet ouvrage est qu'il s'interroge sur ce qu'est ce créole, qu'il problématise la description de la langue – qu'on nous excuse de marteler ce terme.

Les auteurs formulent sur la délimitation de la langue une proposition très générale (ou plutôt généralisable), que résume le schéma ci-dessous, s'appliquant à deux niveaux en parallèle.

<----- dispersé		Focalisé ----->
"pidgin momentané"	langues naturelles	langue stable, éternelle,
exploite analogie et	y compris créoles	peut exprimer la vérité
métaphore		
lié au contexte		
-----	-----	-----
descriptions de la	descriptions plus	"grammaire"
conduite très empiriques	idéalisées et abstraites	complètement abstraite
liées au contexte	plus indépendantes du	
	contexte	

Fig. 2: La focalisation dans la conduite linguistique et la focalisation dans la description linguistique (Le Page & Tabouret-Keller, 1985: 202 – trad. Eloy)

Aux deux niveaux, celui des pratiques, comme celui de la description métalinguistique, règne une tension entre deux tendances opposées, l'une, la focalisation ("focussing"), tendant à une langue stable, resserrée, peu variable, l'autre, la tendance à la dispersion ("diffuse") allant au contraire vers l'instable, le créatif, le bricolage ("instant pidgin"), tolérante à la variation.

Au niveau des descriptions métalinguistiques, sont en cause à la fois les linguistes et grammairiens et les locuteurs ordinaires, dont l'activité épilinguistique est une composante non négligeable de la langue. Au plan strictement linguistique, on est bien sûr dans un constructivisme, mais qui, après tout, ne fait que tirer les conséquences de l'importance des normes dans les langues. Les processus normatifs, qu'on ne réduira pas bien sûr aux prescriptions explicites, jouent un rôle essentiel en synchronie et dans le changement linguistique – ce qu'on ne reconnaît que depuis peu (Baggioni, 1977). Les théories les plus diverses sont obligées soit de leur ménager une place sous des noms divers – pensons par exemple au "factum grammaticae" de Milner (1978) –, soit de faire l'impasse sur une réalité qui reviendra s'imposer à eux (Berrendonner, 1982). Le schéma de Le Page et Tabouret-Keller donne au normativisme, voire au purisme, un statut au sein de la langue, celui d'une forme de focalisation, fût-elle excessive.

Cette tension entre ouverture et resserrement, les deux auteurs l'ont dégagée à la fois de leur enquête et des travaux d'anthropologie, par exemple de Barth (1969). Elle trouve un analogue, au premier abord troublant, avec ce que l'on peut décrire de la constitution des groupes humains (v. par ex. Roosens, 1989). Pratiques et description y sont également parallèles, et également sous-tendues par une tension entre ouverture et resserrement. Il nous paraît clair, en nous avançant au-delà de ce que formulent les auteurs, qu'il ne s'agit pas d'analogie entre langue et groupe humain: il s'agit du même procès. Construire de la langue, c'est construire du groupe, et vice versa, selon les mêmes procès, mais sans parallélisme mécanique – les auteurs citent des groupes dans lesquels la ou les langues sont d'importances variables.

Le point auquel nous arrivons ainsi, grâce à une linguistique inspirée par l'anthropologie, c'est de pouvoir rendre compte finement du procès de glottogenèse, qu'il faut comprendre comme construction permanente de la langue, de même que l'anthropologie décrit l'activité d'ajustements permanents du périmètre et des structures des groupes humains.

Ethnogenèse, politogenèse, glottogenèse: dans les trois cas, il y a genèse d'une entité collective d'identification (dans le rapport des individus au groupe), de clôture et d'homogénéisation, appliquée à des aspects sociaux différents, et s'appuyant sur des catégories de réalités différentes.

Il nous semble impossible aujourd'hui de traiter les problèmes posés par les discontinuités linguistiques – limites de systèmes, limites de langues – sans embrasser les processus anthropologiques en même temps que linguistiques que nous venons d'évoquer. La description linguistique dans son ensemble doit intégrer ces aspects, réputés aujourd'hui "seulement" sociolinguistiques.

7. La problématique des langues proches résume et cristallise de nombreuses questions

Il nous semble intéressant d'apporter ici à titre d'exemple une question linguistique typiquement complexe, question qui interroge la linguistique, et qui exige des linguistes une sérieuse ouverture de leurs horizons.

La problématique des langues proches résume et cristallise pratiquement tout ce qui précède.

Le point de départ de notre réflexion (Eloy, 2004: 6) était le constat que

(...) on peut trouver aujourd'hui dans presque tous les pays d'Europe ces idiomes, reconnus "langues" depuis peu ou pas encore vraiment, ou même vraiment pas, en partie intercompréhensibles avec la langue officielle ou dominante, à laquelle ils sont historiquement liés, et au sujet desquels on peut voir les communautés se diviser, les linguistes se contredire, et les décideurs politiques hésiter.

Nous nous étions donc appuyés sur un ensemble de besoins sociaux, et l'insuffisance des réponses des linguistes.

Au fur et à mesure que les travaux se sont développés (Eloy, 2004; Eloy et Ó Hífeárnáin, 2007; Maspero & Eloy, 2011), nous avons été amenés à constater que les cas étaient très nombreux, de ce type de relations entre langues, bien au-delà des situations nationales européennes. On dispose aujourd'hui d'éléments quasi-généralisables, qui tiennent à ce que toute langue ou presque semble a priori concernée par des réseaux de proximités, à la fois systémiques et anthropologiques.

La question de l'évaluation des distances entre langues, sans être proprement invalidée, s'est vue énormément complexifiée, dès lors que les travaux réunis ont montré qu'il faut y faire intervenir des problématiques nombreuses et hétérogènes. Au plan des systèmes eux-mêmes, quels calculs comparables appliquer aux différents niveaux d'analyse, et surtout quelle pondération appliquer? Puisque dans chaque variété fonctionne une normativité, comment évaluer l'influence du standard dans chacune, comment comparer les degrés de tolérance à la variation, à l'interférence, les habitudes d'adaptation à des variétés proches, les questions de prestige ou de stigmatisation – tous facteurs qui vont jouer par exemple sur la propension des systèmes à se mixer ou à se rapprocher (selon le schéma de la "décréolisation")? Les mêmes questions de rigidité ou tolérance se posent au niveau des individus ou à celui des groupes: cultures ou propensions individuelles, idéologies collectives ou personnelles, macro- et microcontextes des contacts, tout cela influe sur la réalité de la proximité. Autrement dit, on ne peut pas parler, sans être attentif à cette grande diversité des aspects de la proximité, de "langues proches", à toutes fins pratiques – par exemple éducatives ou aménagementistes –. Tel est le complexe qui se noue, par exemple, dans la perspective de l'intercompréhension autour des projets Eurom, Galatea ou Eurocom.

Autrement dit encore, chacun de ces facteurs joue sur les autres, ce qui ressort typiquement à la pensée complexe. Et si même on choisissait encore de se limiter au système, on se heurterait à une difficulté majeure: l'impossibilité de pondérer le rôle des niveaux dans le fonctionnement global, qui est l'affaire d'un locuteur-auditeur-descripteur réel, et non "idéal".

Pour préciser les situations linguistiques étudiées, il nous a paru utile de proposer le concept de "langues collatérales", catégorie plus restreinte que celle de "langues proches". Nous avons proposé de désigner par "langues collatérales" des variétés *proches* – objectivement et subjectivement –, aux plans linguistique, sociolinguistique et historique ou glottopolitique, les variétés tendanciellement en contraste étant *historiquement liées* par les modalités de leur développement" (Eloy & Ó Hífeárnáin, 2007: 20). Cette proposition, qui présuppose que les langues ne sont pas seulement des systèmes linguistiques, désigne un type de relation certes particulier, mais très fréquent.

Différents aspects de cette problématique peuvent encore être soulignés: elle met en relation, en perspective, une dynamique microsociolinguistique du changement et la vaste problématique historique de la ramification des langues; elle inclut à l'évidence toute la dimension politique des États nationaux, mais aussi des groupes et des sous-groupes, aux sens anthropologiques les plus divers; elle inclut les dimensions épilinguistiques, subjectives et culturelles, dans une perspective constructiviste. Elle devrait contribuer à battre en brèche une certaine idéologie dominante, qui fait des langues des objets naturels, fixes, autarciques, dans "un monde de langues séparées" (selon la formule de Le Page & Tabouret-Keller, 1985).

La confirmation et l'approfondissement de ces caractéristiques, ainsi que la connexion que cette problématique impose entre des sous-disciplines nombreuses des sciences du langage, peuvent être considérés comme des résultats des trois colloques qui jusqu'à présent ont été réunis sur ce sujet.

8. Une conclusion provisoire sur l'ouverture de la sociolinguistique. Quelques remarques de nature épistémologique.

Nous avons cité ici quelques rencontres de disciplines, peut-être quelques "emprunts" interdisciplinaires, dont "la sociolinguistique" a été le lieu ou le moteur privilégié. Bien au-delà des limites étroites d'un tel article, il va de soi qu'il y aurait bien d'autres ouvertures à prévoir. Par exemple, les "représentations" – domaine que nous préférons nommer "épilinguistique" – devraient amener un regain d'intérêt entre linguistique et psychologie sociale et individuelle. Plusieurs domaines, avec lesquels pourtant nous

savons la fécondité d'un rapprochement, n'ont pas été cités ici, tel que la géographie humaine, l'histoire des idées, la philosophie, etc. Bien sûr, nombres de champs internes aux sciences du langage reposent sur des échanges interdisciplinaires. Mais la sociolinguistique semble particulièrement concernée par ces rapprochements. Il nous faut saisir son statut particulier au sein de la linguistique pour comprendre qu'il ne s'agit ni d'un hasard, ni d'une faiblesse.

Considérons l'histoire de la linguistique au cours du XXe siècle, la façon dont elle a intégré des champs nouveaux, d'abord sentis comme complètement étrangers à la linguistique, puis parfaitement légitimés au sein des "sciences du langage" – plusieurs de ces champs étant entrés d'abord dans la "sociolinguistique". Cette modalité de progrès, en quelque sorte par "progression externe" (comme on dit des entreprises), rien n'indique qu'elle doive cesser, que son histoire soit finie. Et, cela tient à l'objet même de ces recherches, nous pouvons affirmer – comme nous l'avons fait depuis plusieurs années – que *nous ne savons pas aujourd'hui, car c'est un des objectifs de nos recherches, déterminer l'étendue et la nature (le degré d'hétérogénéité) des phénomènes que nous devons prendre en compte pour produire une description du langage humain* (Eloy, 2004:174).

Nous ne savons pas aujourd'hui ce qui sera jugé pertinent demain. Ni la description du langage et des langues, ni les pratiques langagières, ne peuvent être définies aujourd'hui de façon fermée. Même le postulat d'un principe unique de cohérence ou d'ordre du fait linguistique doit être révoqué en doute.

La construction des langues, du point de vue de l'activité langagière, est un processus permanent d'organisation de contraintes linguistiques et sociales inséparables, parmi lesquelles intervient fondamentalement, de façon récursive, l'activité épilinguistique des sujets parlants. Au terme des développements précédents, le constructivisme paraît en effet inévitable. Mais ce constructivisme n'est pas un relativisme: car les entités construites sont strictement des réalités, fussent-elles sociales, par le consensus des représentations et éventuellement l'institutionnalisation. Or le discours scientifique participe de ces consensus, ce qui nous ramène aux questions concernant la place du chercheur dans ce processus.

Ce qu'on appelle aujourd'hui la sociolinguistique, par son intérêt déclaré pour ces différents termes – activité langagière, contraintes linguistiques et sociales, sujets parlants, activité épilinguistique, etc. – est une linguistique postée (de façon souvent inconfortable) au carrefour des différentes ouvertures que nous avons évoquées. Elle peut se définir par

l'étude du langage et des langues, dans la prise en compte permanente, concrète et de principe de leurs réalités complexes, inséparablement cognitives et anthropologiques, sociales, politiques et historiques" (définition qui figure dans les statuts du Réseau Francophone de Sociolinguistique, adoptés en juin 2009).

Dans la mesure où l'un des modes de progrès de la linguistique consiste à intégrer de nouveaux plans ou types de contraintes, la sociolinguistique se trouve placée de fait, grâce à ses ouvertures transdisciplinaires, en avant-garde.

Bibliographie

- Baggioni, D. (1977): Pour un point de vue relativisé et historicisé sur la norme. In *Lengas*, 2, 15-34.
- Banniard, M. (1992): *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident latin*. Paris (Institut des Etudes Augustiniennes).
- Barth, F. (éd.) (1969): *Ethnic groups and boundaries: the social organization of culture difference*. Bergen-London (Universitetsforlaget-Allen and Unwi) (trad. Fr. in Poutignat, Ph. & Streiff-Fénart J. (1995), *Théories de l'ethnicité*. Paris (PUF).
- Berrendonner, A. (1982): *L'éternel grammairien. Etude du discours normatif*. Berne (P. Lang).
- Blanchet, P., Calvet L.-J. & de Robillard, D. (2007): Un siècle après le Cours de Saussure: la Linguistique en question. In: *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, 1, L'Harmattan.
- Diop, C.-A. (1987): *L'Afrique noire précoloniale*. Paris (Ed. Présence africaine).
- Eloy, J.-M. (éd.) (2004): *Des langues collatérales. Problèmes linguistiques, sociolinguistiques et glottopolitiques de la proximité linguistique*. Paris (L'Harmattan).
- Eloy, J.-M. & Ó Hifearnain, T. (éds.) (2007): *Langues proches, Langues collatérales*. Paris (L'Harmattan).
- Eloy, J.-M. (2004). Pour une approche complexe de la nature sociale de la langue. In: *Cahiers de sociolinguistique*, 8 (Langue, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique), 171-189.
- Encyclopaedia universalis France (1968 à 2009). Paris (Encyclopædia universalis).
- Féral, C. de (éd.), (2009), *Le nom des langues - Tome 3, Le nom des langues en Afrique subsaharienne: pratiques, dénominations, catégorisations*. Leuven (Peeters), 309 p.
- Gauchat, L. (1905). L'unité phonétique dans le patois d'une commune. In: *Aus Romanischen Sprachen und Literaturen . Festschrift Heinrich Mort*. Halle (Max Niemeyer), 175-232.
- Heller, M. (2002): *Eléments d'une sociolinguistique critique*. Paris (Didier)
- Kloss, H. (1967): 'Abstand languages' and 'Ausbau languages'. In: *Anthropological Linguistics*, 9(7), 29-41.
- Labov, W. (1997): Testimony on "Ebonics" before the Subcommittee on Labor, Health & Human Services & Education of the U.S. Senate Appropriations Committee. Submitted by Prof. William Labov, January 23, 1997, <http://courses.essex.ac.uk/lg/lg449/LabovSenate.htm>.
- Labov, W. (1976): *Sociolinguistique*. Paris (Minuit).
- Labov, W. (1978): *Le parler ordinaire*. Paris (Minuit).
- Le Page, R.B. & Tabouret-Keller, A. (1985): *Acts of identity. Creole-based approaches to language and ethnicity*. Cambridge (Cambridge University Press).

- Martinet, A. (1990). La synchronie dynamique. In: *La Linguistique*, 26(2), 13-24.
- Maspero, J. & Eloy, J.-M. (éds.) (à paraître, 2011). *Des langues collatérales en domaine slave*. Paris (L'Harmattan).
- Milner, J.-C. (1978): *L'amour de la langue*. Paris (Seuil).
- Morin, E. (1990): *Introduction à la pensée complexe*. Paris (ESF Editeur).
- Muljadic, Z. (1996b). Introduzione all'approccio relativistico. In: *Linguistica Pragensia*, 2/96, 87-107.
- Muljadic, Z., & Haarmann, H. (1996a). Distance interlinguistique, élaboration linguistique et 'coiffure linguistique'. In: Goebel, H. et al. (éd.): *Kontaktlinguistik - Contact linguistics - Linguistique de contact I*. Berlin - New York (Walter de Gruyter), 634-642
- Pierozak, I. & Eloy, J.-M. (éds) (2009): *Intervenir: appliquer, s'impliquer?* Paris (L'Harmattan)
- Pop, S. (1950): *La dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques*. Louvain (chez l'auteur).
- Poplack, S. (1980): Sometimes I'll start a sentence in Spanish y termino en Espanol: toward a typology of code-switching. In: *Linguistics*, 18, 581-618
- Romaine, S. (1989): *Socio-historical Linguistics*. Cambridge (Cambridge Univ Press).
- Roosens, E. E. (1989): *Creating Ethnicity. The Process of Ethnogenesis*. Newbury Park (SAGE Publications).
- Selig, M. (1993): Le passage à l'écrit des langues romanes - état de la question. In: Selig, M. (éd.): *Le passage à l'écrit des langues romanes*. Tübingen (Narr, Scriptoralia 46), 9-30.
- Tabouret-Keller, A. (éd.) (1997): *Le nom des langues I . Les enjeux de la nomination des langues*. Louvain (Peeters/Publications linguistiques de Louvain, BCILL 95).
- Weinreich, U. (1954): Is a structural dialectology possible? In: *Word*, 14 (repr.in Fishman, 1970), 305-319.
- Weinreich, U. (1966): *Languages in contact: findings and problems*. La Haye (Mouton).

Vers de nouvelles approches théoriques du langage et du plurilinguisme

Georges LÜDI

Institut für Franz. Sprach- und Literaturwissenschaft, Universität Basel / Institut d'études françaises et francophones, Université de Bâle

Atemporal and context-free views of *langue* have been replaced by models focusing on context-bounded processes of sense-making and a strong determination of linguistic forms by the socio-cognitive functions of language. However, the view of separate, closed rule systems for each single language still prevails. Based on Hopper's *emergent grammar* and socio-constructivist models of language acquisition, we argue, firstly, that language is a praxis rather than a structure, i.e. an open, dynamic and complex system that undergoes change each time it is used. We also strongly question the endoxa that different languages are bound to geographically and politically separate spaces. Highly polyglossic societies are the rule, where plurilingual repertoires represent resources upon which interlocutors can draw to solve their communicative tasks either by sticking to one language at a time or by blended combinations or *multilanguaging*. It is well known that such mixing follows norms which represent a *multilingual emergent grammar*. Finally, we call for language theories to explain multilanguaging as one of several forms of normal language behaviour.

1. Introduction

Phénomène très répandu durant toute l'histoire de l'humanité, le plurilinguisme individuel et social a fait l'objet d'un scepticisme croissant à l'époque de la naissance des états nationaux européens. L'homme "normal" était unilingue (de préférence dans une des grandes langues de culture occidentales...), et les différentes communautés linguistiques (ou "nations") avaient à vivre dans des territoires séparés. Actuellement, on assiste, en Europe et ailleurs, à une véritable revalorisation du plurilinguisme des nations, des régions, des institutions et des individus. Il est de plus en plus souvent perçu comme "normal" à son tour, comme un emblème identitaire, une composante essentielle de la culture, mais aussi une valeur économique qu'il vaut la peine de maintenir. De leur côté, certains spécialistes de l'acquisition insistent sur le fait que "the human language making capacity is designed for multilingualism" (Meisel, 2004). Or, les théoriciens du langage n'ont pas encore tous suivi ce mouvement. Nous pensons que cela tient, en partie, à l'histoire de la linguistique, qui naquit en pleine euphorie de l'état-nation, sur le fond d'une idéologie de l'unilinguisme qu'elle n'a pas encore entièrement réussi à surmonter. Cette présentation va tenter d'en retracer quelques unes des étapes les plus

importantes pour aboutir à la question de savoir de quoi une linguistique du plurilinguisme pourrait avoir l'air.

2. La langue, un système où tout se tient?

Lorsque Saussure posa les fondements pour la création d'une nouvelle forme de linguistique synchronique, au début du 20^e siècle, il le fit en réduisant systématiquement la complexité des phénomènes langagiers, à savoir en instaurant une série de dichotomies où il s'agissait d'exclure, à chaque étape de l'opération, des parties importantes de la réalité (d'autres institutions sociales, d'autres systèmes de signes, voire la multimodalité) et en particulier la parole. Le but était de dégager, ou mieux: de construire *l'objet intégral* de la nouvelle science, objet appelé *la langue*. "Il faut se placer de prime abord sur le terrain de la langue et la prendre pour norme de toutes les autres manifestations du langage." Une fois cet objet déterminé il fallait encore séparer deux approches du même ensemble de faits: l'approche diachronique et l'approche synchronique. A l'aide de ces deux opérations que l'on pourrait nommer "atemporalisation" d'une part et "décontextualisation" de l'autre. Saussure sépara donc ce qui est, en réalité, étroitement intriqué, et ceci pour mieux faire ressortir l'une des propriétés essentielles du langage: sa systématité. Il crut la trouver uniquement dans "la langue [qui] est une réalité qui a son siège dans le cerveau" et qui était accessible à l'introspection (de Saussure, 1916).

Cette construction de la langue comme "système où tout se tient" fut énormément fructueuse. Tellement fructueuse que, 50 ans plus tard et à partir de prémisses épistémologiques très différentes, Chomsky (1965) abonda dans le même sens. Afin de dégager la nature systématique du langage, il se limita à étudier *la compétence*, définie comme le savoir qu'un locuteur natif idéalisé possède de sa langue, c'est-à-dire un système mental interne qui comprend la connaissance abstraite de propriétés linguistiques décontextualisées. La mise en œuvre de cette compétence ne faisait pas partie du modèle, et ceci à tel point que les énoncés – dont l'ensemble constituait encore la langue pour Bloomfield (1933) – n'étaient plus considérés comme *données*, pas plus d'ailleurs que par Saussure.

Or, cette conception réifiante, atemporelle et décontextualisée de l'"objet intégral" de la linguistique, que l'on devait isoler pour pouvoir l'analyser et le modéliser – il est vrai que certains domaines de la linguistique expérimentale obtiennent toujours des résultats intéressants sur une telle base –, a éclaté dans la perspective de l'élargissement des modèles linguistiques en direction de l'énonciation, de la pragmatique¹ et de la sociolinguistique dès les années 60. Nous citerons comme témoin précoce Haugen (1972: 325), qui affirmait que

¹ Il est vrai que Searle (1972) fonde la théorie des actes du langage sur une conception tout à fait similaire de la compétence.

the concept of language as a rigid, monolithic structure is false, even if it has proved to be a useful fiction in the development of linguistics; it is the kind of simplification that is necessary at a certain stage of a science, but which can now be replaced by more sophisticated models.²

De leur côté, Evans & Levinson (2009: 474) constatent, à propos de la linguistique chomskyenne:

Generative theory (...) has delivered important insights into linguistic complexity, but has now run into severely diminishing returns. It is time to look at the larger context and develop theories that are more responsive to "external" constraints, be they anatomical and neural, cognitive, functional, cultural, or historical.

Dans le cadre du structuralisme européen, c'est Benveniste (1966, 1974) qui introduisit en premier la notion *d'énonciation*: le locuteur s'approprie la langue, il y installe sa propre présence; en même temps, "il implante l'autre en face de lui, quel que soit le degré de présence qu'il attribue à cet autre". Il se pose comme locuteur par des indices spécifiques: pronoms personnels, temps verbaux (d'après Maingueneau, 1976: 102). Par ailleurs, l'énoncé est un phénomène variable lié à l'activité de langage en situation dans un <je-ici-maintenant>. Il est relié à un contexte et il fournit le sens en fonction de la compréhension et de l'interprétation de celui-ci. Autrement dit c'est un construit de l'énonciateur en fonction de sa situation spatio-temporelle, des co-énonciateurs auxquels ils s'adressent et du message qu'il veut faire passer.

Du côté américain, Hymes (1972) critiqua sérieusement, un peu plus tard, le concept chomskyen de la compétence linguistique en situant la compétence de communication dans l'utilisation pratique du langage, comme *compétence d'usage* ("ability for use"): "what speakers need to know to communicate efficiently in culturally significant settings". La compétence consiste alors non seulement — ni d'abord — à disposer de moyens linguistiques formels, mais aussi à savoir les mettre en œuvre de façon appropriée dans une situation donnée. Pour Hymes, la compétence a trait non seulement à la morpho-syntaxe, au lexique et à la phonologie, mais aussi aux règles de politesse, à la cohérence des énoncés, et, de façon plus générale, à l'appropriété sociale et contextuelle du langage en usage.

Cette conception est congruente avec une vue fonctionnaliste du langage. Onto- et phylogénétiquement enracinée dans sa base corporelle, la langue n'est ni séparée de sa réalisation physique, ni d'autres facultés mentales (Deane, 1992). "Linguistic structures, processes and categories are viewed as instantiations of the categories, processes and structures which comprise human intelligence" (Armstrong et al., 1995: 34-36). Ces

² Voir aussi plus récemment Canagarajah (2007: 98) selon qui la description de langues telles que l'anglais "derives from the dominant assumptions of linguistics, informed by the modernist philosophical movement and intellectual culture in which they developed. To begin with, the field treats language as a thing in itself, an objective, identifiable product."

structures que les linguistes appellent *langue* ne sont pas des systèmes axiomatiques formels, mais constituent une réponse complexe aux exigences de fonctions cognitives et sociales dans un contexte donné; il s'agit par conséquent d'un ensemble ouvert qui est loin de posséder une forme d'organisation interne parfaite. D'où la grande diversité, mais aussi les similarités que l'on trouve parmi les langues humaines déterminées par "selective pressures on what systems can evolve", les sélecteurs pertinents étant

the brain and speech apparatus, functional and cognitive constraints on communication systems, including conceptual constraints on the semantics, and internal organizational properties of viable semiotic systems (Evans & Levinson, 2009: 446).

Pourtant, ces modèles présentent deux inconvénients: (a) ils présupposent en général toujours un ensemble de règles (*langue*) actualisées dans le discours et (b) ils maintiennent la fiction de *langues séparées*. Nous allons réfléchir, l'un après l'autre, à ces deux inconvénients, d'abord à la relation entre la langue et son emploi (chap. 2) et ensuite à la question de l'autonomie mutuelle des langues particulières (chap. 3). Ce faisant, nous allons mettre en cause non seulement l'existence de "langues", mais aussi le fait qu'elles se manifestent sous forme d'un "bon usage" qui serait "légitime" (Bourdieu, 1982) au sein d'une communauté de pratique donnée.

3. De la "compétence linguistique" aux "grammaires émergentes"

Au début des années 80, des chercheurs européens en acquisition des langues secondes développaient, à la suite de positions interactionnistes de Vygotsky (1978), Bruner (1982) et d'autres, des modèles qui se distinguaient passablement des positions dominantes telles qu'elles seraient encore résumées quelques années plus tard par Gass (1998) ou Gass & Selinker (2001) et qui mettaient en avant le mouvement interne, la construction d'une interlangue, conçue à son tour comme produit, comme un objet tangible que l'on peut posséder. A l'opposé, Py (1986, 1994, 1996), de Pietro, Matthey & Py (1989), Véronique & Porquier (1986), Véronique (1992), Dausendschön-Gay (2003) etc. soulignaient l'aspect discursif et socio-constructiviste de l'acquisition en interaction. "La grammaire est considérée comme un épiphénomène, un "faire", de nature émergente" (Dewaele, 2001). J'avais formulé des idées similaires dans ma contribution au XXe *Romanistentag* de 1987 sur l'origine discursive et l'instabilité foncière des significations lexicales (Lüdi, 1991).

Etait-ce le "Zeitgeist"? A la même époque, Paul Hopper (1987, 1998) affirmait que les structures linguistiques étaient foncièrement temporelles, différées ("differred") et émergentes³. Dans la perspective de l'acquisition des langues secondes ou étrangères, Larsen-Freeman critiquera

³ Thilo Weber (1997) fait remonter ces idées au déconstructivisme de Derrida.

sévèrement ce qu'elle appelle "le modèle dominant" en récusant certaines de ses prémisses, à savoir (1) qu'il existe quelque chose comme des langues cibles natives stables et homogènes, (2) que l'acquisition correspond à un mouvement de rapprochement (*increasing conformity*) à cette langue cible, en passant homogène, (3) par des étapes clairement distinguables et (4) de manière assez linéaire (voir Larsen-Freeman, 2006).

La position "émergentiste" dépasse nettement les frontières des théories de l'acquisition. Elle est ainsi au diapason avec des conceptions formulées par Thorne & Lantolf (2007) et récemment par Makoni & Pennycook (2007) et Pennycook (2010), qui mettent en question les langues comme des systèmes ou unités énumérables et suggèrent que le langage émerge généralement des activités qu'il performe; ils considèrent par conséquent le langage comme pratique (*linguaging*) plutôt que comme structure (*language*), comme quelque chose que nous faisons plutôt que quelque chose sur quoi nous fondons nos activités.

La frontière entre locuteurs dits natifs et non natifs avait déjà été mise en question par ce que certains ont pu appeler par métonymie "l'équipe de Neuchâtel – Bâle". Elle considérerait tous les interlocuteurs, natifs autant que non-natifs, non pas comme simples "actualisateurs" ou "mobilisateurs" d'une variété pré-existante, mais comme acteurs-créateurs se mouvant dans un monde ouvert et prenant le risque de sortir des voies traditionnelles de parler et de faire preuve de créativité, dans le cadre de modèles linguistiques plus participatifs. L'accent est placé sur les pratiques, ressources, styles et répertoires (Lüdi & Py, 2009) et la langue conçue comme émergente du "doing being a speaker of a language" (Mondada, 2004). Le terme de "linguaging" (García, 2008; Pennycook, 2010) se réfère à des phénomènes semblables.

C'est une dernière fois sur les travaux de Larsen-Freeman⁴ et de certains de ses collègues que nous prenons appui pour souligner l'impact de la théorie du chaos et de la complexité sur cette dynamique des systèmes linguistiques compris comme *complexes, dynamiques et non-linéaires*.

We believe that our interests in language can better be furthered when it is conceived of as the emergent properties of a multi-agent, complex, dynamic, adaptive system, a conception that usefully conflates a property theory with a transition theory (Ellis & Larsen-Freeman, 2006).

Dans cette perspective, il émerge de l'interaction entre les différentes composantes une entité d'un niveau de complexité supérieur, un système adaptif, résultant d'un mouvement permanent d'auto-organisation; la non-linéarité signifie que les effets ne sont pas proportionnels à la cause. Ce système est dynamique et évolue en fonction de son usage entre les individus. Il représente à la fois une ressource cognitive et sociale. Chaque individu progresse selon une voie de développement individuelle,

⁴ En plus de la littérature citée, nous avons exploité une présentation PowerPoint de Larsen-Freeman du 10 avril 2010 intitulée "emergentism".

consistante, mais montrant un haut degré de variation et instable sur l'axe du temps.

Larsen-Freeman se réfère aux théoriciens des systèmes dynamiques Thelen & Smith (1994: 64), qui avaient introduit le terme de *soft-assembly* pour se référer aux processus d'articulation de composantes multiples d'un système où "each action is a response to the variable features of the particular task". L'ensemble est appelé "soft" parce que aussi bien les éléments qui sont assemblés que leur configuration spécifique peuvent changer à tout moment pendant l'assemblage.

La conception de l'acquisition sous-jacente est, elle aussi, foncièrement fonctionnaliste (voir plus haut) dans la mesure où l'acquisition résulterait, dans sa majeure partie, de l'attention portée par l'apprenant aux relations statistiquement quantifiables entre les formes et le sens sur le plan de l'*input*.

In other words, emergentism holds that language in each individual emerges out of massive amounts of experience with the linking of form, meaning and use through language use that is driven by the species' social need to communicate, enabled by simple memory and attention processing mechanisms that are the same employed for all other cognitive functions, and self-organized out of the human brain's unique capacity to implicitly and mandatorily tally the statistical properties and contextual contingencies of the linguistic input they experience over a life time. (Larsen-Freeman, powerpoint de 2010)

Embodied learners soft assemble their language resources interacting with a changing environment. As they do so, their language resources change. Learning is not the taking in of linguistic forms by learners, but the constant (co-)adaptation and enactment of language-using patterns in the service of meaning-making in response to the affordances that emerge in a dynamic communicative situation. (Larsen-Freeman & Cameron, 2008)

Comme le formule synthétiquement Dewaele (2001):

La TCC examine les synthèses d'ensembles qui émergent en étudiant les interactions entre les composantes individuelles. Il n'y a pas non plus de partie centrale qui dirige les composantes. Les parties/agents agissent et réagissent, interagissent avec leur environnement (...) sans aucune référence à un objet global. Toutes les transactions sont purement locales.

Ajoutons qu'une telle compétence langagière ne sera jamais "atteinte": elle se développe tout au long d'une vie. Son développement se caractérise par la diversité et la complexité des contextes dans lesquels elle est mobilisée, par la spécialisation des ressources employées, par des attentes de plus en plus exigeantes qu'elle engendre. Dans ce sens, il n'est que logique d'extrapoler ces considérations à l'ensemble des locuteurs, natifs aussi bien que non natifs.

4. Des "grammaires émergentes" unilingues à des ressources plurilingues

Or, précisément, ces contextes sont souvent extrêmement complexes, eux aussi. Nous abordons ainsi le deuxième problème avec la définition

traditionnelle de *langue*. En effet, selon l'*endoxa*, c'est-à-dire le savoir partagé d'une grande majorité des locuteurs, mais soutenue par l'opinion avertie des sages, ici de nombreux linguistes, une langue est parlée par une communauté linguistique vivant dans un territoire bien délimité, correspondant plus ou moins aux états nationaux: la France pour le français, l'Italie pour l'italien, etc. Elle serait représentée par une variété standard (le *bon usage*) codifiée par une autorité légitime. Or, si nous mettons en cause le statut des langues comme des unités autonomes, décontextualisées et renfermées sur elles-mêmes, notre critique concerne, d'une part, l'absence de la dimension variationnelle, mais d'autre part, et surtout, l'existence de ces liens essentiels avec des espaces géographique et politiques clairement délimités et séparés.

Il est vrai qu'il y a longtemps que la sociolinguistique a admis et modélisé l'existence de la variation diatopique, diastratique et diaphasique des langues historiques (voir Coseriu, 1966 pour une explication de ces termes) et a proposé des conceptions *polylectales* de la compétence linguistique (Berrendonner, 1983). Mais cette flexibilisation s'arrêtait en général à la frontière des langues (voir Lüdi & Py, 1986 pour une exception). Or, Lemke (2002: 85) a sans doute raison d'attribuer de nombreux problèmes, pédagogiques, mais aussi politiques, au fait que "we bow to dominant political and ideological pressures to keep "languages" pure and separate."⁵ A la suite d'affirmations avancées par Blommaert (2005) et Rampton (2010), nous pensons que les lieux du langage ne peuvent plus simplement être situés au sein de la géographie politico-culturelle des communautés linguistiques, ni de communautés "nationales". En d'autres termes, rien en dehors d'idéologies linguistiques élaborées dans l'Europe de l'époque moderne ne nous invite à penser à des états-nations comme *loci* privilégiés pour situer les variétés linguistiques "pures".

L'introduction de la notion de *speech community* dans la définition de Judy Irvine:

speech community as an organization of linguistic diversity, having a repertoire of ways of speaking that are indexically associated with social groups, roles, or activities (1989: 251)

a ouvert de nouveaux horizons à ce propos. L'importance réside dans la dissociation entre les notions de *langue* et de *communauté*. D'une part, on peut douter du fait que tous les locuteurs d'une langue, répartis dans le monde et souvent sans contacts réguliers, constituent une "communauté". D'autre part, et surtout, des locuteurs de langues différentes, plus ou moins plurilingues, ayant des contacts réguliers dans des sociétés

⁵ Voir aussi Heller & Duchêne, 2007: 11: "[We need] to rethink the reasons why we hold onto the ideas about language and identity which emerged from modernity. Rather than assuming we must save languages, perhaps we should be asking instead who benefits and who loses from understanding languages the way we do, what is at stake for whom, and how and why language serves as a terrain for competition."

hétéroglossiques, peuvent très bien être considérés comme formant une communauté caractérisée par un répertoire de formes de parlers indexées.

Par conséquent, des études récentes sur les usages linguistiques dans des zones de contact entre langues – le français, l'arabe et l'anglais au Caire (Dermarkar & Pfänder, 2010) ou l'espagnol et le quechua à Cochabamba (Pfänder, 2000, 2009) – ont pu considérer les formes de parler hybrides qu'elles y ont rencontrées comme l'apanage de communautés hétérogènes, certes, formées de locuteurs possédant des répertoires divers, mais partageant néanmoins un ensemble de valeurs communes. Sans nier l'existence de systèmes linguistiques différents, le focus est mis sur la dynamique de leur développement et sur l'émergence de nouveaux microsystemes due au contact entre langues. Pfänder parle, à ce propos, d'une véritable "grammaire métisse" (*gramática mestiza*).

L'heure est donc venue de relier les différentes traditions, celle qui conçoit les interlangues comme variétés émergentes, celle qui fait de même avec la "gramática mestiza" et celle qui privilégie, pour l'ensemble des locuteurs, une conception de la langue comme émergeant de l'usage ("linguaging"), avec les résultats de recherches sur le plurilinguisme. En effet, sous l'impulsion d'idées "post-modernes", des changements profonds ont bouleversé, nous l'avons vu, les idées reçues concernant les compétences linguistiques. Or, il semble que les représentations courantes du plurilinguisme n'ont pas tiré toutes les conséquences de cette évolution, de sorte que les personnes plurilingues risquent de se trouver prises dans un ensemble de contradictions entre leur expérience de l'environnement social et la modélisation du plurilinguisme (Cavalli et al., 2003).

D'abord, et ceci depuis longtemps, le plurilinguisme est aujourd'hui défini très fonctionnellement (Oksaar, 1980; Grosjean, 1982; Lüdi & Py, 1984; CECR, 2001; etc.) comme capacité de communiquer, quoique imparfaitement, dans des contextes autres que ceux de la L1, et ceci indépendamment des modalités d'acquisition, du niveau de compétence acquis et de la distance entre les langues. Deuxièmement, on ne considère plus les langues pratiquées par une personne plurilingue comme une simple addition de "systèmes linguistiques" (plus ou moins approximatifs) appréhendés chacun pour soi (Grosjean, 1985; Lüdi & Py, 1984), mais comme une espèce de "compétence intégrée", et on a, par conséquent, remplacé la notion classique de compétence par celle de répertoire langagier (Gumperz, 1982; Gal, 1986). Troisièmement, ces répertoires plurilingues représentent bien plutôt, dans la pratique, un ensemble de ressources – verbales et non verbales – mobilisées par les locuteurs pour trouver des réponses locales à des problèmes pratiques, un ensemble indéfini et ouvert de microsystemes grammaticaux et syntaxiques (et bien sûr aussi mimogestuels), partiellement stabilisés et disponibles aussi bien pour le locuteur que pour son interlocuteur. Nous rejoignons, ici, les

conceptions présentées dans le paragraphe précédent sauf que, ici, ces microsystèmes peuvent provenir de différentes variétés (lectes) d'une "langue ainsi que de diverses expériences de nature discursive", mais aussi et surtout de plusieurs "langues" (voir Lüdi & Py, 2009 pour plus de détails). Ces ressources sont mises en œuvre de manière située en fonction, entre autres, de la configuration des connaissances linguistiques – des profils linguistiques – des interlocuteurs (Mondada, 2001; Pekarek Doehler, 2005). Dans ce sens, il s'agit bien de "ressources partagées".

Pour employer une image de Lévi-Strauss (1962: 27), on pourrait parler d'une "boîte à outils" pour bricoleurs: la règle de son enjeu est de toujours s'arranger avec les "moyens du bord". Ces derniers constituent un ensemble hétéroclite d'outils et de matériaux, résultat, non pas d'un projet particulier, mais contingent de toutes les occasions à l'issue desquelles le stock a été renouvelé, enrichi ou entretenu avec les résidus de constructions et de déconstructions antérieures. Ces ressources ont la forme d'ensembles semi-organisés de moyens parfois hétéroclites; certaines sont préfabriquées et mémorisées, d'autres sont des procédures de création d'énoncés inédits, parmi lesquelles on trouve aussi des moyens heuristiques destinés soit à renforcer les ressources expressives déjà disponibles, soit à développer des hypothèses d'interprétation d'autres langues (Lüdi & Py, 1986: 63-68). Autrement dit, elles permettent de créer et de jouer, de conduire une activité verbale dans des contextes particuliers, donc de prendre des risques.

La question de recherche serait alors de savoir comment les interlocuteurs mobilisent ces ressources dans des contextes plurilingues. Dans la formulation de Alastair Pennycook: "In what ways do people draw on language resources, features, elements, styles as they engage in translingual, polylingual, metrolingual language practices?".⁶

Ce terme de *ressources plurilingues*, tel que nous l'entendons ici, présente de nombreux avantages. Il apporte en premier lieu de la légèreté et de la maniabilité: le microsystème s'oppose au macrosystème, qui embrasse de vastes ensembles d'unités organisées selon les présupposés du la linguistique systémique. Un microsystème⁷ donne une organisation relativement autonome à un petit nombre d'unités. Dans un tel modèle les unités sont mémorisées avec leur environnement immédiat (formel, sémantique et pragmatique). Deuxièmement, il pose le sujet énonciateur, plurilingue et/ou apprenant, comme pivot du langage en action, et comme

6 www.wesleycollege.net/Our-Community/Wesley-College-Institute/Public-Education/Global-Language-Convention/Presentations/~/_media/Files/Wesley%2520College%2520Institute/Global%2520Language%2520Convention/Alastair%2520Pennycook.ashx (consulté le 20 mars 2010)

7 Cette notion a été introduite en linguistique par Yves Gentilhomme (1985).

acteur social jouissant d'un important espace de liberté, favorisant ainsi les alternances de langues ou les expressions idiosyncrasiques. Notre conception ouvre, troisièmement, la voie à une "grammaire en interaction" telle que la conçoit par exemple Mondada (2001) – et qui rejoint les conceptions présentées plus haut:

Si l'on considère que l'interaction sociale est le lieu fondamental d'élaboration du lien social et d'usage de la langue, alors on peut faire l'hypothèse que les ressources linguistiques sont configurées d'une manière adéquate voire compatible par rapport aux formes et aux contraintes organisationnelles de l'interaction. Par conséquent, la description de la grammaire – terme employé ici de façon générale pour désigner les ressources de la langue, considérées, conformément à une perspective wittgensteinienne sur la grammaire, du point de vue des pertinences émergeant de leur usage situé – doit tenir compte des dynamiques interactionnelles, considérées comme structurantes à tous les niveaux de l'analyse linguistique.

On peut illustrer la mise en œuvre interactive et "bricolée" de ressources plurilingues par un exemple enregistré par Lukas B. Barth au guichet d'une gare frontière en Suisse (Lüdi, Barth, Höchle & Yanaprasart, 2009).

Exemple 1

Employé	guete tag
Client	pardon
Employé	pardon? Oui oui?
Client	je parle portugês
Employé	oh je parle pas portugês ((s final prononcé))
Client	Brasilia
Employé	okey. italien ou français oui oui? =
Client	= <duos passagem para Freiburg deutsch>.
Employé	Freiburg Deutschland jâ okey. (22) voilà, si vous faire la carte à la machine? oui. (3) va bene. (5) c'est sans une code. vous fais ((sic)) la signature après. (2) non non il va revenir. ((le client tient la carte au lieu de la relâcher)) Si vous fais votre signature pour cinquante huit?
Client	((signe)) (13)
Employé	oui c'est bon (..) oui (..) exact. oui.
Client	((met le stylo dans sa poche))
Employé	et aussi le stylo, non, ça c'est moi. le stylo. non, le stylo. non non. montrez. pour signer.
Client	((rend le stylo))
Employé	parfait.
Client	(h)
Employé	voilà. il prossimo treno (.) binario cinco hm? dodici diciotto.
Client	(3) merci. [obrigado].
Employé	[bitteschön]. service
Client	obrigado (h)
Employé	molto grazio. ((sic))
Employé	((vers le chercheur)) es goht mit händ und füess aber es goht

Manifestement, l'employé et le client ne parlent pas la même langue, la situation est donc *exolingue*. Lorsque le vendeur et l'acheteur essaient de négocier le choix de langue au début de l'interaction, les ressources possibles sont déployées dans une mention multiple de langues (portugais, italien, français, allemand), mais sans qu'un choix ne soit fait. Le choix reste ouvert ou, mieux, *plurilingue*. En effet, le guichetier constate d'abord l'impossibilité de choisir la langue du client (l. 5) et propose deux langues romanes au choix (l. 7). Le client ne relève pas cette proposition, sinon choisit un mélange de portugais simplifié et d'allemand (l. 8). Cette stratégie de communication aboutit; l'employé confirme ce choix de la

destination en allemand et imprime le billet (l. 9). Ensuite, il demande au client d'insérer sa carte de crédit dans la machine dans une espèce de *foreigner talk* en français (l. 10), valide la manipulation, mais cette fois en italien (*va bene*), pour continuer son explication en français simplifié et corroborer l'acte de signer (l. 10-15). Lorsque le client empoche par erreur le stylo, l'employé répare de nouveau la situation dans un retour à un français "fondamental" (l. 16-20). A la ligne 22, le guichetier ajoute une information sur le prochain train dans un mélange de français (*voilà*), d'italien (*il prossimo treno / binario / dodici diciotto*) et d'espagnol (*cinco*). Au moment des remerciements, le client choisit d'abord le français et reformule en portugais (l. 23 et 25), le vendeur réagit avec un binôme allemand-français (*bitteschön, service*) et conclut l'interaction dans un italien approximatif (*molto grazio*).

Comment interpréter cette séquence? Il faut dire en premier lieu qu'il s'agit d'une interaction réussie: le client a acheté le billet désiré. Cette réussite est évidemment due, en partie, à la connaissance mutuelle d'un script simple (annonce du lieu, mention de la gare de destination, paiement par carte de crédit), mais aussi à l'emploi judicieux de l'ensemble des moyens verbaux et non verbaux dont disposent les acteurs. La mention d'une langue ne mène pas à son emploi exclusif, mais sert pour ainsi dire d'indice de contextualisation pour signaler sa pertinence. En fait, la solution préconisée est le mode *plurilingue*. Lorsque le guichetier mobilise ses ressources, il le fait sur la base de la croyance que les langues romanes sont intercompréhensibles; en même temps, il estompe les frontières entre les langues, parle – consciemment ou inconsciemment – une espèce de panroman.

Ces exemples confirment la pertinence explicative de la notion de compétence plurilingue (Coste, Moore & Zarate, 1997) perçue comme ressource mise en œuvre de manière située, en situation endolingue aussi bien qu'exolingue (Mondada, 2001; Lüdi, 2004, 2006). Les acteurs exploitent ces ressources de manière flexible et efficace en fonction de situations communicatives particulières et ces choix contribuent à configurer les activités. Ainsi, les profils linguistiques des acteurs et les savoirs partagés sur le schéma d'action gouvernant la tâche "achat-vente d'un billet" déterminent, ici, une définition de la situation comme plurilingue par les acteurs eux-mêmes. Ceci ne représente nullement un cas unique, mais caractérise de très nombreuses situations dans la vie quotidienne, notamment au travail (Lüdi & Heiniger, 2005, 2007; Lüdi, Höchle & Yanaprasart, 2010; Lüdi, 2006a).

5. Perspectives

Il y a pourtant quelque chose de profondément gênant dans cette conception exclusivement "bricolée" de la compétence plurilingue. Dans le

cas du "parler unilingue", Larsen-Freeman, Py, Ellis, Dewaele et d'autres expliquent le devenir des *interlangues des apprenants* à l'aide de la TCC. Cette dernière permet, certes, aussi de modéliser les changements dans les marges des systèmes linguistiques, là où ils entrent en contact avec d'autres. Il s'agit, pour ainsi dire, des "zones molles" des systèmes linguistiques. Par contre, l'*endoxa* nous enseigne qu'il existe aussi des "zones dures" qui résultent bien sûr tout autant de la négociation interactive locale, mais seraient beaucoup moins affectées par le changement, plus stables, c'est-à-dire moins sujettes à la variation intra- et interindividuelle, plus assujetties à des "normes". N'en serait-il pas de même pour les systèmes plurilingues? L'alternative consistant à considérer le "parler plurilingue" comme une forme de "mauvais usage", caractérisé par l'absence de normes, comme le pensaient beaucoup de grammairiens, serait vraiment trop insatisfaisante...

Selon Jessner (2008 a et b), la situation plurilingue ne se distingue pas de la situation unilingue par l'absence de forces régulatrices ou "normes", mais par l'existence de "normes plurilingues" à la place de "normes traditionnelles". Par ailleurs, "the presence of one or more language systems influences the development not only of the second language, but also the development of the overall multilingual system".

N'oublions pas que, en termes de "grammaires émergentes", ces "systèmes multilingues" ne sont pas amorphes. Simplement, leur régularité a son origine dans le discours; il s'agit, pour ainsi dire, de moules ou schémas "sédimentés", qui sont, il est vrai, toujours en mouvement, sujets à une renégociation et un renouvellement constant, qui peut aussi mener à leur abandon (voir déjà Lüdi, 1991, 1994). Dans une conférence, Larsen-Freeman parlait de la tâche pour le chercheur d'investiguer les "strategies for constructing texts that produce the fixing or sedimentation of forms that are understood to constitute grammar". Il s'agit donc d'appliquer ce principe à la "grammaire multilingue émergente", à partir de corpus importants de "parler multilingue".

Il y a longtemps que l'on sait que le choix de la variété appropriée par les plurilingues n'est nullement arbitraire, mais gouverné par des règles (Grosjean, 1982: 145). Des modèles microsociolinguistiques insistent sur le rôle constitutif des acteurs dans l'interaction, qui font un usage aussi récompensateur que possible de leurs ressources linguistiques (Gumperz, 1982; Myers Scotton, 1993a). En fonction des profils linguistiques des acteurs (c'est-à-dire de la configuration de leurs compétences mutuelles, cf. Conseil de l'Europe) et de savoirs partagés sur les schémas d'action gouvernant telle ou telle tâche, on rencontrera un choix de langue plus rigide ou plus variable en fonction des règles sociales, des ressources des participants, d'habitudes et du degré de contrôle, ainsi que des formes de parler unilingues ou multilingues (voir déjà Lüdi, 1984). Car, souvent, aucune des langues ne s'impose; les interlocuteurs négocient localement

l'appropriété d'un "mode bilingue" (Grosjean, 1985), voire d'un "parler bilingue" (Lüdi & Py, 2003), dans lequel l'ensemble du répertoire est activé. Dans le mode bilingue, le choix de la langue est beaucoup moins stable, des "marques transcodiques" se multiplient, on passe spontanément – et d'un mutuel accord – de la "langue de base" à une "langue enchâssée" et vice-versa.

Nous nous permettons, ici, d'interpréter les résultats de Pfänder de manière semblable:

... en un departamento como Cochabamaba (...) donde la población se distribuye equitativamente entre el quechua y el español, (...) [la] coexistencia de las dos lenguas es más una interacción productiva que una interferencia mutua. No se trata de una simple mezcla, sino de algo que se correspondería con una definición más actual — y real — de lo mestizo. Un concepto solamente articulable con el de la interacción en lo cotidiano, y preñado a la vez de su carga histórica: no se trata de una gramática híbrida o sincrética, se trata de la gramática pensada a partir de un corpus en el que abundan las marcas de una conciencia sedimentada en siglos de diferenciación entre las formas puras o legítimas y la "mala mezcla" (Pfänder, 2010: 34).

L'énoncé *Vamos a la gare* fut produit entre migrants espagnols à Neuchâtel, dans la partie francophone de la Suisse (voir Lüdi & Py, 2003 pour plus de détails). L'espagnol comme langue de base (*matrix language*) fournit le cadre syntaxique et les monèmes grammaticaux. L'alternance codique vers le français "gare" est possible parce que le lemma français est parfaitement congruent avec la place vide ouverte par la grammaire espagnole. La fonction du code-switching est déictique; en employant le mot français plutôt que l'espagnol "estación", la locutrice indique qu'elle ne se réfère pas à l'institution espagnole, mais à la gare suisse de Neuchâtel avec toutes ses fonctions particulières pour la communauté migrante (lieu de rencontre, point de départ pour la rentrée en Espagne, etc.). Comme le formule MacSwan (1999):

That lexical items may be drawn from the lexicon of either language to introduce features into the numeration which must be checked for convergence in just the same way as monolingual features must be checked (or must not "mismatch"), with no special mechanisms permitted. (...) No "control structure" is required to mediate contradictory requirements of the mixed systems. The requirements are simply carried along with the lexical items of the respective systems.

L'intérêt particulier de cette approche réside dans le fait qu'elle ne présuppose ni une "troisième grammaire", ni des principes universaux spécifiques pour régler le code-switching. La "grammaire plurilingue" ne serait, en fin de compte, pas différente d'une grammaire quelconque, simplement elle inclurait des phénomènes tels que le code-switching (Myers Scotton, 1997; Mondada, 2004, 2007; Milroy & Muysken, 1995; etc.).

Si l'on ne considère plus le plurilinguisme comme un phénomène marginal qui n'intéresse que les spécialistes, mais au contraire comme la caractéristique de la majorité des êtres humains, cela va porter à conséquences pour le concept de "grammaire" pour lequel la mise en œuvre de répertoires langagiers plurilingues représente le cas normal,

aussi bien au niveau de l'individu qu'à celui de la société. Une linguistique pour laquelle la question du choix de la langue ou variété appropriée fait nécessairement partie d'un modèle du langage en action, une linguistique qui inclut impérativement la gestion du plurilinguisme – précoce aussi bien que tardif – dans tout modèle du traitement du langage (Lüdi, 2004, 2006a). En d'autres termes, toute théorie du langage devrait, pour être valable, rendre compte de répertoires plurilingues et de la manière dont un locuteur plurilingue tire parti de l'ensemble de ses ressources dans différentes formes de parler – unilingue aussi bien que multilingue –, focalisant sur une seule "variété" lorsque la situation s'y prête, voire l'exige et mobilisant l'ensemble des ressources dans d'autres cas. De la même façon, toute théorie générale du lexique se doit non seulement de tenir compte des recherches sur le lexique mental bi- ou plurilingue (e.g. de Groot & Nas, 1991; Cenoz & al., 2003), mais sera évaluée sur la base de sa capacité à expliquer le fonctionnement du parler plurilingue, normal pour un très grand nombre de locuteurs, dans le cadre d'une linguistique pour laquelle le cas de référence, le "prototype", ne serait plus le locuteur-auditeur idéal unilingue, mais le locuteur-auditeur réel plurilingue.⁸ Il n'est pas étonnant que des termes de "multilingualing" (Pennycook), "metrolingualism" (Otsuji & Pennycook) ou "translanguaging" (García) apparaissent dans ce contexte. Il faudrait simplement ne pas limiter leur application au cas particulier des apprenants – ou alors admettre de prime abord que tous les êtres humains sont, durant toute leur vie, des apprenants de l'une et/ou de l'autre "grammaire émergente".

Bibliographie

- Armstrong, D.F., Stokoe, W.C. & Wilcox, S.E. (1995): *Gesture and the Nature of Language*. Cambridge (Cambridge Univ. Press), 34-36.
- Benveniste, E. (1966 et 1974): *Problèmes de linguistique générale*, vol. I et II. Paris (Gallimard).
- Berrendonner, A. & al. (1983): *Principes de grammaire polylectale*. Lyon (Presses universitaires de Lyon).
- Blommaert, J. (2005): *Discourse: A critical introduction*. Cambridge (Cambridge University Press).
- Bloomfield, L. (1933): *Language*. New York (H. Holt).

⁸ "Drawing on Maher's (1995) notion of *metroethnicity* (ways in which people play with and challenge ethnic identities), as well as metrosexuality (the undoing of gendered orthodoxies, distancing from the retrosexual) and other recent attempts to reframe multilingualism, *metrolingualism* describes the ways in which people of different and mixed backgrounds use, play with and negotiate identities through language; it does not assume connections between language, culture, ethnicity, nationality or geography, but rather seeks to explore how such relations are produced, resisted, defied or rearranged, how metrolingual language users distance themselves from the retrolingual; its focus is not on language systems but on languages as emergent from contexts of interaction." (Otsuji & Pennycook, 2010)

- Böhringer, H., Hülmbauer, C. & Seidlhofer, B. (2009): DYLAN working Paper 4 on Creativity and Innovation', RT 4.2.
- Bourdieu, P. (1982): *Langage et pouvoir symbolique*. Paris (Fayard).
- Bruner, J. (1982): The formats of language acquisition. In: *American Journal of Semiotics*, 1, 1-16.
- Canagarajah, S. (2007): The ecology of global English. In: *International Multilingual Research Journal*, 1(2), 89-100.
- Cavalli, M., Coletta, D., Gajo, L., Matthey, M. & Serra, C. (eds.) (2003): *Langues, bilinguisme et représentations sociales au Val d'Aoste: rapport de recherche*. Aoste (IRRE-VDA).
- Cenoz, J., Hufeisen, B. & Jessner, U. (eds.) (2003): *The multilingual lexicon*. Dordrecht (Kluwer).
- Chomsky, N. (1965): *Aspect of the theory of syntax*. Cambridge (MIT Press).
- Conseil de l'Europe (2001): *Cadre européen commun de référence pour les langues*. Paris (Editions Didier / Common European Framework of Reference for Languages: Learning, teaching, assessment). Cambridge (Cambridge University Press).
- Coseriu, E. (1966): *Probleme der romanischen Semantik*. Tübingen (Narr).
- Coste, D., Moore, D. & Zarate, G. (1997): *Compétence plurilingue et pluriculturelle*. Strasbourg (Conseil de l'Europe).
- Dausendschön-Gay, U. (2003): Producing and learning to produce utterances in social interaction. In: Foster-Cohen, S. & Pekarek Doehler, S. (eds.): *EUROSLA Yearbook*, Vol. 3. Amsterdam (John Benjamins), 207-228.
- Deane, Paul D. (1992): *Grammar in Mind and Brain: Explorations in Cognitive Syntax*. Berlin/New York (Mouton de Gruyter).
- De Groot, A. & Nas, G. (1991): Lexical representations of cognates and noncognates in compound bilinguals. In: *Journal of Memory and Language*, 30, 90-123.
- de Pietro, J.-F., Matthey, M. & Py, B. (1989): Acquisition et contrat didactique: les séquences potentiellement acquisitionnelles dans la conversation exolingue. In: Weil, D. & Fugier, H. (eds.): *Actes du 3e Colloque Régional de Linguistique*. Strasbourg (Université des Sciences Humaines), 99-124.
- Dermarkar, C. & Pfänder, S. (2010): *Le français cosmopolite. Témoignages de la dynamique langagière dans l'espace urbain du Caire*. Berlin (Berliner Wissenschaftsverlag).
- Dewaele, J.-M. (2001): L'apport de la théorie du chaos et de la complexité à la linguistique. ©La Chouette (<http://www.bbk.ac.uk/lachouette/chou32/Dewael32.PDF>).
- Ellis, N. & Larsen-Freeman, D. (2006): Language emergence: Implications for Applied Linguistics – Introduction to the Special Issue. In: *Applied Linguistics*, 27/4, 558-589.
- Evans, N. & Levinson, S. C. (2009): The myth of language universals: Language diversity and its importance for cognitive science. In: *Behavioral and Brain Sciences*, 32, 429-492.
- Gal, S. (1986): Linguistic repertoire. In: Ulrich A., Norbert D., Klaus J. M. & Peter, T. (eds.): *Sociolinguistics: an international handbook of the science of language and society*. Berlin (Walter de Gruyter), 286-292.
- García, O. (2007): Intervening discourses, representations and conceptualizations of language. Foreword. In: Makoni, S. & Pennycook, A. (éds.): *Disinventing and reconstituting languages*. Clevedon (Multilingual Matters), xi-xv.
- García, O. (2008): *Bilingual Education in the 21st Century: A Global Perspective*. Oxford (Wiley-Blackwell).
- Gass, S. (1998): Apples and oranges: or, why apples are not orange and don't need to be a response to Firth and Wagner. In: *Modern Language Journal*, 82, 83-90.
- Gass, S. M. & Selinker, L. (2001): *Second language acquisition. An introductory course*. 2nd ed. Hillsdale, NJ (Lawrence Erlbaum).

- Gentilhomme, Y. (1985): *Essai d'approche microsystemique. Théorie et pratique*. Berne (Peter Lang).
- Goodwin, C. (1986): *Gesture as a resource for the organization of mutual orientation*. In: *Semiotica*, 62(1/2), 29-49.
- Grosjean, F. (1982): *Life with two languages: an introduction to bilingualism*. Cambridge MA. (Harvard University Press).
- Grosjean, F. (1985): *The bilingual as a competent but specific speaker-hearer*. In: *Journal of Multilingual and Multicultural development*, 6, 467-477.
- Gumperz, J. (1982): *Discourse strategies*. Cambridge (Cambridge University Press).
- Haugen, E. (1972): *The Ecology of Language*. In: Dil, Anwar S. (ed.): *The Ecology of Language: Essays by Einar Haugen*. Stanford (Stanford University Press), 325-39.
- Heller, M. & Duchêne, A. (2007): *Discourses of endangerment: Sociolinguistics, globalization and social order*. In: Heller, M. & Duchêne, A. (eds.): *Discourses of endangerment: Ideology and interest in the defence of languages*. London (Continuum), 1-13.
- Herdina, P. & Jessner, U. (2002): *A Dynamic Model of Multilingualism*. Clevedon (Multilingual Matters).
- Hopper, P. (1987): *Emergent Grammar*. In: *BLS*, 13, 139-157.
- Hopper, P. (1998): *Emergent Grammar*. In: Tomasello, M. (ed.): *The new psychology of language*. Mahwah, NJ (Lawrence Erlbaum), 155-175.
- Hymes, D. (1972): *On communicative competence*. In: Pride, J.B. & Holmes, J. (eds): *Sociolinguistics*. London (Penguin), 269-293.
- Irvine, J. (1989): *When talk isn't cheap: Language and political economy*. In: *American Ethnologist*, 16(2), 248-67.
- Jessner, U. (2008a): *Teaching third languages: Findings, trends and challenges. State-of-the-Art Article*. In: *Language Teaching*, 41(1), 15-56.
- Jessner, U. (2008b): *Multicompetence approaches to language proficiency development in multilingual education*. In: Cummins, J. & Hornberger, N. H. (eds.): *Encyclopedia of Language and Education*. New York (Springer), 91-103.
- Larsen-Freeman, D. (2003): *Teaching Language: From Grammar to Grammar*. Boston (Heinle/Cengage).
- Larsen-Freeman, D. (2006): *The emergence of complexity, fluency, and accuracy in the oral and written production of five Chinese learners of English*. In: *Applied Linguistics*, 27/4, 590-619.
- Larsen-Freeman, D. & Cameron, L. (2008): *Complex Systems and Applied Linguistics*. Oxford (Oxford University Press).
- Lemke, Jay L. (2002): *Language development and identity: Multiple timescales in the social ecology of learning*. In: Kramsch, C. (ed.): *Language acquisition and language socialization*. London (Continuum), 68-87.
- Lévi-Strauss, C. (1962): *La pensée sauvage*. Paris (Plon).
- Lüdi, G. (1984): *Constance et variation dans le choix de langue. L'exemple de trois groupes de migrants bilingues à Neuchâtel (Suisse)*. In: *Bulletin de la Section de Linguistique de la faculté des Lettres de Lausanne*, 6, 181-203.
- Lüdi, G. (1987): *Les marques transcodiques: regards nouveaux sur le bilinguisme*. In: Lüdi, G. (éd.): *Devenir bilingue – parler bilingue*. Tübingen (Niemeyer), 1-21.
- Lüdi, G. (1991): *Construire ensemble les mots pour le dire. A propos de l'origine discursive des connaissances lexicales*. In: Gülich, E. & al. (eds.): *Linguistische Interaktionsanalysen. Beiträge zum 20. Romanistentag 1987*. Tübingen (Niemeyer), 193-224.
- Lüdi, G. (1994): *Dénomination médiante et bricolage lexical en situation exolingue*. In: *AILE*, 3, 115-146.

- Lüdi, G. (2003): Code-switching and unbalanced bilingualism. In: Dewaele, J.-M., Housen, A. & Li Wei (eds.): *Bilingualism: Beyond Basic Principles. Festschrift in honour of Hugo Baetens Beardsmore*. Clevedon (Multilingual Matters), 174-188.
- Lüdi, G. (2004): Pour une linguistique de la compétence du locuteur plurilingue. In: *Revue française de linguistique appliquée*, IX-2, 125-135.
- Lüdi, G. (2006a): Multilingual repertoires and the consequences for linguistic theory. In: Bührig, K., ten Thije & Jan, D. (eds.): *Beyond Misunderstanding. Linguistic analyses of intercultural communication*. Amsterdam (John Benjamins), 11-42.
- Lüdi, G. (2006b): De la compétence linguistique au répertoire plurilingue. In: *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, 84, 173-189.
- Lüdi, G., Barth, L. A., Höchle, K. & Yanaprasart, P. (2009): La gestion du plurilinguisme au travail entre la 'philosophie' de l'entreprise et les pratiques spontanées. In: *Sociolinguistica*, 23, 32-52.
- Lüdi, G. & Heiniger, M. S. (2005): L'organisation de la communication au sein d'une banque régionale bilingue. In: *Sociolinguistica*, 19, 82-96.
- Lüdi, G. & Heiniger, M. S. (2007): Sprachpolitik und Sprachverhalten in einer zweisprachigen Regionalbank in der Schweiz. In: Kamryama, S. & Meyer, B. (Hrsg.): *Mehrsprachigkeit am Arbeitsplatz*. Frankfurt a.M u.a. (Peter Lang), 73-86.
- Lüdi, G., Höchle, K. & Yanaprasart, P. (2010): Patterns of language in polyglossic urban areas and multilingual regions and institutions: a Swiss case study. In: *International Journal of the Sociology of Language*, 205, 55-78.
- Lüdi, G. & Py, B. (1984): *Zweisprachig durch Migration. Einführung in die Erforschung der Mehrsprachigkeit am Beispiel zweier Zuwanderergruppen in Neuenburg (Schweiz)*. Tübingen (Niemeyer).
- Lüdi, G. & Py, B. (1986, 2003): *Etre bilingue*. Berne/Frankfurt am Main/ New York (Lang).
- Lüdi, G. & Py, B. (2009): To be or not to be ... a plurilingual speaker. In: *International Journal of Multilingualism*, 6:2, 154-167.
- MacSwan, J. (1999): *A Minimalist Approach to Intrasentential Code Switching*. New York (Garland Press).
- Maingueneau, D. (1976): *Initiation aux méthodes de l'analyse de discours*. Paris (Hachette).
- Makoni, S. & Pennycook, A. (eds.) (2007): *Disinventing and reconstituting languages*. Clevedon (Multilingual Matters).
- Meisel, J. (2004): The Bilingual Child. In: Bhatia T.K. & Ritchie W.C. (eds.): *The Handbook of Bilingualism*. Oxford (Blackwell Publishers), 91-113.
- Milroy, L. & Muysken, P. (1995): *One Speaker, Two Languages: Cross-disciplinary Perspectives on Code-switching*. Cambridge (Cambridge University Press)
- Mondada, L. (2001): Pour une linguistique interactionnelle. In: *Marges linguistiques*, 1, 142-162.
- Mondada, L. (2004): Ways of 'Doing Being Plurilingual' in International Work Meetings. In: Gardner, R. & Wagner, J. (eds.): *Second Language Conversations*. London (Continuum), 27-60.
- Mondada, L. (2007). Le code-switching pour l'organisation de la parole-en-interaction. In: *Journal of language contact* (<http://www.jlc-journal.org>).
- Myers-Scotton, C. (1993): *Social Motivations for Codeswitching: Evidence from Africa*. Oxford (Clarendon Press).
- Myers-Scotton, C. (1997): *Dueling languages: Grammatical structure in codeswitching*. Oxford (Clarendon Press).
- Ochs, E., Schegloff, E. & Thompson, S. (eds.) (1996): *Interaction and Grammar*. Cambridge (Cambridge University Press).

- Oksaar, E. (1980): Mehrsprachigkeit, Sprachkontakt und Sprachkonflikt [Multilingualism, Language Contact and Language Conflict]. In: Nelde, P.H. (ed): Sprachkontakt und Sprachkonflikt. Wiesbaden (Steiner), 43-51.
- Otsuji E. & Pennycook A. (2010): Metrolingualism: Fixity, fluidity and language in flux. In: International Journal of Multilingualism, 7.
- Pekarek Doehler, S. (2005): De la nature située des compétences en langue. In: Bronckart, J.-P., Bulea, E. & Puoliot, M. (éds.): Repenser l'enseignement des langues: comment identifier et exploiter les compétences? Villeneuve d'Ascq (Presses universitaires du Septentrion), 41-68.
- Pennycook, A. (2010): Language as a social practice. New York (Routledge).
- Pfänder, S. (2000): Aspekt und Tempus im Frankokreol. Tübingen (Narr).
- Pfänder, S. (2009, 2010): Gramática mestiza: Presencia del quechua en el castellano. La Paz (Academia Boliviana de la Lengua/Editorial Signo).
- Py, B. (1986): Making sense: interlanguage's intertalk in exolingual conversation. In: Studies in Second Language Acquisition, 8, 343-353.
- Py, B. (1994): Simplification, complexification et discours exolingue. In: Cahiers du Français contemporain, 1, 89-101.
- Py, B. (1996): Reflection, conceptualisation and exolinguistic interaction: observations on the role of the first language. In: Language Awareness, 5/3-4, 179-187.
- Py, B. (2003): Acquisition d'une langue seconde, organisation macrosyntaxique et émergence d'une microsyntaxe. In: Marges linguistiques, 4, 48-55.
- Rampton, B. (2010): "From multi-ethnic adolescent heteroglossia" to "contemporary urban vernaculars". In: Working Papers in Urban Language and Literacies, 61 (October 2010). <http://www.kcl.ac.uk/schools/sspp/education/research/groups/llg/wpull41.html>
- Rodriguez-Fornells, A., Rotte, M., Heinze, H.-J., Nösselt, T. & Münte, Th. F. (2002): Brain potential and functional MRI evidence for how to handle two languages with one brain. In: Nature, 415, 1026-1029.
- de Saussure, F. (1916): Cours de linguistique générale (édition 1979). Paris (Payot).
- Searle, J. R. (1972): Les actes de langage: essai de philosophie du langage. Paris (Hermann).
- Thelen, E. & Smith, L. (1994): A Dynamic Systems Approach to the Development of Cognition and Action. Cambridge MA (MIT Press).
- Thorne, S. L. & Lantolf, J. P. (2007): A linguistics of communicative activity. In: Makoni, S. & Pennycook, A. (éds.): Disinventing and reconstituting languages. Clevedon (Multilingual Matters), 170-195.
- Véronique, D. (1992): Recherches sur l'acquisition des langues secondes: un état des lieux et quelques perspectives. In: AILE, 1, 5-36.
- Véronique, D. & Porquier, R. (1986): Acquisition des moyens de la référence spatiale en français par des adultes arabophones et hispanophones. In: Langages, 84, 79-103.
- Vygotsky, L. S. (1978): Mind in society. Cambridge (Harvard University Press).
- Weber, T. (1997): The emergence of linguistic structure: Paul Hopper's emergent grammar hypothesis revisited. In: Language Sciences, 19, 177-196.

Des apports mutuels entre dialectologie et sociolinguistique: les voyelles finales dans le Vallo di Diano*

Francesco Cangemi & Michele Loporcaro

Laboratoire Parole et Langage, CNRS - Aix-Marseille Université &
Romanisches Seminar, Universität Zürich

The article shows how dialectology can benefit from concepts imported from sociolinguistics, and how, when carefully applied, these concepts can lead to a refined picture of linguistic dynamics. This will be illustrated by analyzing variation in final unstressed vowels in several dialects of Vallo di Diano (Salerno, Italy), whose speakers produce words with either centralized or full final vowels. Phonetic, etymological and geolinguistic evidence is used to show that these dialects are characterized by a highly conservative vowel system, and that final vowel variation can best be explained in terms of contact with a regional koiné variety, rather than with standard Italian.

1. La question posée par la dialectologie

1.1 *Introduction*

Le dialogue entre sociolinguistique et dialectologie prend des formes très variées dans les différentes traditions de recherche européennes¹. Pour ce qui est notamment du panorama des recherches sur les dialectes italiens, on a remarqué l'existence d'un "continuo interscambio di problemi e metodi tra dialettologia e sociolinguistica"² qui découle de spécificités linguistiques, politiques et culturelles. Néanmoins, dans toute tradition, l'échange de notions et méthodes entre disciplines reste une opération à mener avec cautèle.

Dans ce qui suit, en analysant le cas de l'oscillation des voyelles atones finales dans les productions des locuteurs de trois villages dans la région du Vallo di Diano (une vallée au sud-est de la province de Salerno en Campanie, Fig. 1), on se propose d'exemplifier la nécessité à la fois du

* Nous tenons à remercier un relecteur anonyme de la revue *Tranel* qui, grâce à sa critique constructive, nous a aidé à mettre au point l'argument ici présenté.

¹ Dittmar & Schlieben-Lange, 1982; Cadiot & Dittmar, 1989.

² Sornicola, 2002: 80.

dialogue entre disciplines et en même temps d'une application surveillée des concepts importés, de façon à éviter les risques potentiels d'une application trop mécanique, en particulier, de concepts tirés de la sociolinguistique pour l'explication de la variation dialectale. La discussion se basera sur l'analyse du corpus recueilli par un groupe de chercheurs de l'Université de Zurich, présenté en détail dans Cangemi (2007, sous presse) et déjà utilisé pour l'analyse du vocalisme final³. Pour chaque point d'investigation, au moins deux locuteurs ont été enregistrés dans leurs productions de parole continue et de réponses à un questionnaire dialectologique.



Fig.1: La Campanie.

1.2 La question

1.2.1 Systèmes vocaliques en diachronie et diatopie

Le passage du latin aux langues romanes a comporté une restriction de l'inventaire phonologique des voyelles non toniques finales. Les données relatives aux différentes variétés romanes peuvent être organisées sur un continuum de diachronie apparente qui, en partant des antécédents latins,

³ Cangemi et alii, 2010; Loporcaro et alii, 2010; Delucchi et alii (sous presse).

arrive au travers de neutralisations successives à des systèmes plus réduits (Fig. 2).

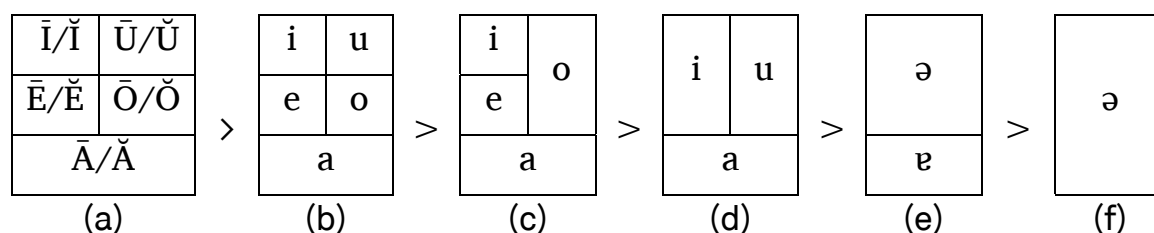


Fig. 2: Diachronie apparente des systèmes vocaliques non toniques finaux en Italie.

Si le sarde logudorais a gardé une distinction entre cinq timbres (Fig. 2b), l'italien standard, à base toscane, a fusionné les sorties en -o et -u du protoroman dans une seule catégorie -o, donnant lieu à un système quadrivocalique {a,e,i,o} (Fig. 2c)⁴. D'autres variétés romanes ont poussé le processus de fusion jusqu'à neutraliser davantage d'oppositions, comme dans le cas du sicilien (système trivocalique {a,i,u}, Fig. 2d), du dialecte de Campobasso (en Molise, 130Km au NNE de Naples: système bivocalique {ɐ,ə}, Fig. 2e)⁵ et du napolitain (système monovocalique {ə}, Fig. 2f)⁶.

1.2.2 L'alternance en parole continue

Le type vocalique napolitain est le plus répandu dans l'Italie du centre-sud. Néanmoins, des extraits de parole continue enregistrés à Polla montrent une alternance entre formes avec voyelle centrale et formes avec voyelles périphériques, par exemple entre [fə'nɪ:tə] et [fə'nɪ:tə] < lat. FĪNĪTA (it. *finita*, fr. *finie*).

⁴ On néglige pour des raisons de simplicité, dans les schémas en fig. 2, le fait bien connu que les développements des /i u/ brefs du latin ne sont pas les mêmes dans le sarde par rapport au reste de la Romania (cf. p. ex. Loporcaro, 2011: 65-66).

⁵ D'Ovidio, 1878: 156. Le même système se rencontre dans plusieurs dialectes parlés dans la partie supérieure de l'Italie du Sud. V. à cet égard Avolio, 1992; Schanzer, 1989 et, ci-dessous, le §3.1.1.

⁶ On utilisera par la suite les expressions abrégées *système quadri/tri/bi/monovocalique* pour indiquer des systèmes vocaliques finaux non toniques comprenant quatre/trois/deux/un phonème.

2. Une réponse (hâtive) de nature sociolinguistique

2.1 *L'hypothèse de standardisation*

Ce type d'alternance est bien connu en dialectologie italienne. Pour en rendre compte, les chercheurs ont souvent eu recours au concept d'osmose entre les différentes variétés qui composent le répertoire d'un locuteur⁷. Dans ce cadre, les formes avec voyelles pleines peuvent être reconduites à l'orientation du locuteur vers le pôle acrolectal (italien standard, quadrivocalique) du répertoire, tandis que les formes avec voyelles centrales seraient alors considérées comme orientées vers le pôle basilectal (dialecte de type napolitain, monovocalique). Un exemple de ce type d'interprétation est fourni par l'analyse que Maturi propose pour l'alternance entre voyelles atones centralisées et périphériques: par exemple [a vər'niʃə] et [la vər'niʃe], it. *la vernice*, fr. *le vernis*, dans la parole d'un locuteur de Sant'Angelo a Cupolo (près de Benevento en Campanie)⁸. Ici, le locuteur produit le nom avec voyelle finale centralisée [vər'niʃə] en combinaison avec l'article en forme basilectale réduite [a] (it. *la*), mais le nom apparaît avec voyelle pleine [vər'niʃe] en présence d'un article non réduit [la], typique de la variété acrolectale. On est donc face à un phénomène d'interférence entre une variété basilectale avec voyelles centrales et une variété acrolectale avec voyelles pleines.

2.2 *Standardisation dans le Vallo di Diano?*

On pourrait d'emblée tâcher d'appliquer une interprétation de ce type aux données élicitées en Vallo di Diano. À Polla, tout comme à Sant'Angelo a Cupolo, les locuteurs auraient à disposition dans leur répertoire une variété basilectale avec vocalisme final monovocalique et une variété acrolectale avec vocalisme final quadrivocalique; l'interférence entre ces deux variétés serait alors à l'origine des phénomènes d'alternance exemplifiés plus haut. Mais l'application de cette interprétation aux données valdianèses pose deux problèmes.

2.2.1 Reconstructions non étymologiques

D'un point de vue diachronique, l'interférence avec une variété caractérisée par un système phonologique différent conduit souvent à la reconstruction de voyelles finales non étymologiques. Par exemple, si à partir du latin

⁷ Varvaro, 1987.

⁸ Maturi, 2002: 58.

CĀNE (fr. *chien*) on a en napolitain [kanə] et en italien [kane], dans les variétés campanes, où l'interférence avec le standard a réorganisé le vocalisme final, on trouve des cas de reconstruction anétymologique donnants [kano]. Ici, le -o final est motivé à la fois par l'indistinction de la forme de départ (en -ə) et par la plausibilité morphologique en italien d'une terminaison en -o pour un nom de genre masculin.⁹

Or, contrairement à ce que l'on trouve pour les cas documentés d'osmose entre basilecte monovocalique et acrolecte plurivocalique, les reconstructions anétymologiques ne semblent pas caractériser le dialecte de Polla. La stabilité (par rapport aux antécédents protoromans) des terminaisons vocaliques en Vallo di Diano indique plutôt que nous sommes face à des variétés basilectales quadrivocaliques, très conservatives, qui se posent au même niveau du toscan dans la filière en diachronie apparente.

2.2.2 Aires de dispersion vocalique

D'ailleurs, l'absence de reconstructions non étymologiques n'est pas le seul problème posé par une hypothèse de standardisation des variétés valdianèses. L'écoute des matériels de parole continue enregistrés dans plusieurs centres du Vallo di Diano montre que les locuteurs de différents villages prononcent les voyelles finales pleines à différents degrés de centralisation. À Polla, San Pietro al Tanagro et Sanza on arrive toujours à distinguer quatre voyelles finales, mais on a l'impression qu'à Polla il y a une séparation moins nette qu'à Sanza des timbres vocaliques. Pour vérifier cette impression, on a analysé acoustiquement une portion du corpus, en choisissant les réponses à un questionnaire dialectologique d'un locuteur par village.

⁹ Ceci semble en effet être le cas dans les dialectes de la zone nord-vésuvienne étudiés par Retaro (2009). Ainsi, pour le dialecte de Ottaviano, elle a enregistré, entre autre, des formes d'imparfait comme [gwardavo] "je regardais", dont elle affirme qu'elles "non sono dovute a influssi italianizzanti" (Retaro, 2009: 336). Il ne nous semble pas pertinent de souscrire à cette diagnose, étant donné que, comme l'écrit Rohlf (1966-69, II: 291), "la desinenza -o come connotazione della prima persona è sconosciuta ai dialetti meridionali, dove -a vale per la prima come per la terza persona". Par conséquent, la seule réalisation de cette désinence, dans l'Italie du Sud, qui aurait une chance de préserver la voyelle finale étymologique non centralisée serait -[ava], tandis que un -[avo], telle que l'auteure le décrit, ne peut que ressortir d'une standardisation secondaire, par superposition de la forme correspondante de la variété standard sur base toscane.

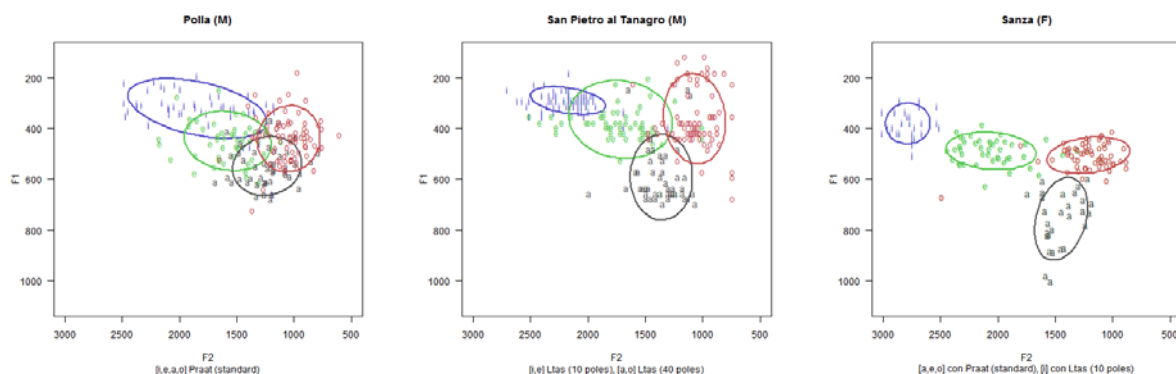


Fig. 3: Aires de dispersion formantique des voyelles finales à Polla, San Pietro al Tanagro et Sanza.

Comme les résultats le montrent, les aires de dispersion des valeurs formantiques sont plus rapprochées dans les productions du locuteur de Polla, tandis que dans les productions du locuteur de Sanza il n'y a presque aucune superposition de valeurs formantiques. Or, si l'on supposait une interférence entre un système monovocalique basilectal et un système quadrivocalique acrolectal (italien standard), on pourrait s'attendre à ce que les productions montrant des aires de dispersion plus rapprochées soient attestées pour le village qui a eu moins de contact avec la variété standard. Les villages du Vallo di Diano pour lesquels on a fourni les graphiques formantiques ont effectivement un degré différent d'exposition aux variétés non basilectales: Polla est un centre de taille relativement grande, d'environ 5.500 habitants, doté d'un certain nombre de services territoriaux. Surtout, son positionnement à côté de l'autoroute européenne E45 (qui dans cette zone suit le parcours de l'ancienne Via Popilia, la route romaine qui reliait Capua à Reggio Calabria) fait de ce centre un endroit stratégique pour l'accès au Vallo di Diano, intensifiant les occasions de contact social et linguistique. Sanza, par contre, est un village de taille plus modeste (environ 3.000 habitants), fortement éloigné de l'axe routier qui parcourt le fond du Vallo di Diano, et placé en position assez isolée, sur les pentes du Mont Cervato. Ces éléments nous amèneraient à prédire que, les contacts avec d'autres communautés étant favorisés à Polla plutôt qu'à Sanza, l'impact plus fort de la variété acrolectale à Polla devrait se traduire dans un degré de séparation des aires vocaliques plus poussé qu'à Sanza. Mais, comme on vient de l'expliquer, les données expérimentales montrent un cadre exactement inverse.

3. L'intégration des perspectives

3.1 *Vers l'hypothèse de koinéisation*

Bien que le concept d'osmose entre les variétés du répertoire, en enrichissant la description dialectologique, soit nécessaire pour rendre compte des phénomènes d'oscillation vocalique, l'hypothèse d'une dynamique de standardisation (comme celle évoquée en discutant la situation de Sant'Angelo a Cupolo au §2.1) semble être défavorisée dans l'explication des phénomènes qui touchent le Vallo di Diano, comme le montre la discussion des cas de reconstruction non étymologique (§2.2.1) et des aires de dispersion formantique (§2.2.2). Si dans les cas de standardisation on a une interférence entre un système basilectal monovocalique (comme la plupart des dialectes en Campanie) et un système acrolectal quadrivocalique (comme l'Italien standard), pour le Vallo di Diano on a plutôt l'impression d'être face à un système basilectal quadrivocalique en interférence avec un système qui lui est superposé dans le repertoire linguistique et qui ne compte qu'une voyelle finale atone neutralisée: cela expliquerait, à la fois, l'absence de cas de reconstruction non étymologique et le patron de centralisation (phonétique) des timbres vocaliques. Le dialectologue qui cherche à utiliser le concept d'osmose est donc amené, dans ces circonstances, à se poser deux questions: bien qu'encadrés dans une zone à vocalisme final monovocalique (§1.2.2), les basilectes valdianèses pourraient-ils représenter un cas de conservation patrimoniale d'un système final quadrivocalique? Et quelle serait, dans ce cas-là, la variété à système monovocalique en contact avec ces basilectes? Les paragraphes qui suivent cherchent à donner des éléments de réponse à ces questions.

3.1.1 Traits conservatifs dans le Vallo di Diano

Comme on l'a dit au §1.2.2, le système final monovocalique (Fig. 2f) est le plus répandu dans l'Italie du centre-sud. Néanmoins, depuis des décennies, la dialectologie italienne a individué (en synchronie) ou reconstruit (en diachronie) des variétés campanes caractérisées par des systèmes vocaliques non toniques finaux plus conservatifs. En diachronie, si le napolitain d'aujourd'hui a un système monovocalique, la présence d'une opposition /ə/ ≠ /a/ (comparable à celle décrite pour le dialecte de Campobasso, Fig. 2e) est encore attestée à Naples à la fin du XIX siècle¹⁰, tandis que pour la phase médiévale on a pu reconstruire un système

¹⁰ Ascoli, 1882-85: 118.

/ə,a,o/, donc trivocalique comme en sicilien (Fig. 2d)¹¹. En synchronie, un système à deux éléments (Fig. 2e) est attesté pour les dialectes parlés en province de Benevento (dans les vallées Caudina et du Tammaro) et de Salerno (Cilento septentrional)¹². Ce qui est encore plus intéressant, c'est que l'on trouve aussi un système bivocalique dans le Vallo di Diano, à Monte San Giacomo, où les locuteurs prononcent ['let:ərə] < lat. LITTĒRA (it. *lettera*, fr. *lettre*) mais [prɛʉtə] < lat. PRESBYTER (it. *prete*, fr. *prêtre*)¹³, à confronter avec ['let:ərə] et ['prɛvətə] du napolitain d'aujourd'hui. Un système trivocalique /i,a,o/ (Fig. 2d) est attesté dans le Cilento méridional¹⁴, et d'ailleurs on peut encore observer un système de type /i,a,u/ pour le Vallo di Diano, notamment à Sala Consilina¹⁵. On peut conclure que, dans une zone qui montre l'existence de plusieurs systèmes vocaliques finaux conservatifs, l'hypothèse de patrimonialité d'un système quadrivocalique est tout à fait légitime.

3.1.2 Le rôle du Napolitain

Pour renverser l'idée d'une standardisation tout en gardant une perspective d'osmose, ayant établi que la patrimonialité d'un système quadrivocalique pour les basilectes validanèses n'est pas problématique, il faut maintenant poursuivre la piste de l'existence d'une variété à système monovocalique en contact avec nos dialectes. Or, si on a déjà mentionné, à plusieurs reprises, que le napolitain possède exactement ce type de vocalisme, il faut ajouter que la variété napolitaine a toujours exercé une attraction assez forte sur la Campanie linguistique. D'un point de vue administratif, en tant que capitale, Naples a joué un rôle de premier plan dans la dynamique sociale du Sud de l'Italie pendant presque six siècles. Le prestige littéraire du napolitain a toujours été indiscutable dans la Campanie et le Sud de l'Italie en général; de plus, en tant que ville de taille importante dotée d'un port de grande envergure, Naples a attiré et continue d'attirer de grandes masses de population à un niveau plus que régional. Si l'on acceptait que le napolitain représente la variété monovocalique en contact avec les dialectes valdianèses quadrivocaliques, on aurait donc la possibilité d'encadrer les phénomènes d'oscillation vocalique décrits au §1.2.2 comme liés à une dynamique de koinéisation, plutôt que de standardisation.

¹¹ Formentin, 1998: 187.

¹² Avolio, 2009: 93-94.

¹³ Marotta, 2006: 15.

¹⁴ Rohlf, 1937: 86.

¹⁵ Cf. Avolio, 1995: 60; Cangemi (sous presse): 52-70.

3.2 Conclusions

En conclusion, pour expliquer les phénomènes d'oscillation (Fig. 4d) dans un cadre de standardisation, on postule l'interaction d'un basilecte monovocalique avec un acrolecte quadrivocalique représenté par l'italien standard (Fig. 4b-b'). Dans l'hypothèse de koinéisation, par contre, les dialectes quadrivocaliques interagissent avec une variété régionale monovocalique (notamment le napolitain; Fig. 4c-c').

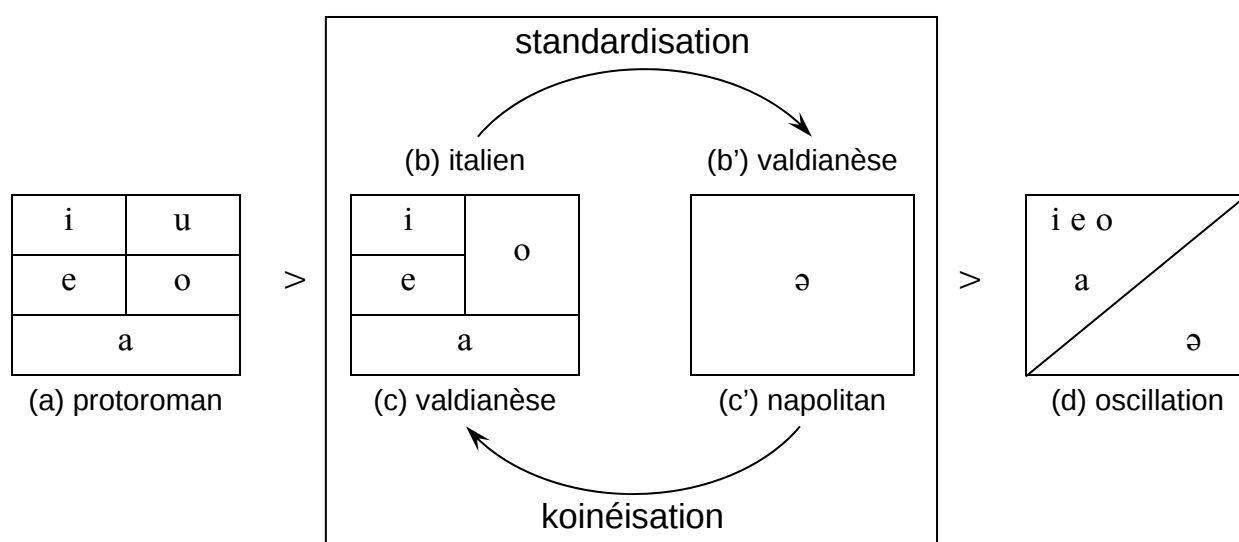


Fig. 4: Diachronie apparente des systèmes vocaliques non toniques finaux en Italie.

L'hypothèse de koinéisation est supportée par les indices recueillis à la fois en perspective diachronique (le manque de reconstruction non étymologiques, §2.2.1) et synchronique (les différents degrés de centralisation phonétique dans les dialectes analysés, §2.2.2). En plus, elle permet de réévaluer le degré de conservativité des dialectes valdianèses (§3.1.1) et s'accorde bien avec l'importance bien connue de la variété napolitaine dans les dynamiques de contact en Campanie (§3.1.2).

Bibliographie

- Ascoli, G.I. (1882-85): L'Italia dialettale. In: Archivio Glottologico Italiano, 8, 98-128.
- Avolio, F. (1992): Il confine meridionale dello Stato pontificio e lo spazio linguistico campano. In: Contributi di filologia dell'Italia mediana, 6, 291-324.
- Avolio, F. (1995): Bommèspræ. Profilo linguistico dell'Italia centro-meridionale. San Severo (Gerni).
- Avolio, F. (2009): Tra Abruzzo e Sabina. Alessandria (Edizioni dell'Orso).
- Barbato, M. (2002): La formazione dello spazio linguistico campano. In: Bollettino Linguistico Campano, 2, 29-64.

- Barbato, M. (2009): Metafonia napoletana e metafonia Sabina. In: De Angelis, A. (éd.): *I dialetti italiani meridionali tra arcaismo e interferenza. Atti del Convegno internazionale di Dialettologia* (Messina, 4-6 Juin 2008). Palermo (Centro di Studi filologici e linguistici siciliani, "Supplementi al Bollettino, 16"), 275-289.
- Boersma, P. & Weenink, D. (2010): Praat: doing phonetics by computer. <http://www.praat.org>.
- Cadiot, P. & Dittmar, N. (éds.) (1989): *La sociolinguistique en pays de langue allemande*. Lille (Presses Universitaires de Lille).
- Cangemi, F. (2007): Sistemi vocalici tonici nel Vallo di Diano. In: *Bollettino Linguistico Campano*, 11-12, 49-64.
- Cangemi, F. (sous presse): Vocalismi tonici nel Vallo di Diano: dinamiche metafonetiche e dittonghi anfitoni. Salerno (Laveglia & Carlone Editore).
- Cangemi, F., Delucchi, R., Loporcaro, M. & Schmid, S. (2010): Vocalismo atono finale toscano nel Vallo di Diano (Salerno). In: Cutugno, F., Maturi, P., Savy, R., Abete, G. & Alfano, I. (éds.): *Parlare con le persone, parlare alle macchine: la dimensione interazionale della comunicazione verbale. Atti della VI Conferenza dell'Associazione Italiana di Scienze della Voce* (Napoli, 3-5 Février 2010). Torriana (EDK Editore), 477-490.
- Cortelazzo, M., Marcato, C., De Blasi, N. & Clivio, G. (éds.) (2002): *I dialetti italiani. Storia struttura uso*. Torino (UTET).
- D'Ovidio, F. (1878): Fonetica del dialetto di Campobasso. In: *Archivio Glottologico Italiano*, 4, 145-184.
- De Blasi, N. & Fanciullo, F. (2002): La Campania. In: Cortelazzo et alii (2002), 628-678.
- De Blasi, N. (2006): *Profilo linguistico della Campania*. Roma-Bari (Laterza).
- Del Puente, P. & Fanciullo, F. (2004): Per una Campania dialettale. In Fanciullo, F. (éd.): *Dialetti e non solo*. Alessandria (Edizioni dell'Orso), 149-175.
- Delucchi, R., Cangemi, F. & Loporcaro, M. (sous presse): Sociolinguistic interpretation needs geography (and dialectology): final unstressed vowels in some southern Campanian dialects. In: *Actes du Workshop on Sociophonetics* (Pisa, 14-15 Décembre 2010).
- Dittmar, N. & Schlieben-Lange, B. (éds.) (1982): *La sociolinguistique dans les pays de langue romane*. Tübingen (Narr).
- Dressler, W. U. & Wodak, R. (1982): Sociophonological methods in the study of sociolinguistic variation in Viennese German. In: *Language in Society*, 11, 339-370.
- Formentin, V., (éd.) (1998): *Loise de Rosa. Ricordi*. Roma (Salerno).
- Labov, W. (2005): *Principles of linguistic change. Vol. I.: Internal factors*. Oxford (Blackwell).
- Lausberg, H. (1976): *Linguistica romanza. Vol. I.: Fonetica*. Milano (Feltrinelli).
- Ladefoged, P. (2003): *Phonetic data analysis. An introduction to fieldwork and instrumental techniques*. Oxford (Blackwell).
- Lindblom, B. (1990): Explaining Phonetic Variation: A Sketch Of The H&h Theory. In: Hardcastle, W. and A. Marchal (eds.): *Speech Production And Speech Modelling*. Dordrecht (Kluwer), 403-439.
- Loporcaro, M. (2009a): *Profilo linguistico dei dialetti italiani*. Roma-Bari (Laterza).
- Loporcaro, M. (2009b): Sistemi pronominali nei dialetti del Meridione. In: De Angelis, A. (éd.): *I dialetti italiani meridionali tra arcaismo e interferenza. Atti del Convegno internazionale di Dialettologia* (Messina, 4-6 Juin 2008). Palermo (Centro di Studi filologici e linguistici siciliani, "Supplementi al Bollettino, 16"), 207-235.
- Loporcaro, M. (2011): Syllable, segment and prosody. In: Maiden, M., Smith, J.C. & Ledgeway, A. (éds.): *The Cambridge History of the Romance Languages. Vol. I: Structures*. Cambridge (Cambridge University Press), 50-108.

- Loporcaro, M., F. Cangemi, R. Delucchi & S. Schmid (2010): Tuscan-like final vowel system in Vallo di Diano dialects. Poster au Workshop on Sound Change (Barcelona, 21-22 Octobre 2010).
- Loporcaro, M., Cangemi, F., Delucchi, R. & Schmid, S. (in préparation): Il sistema quadrivocalico dei dialetti del Vallo di Diano e la storia del vocalismo finale atono nel Centro-Meridione. Ms., Universität Zürich – Laboratoire Parole et Langage & Université de Provence.
- Loporcaro, M., Paciaroni, T. & Schmid, S. (2005): Consonanti geminate in un dialetto lombardo alpino. In: Così, P. (éd.): Misura dei parametri – aspetti tecnologici e implicazioni nei modelli linguistici: Atti della I Conferenza dell'Associazione Italiana di Scienze della Voce (Padova, 2-4 décembre 2004). Torriana (EDK Editore), 597-618.
- Marotta M. (2006): Il dialetto di Monte San Giacomo (SA): Studio fonetico, morfologico e lessicale. Mémoire de Licence, Universität Zürich.
- Maturi, P. (1999): Aspetti di fonosintassi nei dialetti campani settentrionali. In: Contributi di filologia dell'Italia mediana, 13, 227-258.
- Maturi, P. (2002): Dialetti e substandardizzazione nel Sannio beneventano. Frankfurt am Main etc. (Peter Lang).
- Pellegrini, G.B. (1977): Carta dei dialetti d'Italia. Pisa (Pacini).
- R Development Core Team (2010): R: A Language and Environment for Statistical Computing. <http://www.R-project.org>.
- Radtke, E. (1997): I dialetti della Campania. Roma (Il Calamo).
- Rensch, K. (1964): Beiträge zur Kenntnis nordkalabrischer Mundarten. Münster (Aschendorff).
- Retaro, V. (2009): Dinamiche dialettali in area nord-vesuviana. Thèse de Doctorat, Università di Torino.
- Rohlf G. (1937): Mundarten und Griechentum des Cilento. In: Zeitschrift für romanische Philologie, 57, 421-461.
- Rohlf, G. (1988): Studi linguistici sulla Lucania e sul Cilento. Galatina (Congedo).
- Schanzer A. (1989): Per la conoscenza dei dialetti del Lazio sud-orientale: lo scadimento vocalico alla finale (primi risultati). In: Contributi di filologia dell'Italia mediana, 3, 141-187.
- Sornicola, R. (2002): Sulla dialettologia sociologica. In: Revue de Linguistique Romane, 66, 79-117.
- Varvaro, A. (1987): Premessa all'edizione italiana. In: Chambers, J.K. & Trudgill, P.: La dialettologia. Bologna (il Mulino), 9-12.

La sociolinguistique et l'histoire des variétés romanes anciennes

Marcello BARBATO

Université Libre de Bruxelles, Faculté de Philosophie et Lettres

I principi della sociolinguistica possono essere applicati proficuamente allo studio delle varietà romane antiche, sia per spiegare la riorganizzazione dei rapporti tra le varietà in contatto, sia per collocare in un quadro realistico i cambiamenti che si verificano nei singoli sistemi linguistici. Lo studio della variazione presente nei testi antichi ha però anche delle caratteristiche specifiche, legate al tipo di documentazione, alla frammentarietà dei dati, alla presenza del filtro della scrittura e alla viscosità delle tradizioni grafiche. Alla luce di tali premesse si analizzano alcuni casi di variazione e cambiamento nelle varietà antiche dell'Italia meridionale.

1. La question

La nécessité de la contribution de la sociolinguistique à l'histoire des variétés romanes apparaît évidente dès lors que l'on considère la nature double de la linguistique historique et de ses objectifs, qui sont notoirement (v. par ex. Greub & Chambon, 2009: 2500):

- a) reconstruire l'évolution d'un système linguistique, normalement d'un sous-système (phonologique, morphologique, etc.), souvent d'un aspect particulier de celui-ci (par ex. les voyelles toniques, les groupes consonantiques, etc.);
- b) reconstruire l'histoire du système dans son ensemble, en relation avec les autres systèmes existants et avec les dynamiques sociales et culturelles (par ex., dans notre cas, étudier comment le toscan s'est imposé sur les variétés voisines et a rongé des espaces au latin, et quelles sont les raisons historiques de ce processus).

Pour la première approche, on utilise les étiquettes de *grammaire historique* ou *diachronique*, ou d'*histoire linguistique interne*; pour la deuxième, celles d'*histoire linguistique externe*, d'*histoire de la langue*, d'*histoire des usages linguistiques* ou de *l'architecture linguistique*, de *dialectologie* ou de *sociolinguistique historique*.

La distinction entre a) et b) est théoriquement nécessaire mais souvent impossible en pratique: d'un côté, l'analyse de la structure est préliminaire à l'étude de l'architecture, d'autre part, le changement de structure trouve souvent ses racines dans la variabilité du système. Une histoire linguistique intégrale doit tenir compte de toutes les dimensions de la

variation et considérer, en plus de l'épaisseur chronologique, la dimension horizontale de l'espace géographique et celle verticale de l'espace communicatif (v. fig. 1)¹:

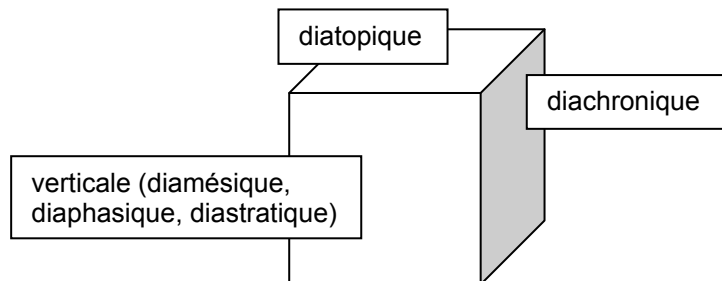


Fig. 1: les dimensions de la variation

L'*histoire externe* est intrinsèquement plurilinguistique, car elle étudie l'interaction de différentes variétés; et elle est intrinsèquement sociolinguistique, car son objet est la langue dans son contexte social. C'est pour cela que, dans le domaine roman, déjà en 1972-1973 Varvaro a plaidé pour la fusion des méthodes de la sociolinguistique et de l'histoire de la langue. Tout récemment, on a assisté à la parution d'un ouvrage encyclopédique inspiré de l'application de l'approche variationnelle à l'histoire des langues romanes (Ernst & al., 2003-2009) et d'un manuel (Metzeltin, 2004) qui identifie l'histoire externe de ces langues avec leur processus de standardisation (articulé en prise de conscience de l'identité/altérité de la langue, textualisation, codification, normalisation, officialisation, médialisation et internationalisation).

À plus petite échelle, l'influence de la sociolinguistique est sensible dans plusieurs ouvrages qui abordent l'histoire d'un pays, d'une région ou même d'une ville. Je me limiterai à signaler des entreprises qui ont eu un grand retentissement. L'histoire de la langue espagnole a été vue comme le produit de processus successifs de koinéisation (Penny, 2000)² ou a été réécrite *sub specie sociolinguistica* (Moreno Fernández, 2005). Encore dans le domaine ibérique, on a envisagé l'histoire de la langue dans la

¹ L'idée du cube variationnel remonte à José Pedro Rona (1970), cf. López Morales (1993: 23). Dans Völker (2009) on trouvera un très bon historique des termes *architecture* (Flydal, 1952), *variety*, *diasystem* (Weinreich, 1954), *diatopique*, *diastratique*, *diaphasique* (Coseriu, 1966), *diamésique* (Mioni, 1983). Sur les questions que l'on abordera ensuite, on peut voir aussi le numéro monographique de la revue 'Sociolinguistica' 13 (1999) et Cipriano (2000).

² Pour certains aspects problématiques, cf. Conde Silvestre (2007: 317ss.), Paredes & Sánchez-Prieto (2008: 26-28).

perspective du plurilinguisme (Echenique Elizondo & Sánchez Méndez, 2005). Au niveau régional, Varvaro (1981) a été encore une fois un pionnier avec son travail sur la Sicile. Une grande attention a été portée à l'histoire complexe de capitales telles que Paris (Lodge, 2004, à propos duquel v. Selig 2008) et Rome (Mancini, 1987; Trifone, 2008).

S'il est vrai que les systèmes sont rarement homogènes, l'*histoire interne* ne peut non plus ignorer l'apport de la sociolinguistique. Au début du XX^e siècle, la géographie linguistique avait miné l'idée néo-grammaticale selon laquelle le changement se produit sans exceptions (le changement $x > y$ vaut pour toutes les occurrences de x et pour toute la communauté linguistique). D'une façon similaire, la sociolinguistique a servi de contrepoids aux approches générativistes qui réduisaient le changement à l'ajout, suppression ou changement d'ordre d'une règle qui se produit pendant l'acquisition de la langue. Les recherches sociolinguistiques ont montré que le changement est un phénomène complexe qui procède avec des rythmes différents dans le système linguistique et dans la communauté sociale³.

Dans un essai fondateur, Labov (1974) a montré comment des questions classiques, des paradoxes, des apories de la linguistique historique peuvent être éclairés en appliquant des principes et des observations tirés des recherches sociolinguistiques. Puisque les forces en action dans le changement sont toujours les mêmes (*principe d'uniformité*), le linguiste historique a la possibilité, et la tâche, d'éclairer le passé par le présent. Ce programme a vu ses fruits les plus récents en Labov (1994-2010).

Dans l'étude des situations passées, on a donc essayé de reconstruire des scénarios qui aient autant de complexité que les situations modernes. Il y a désormais de nombreuses recherches de *sociolinguistique historique* basées sur la constitution de *corpora* textuels représentant une ou plusieurs dimensions de la variation, qui sont soumis à des analyses quantitatives, notamment de phénomènes morphosyntaxiques⁴.

Ce courant s'est surtout développé dans le domaine anglo-saxon, mais a inspiré aussi certaines recherches dans le domaine roman (pour une synthèse cf. Radtke, 2006: 2296-97; Conde Silvestre, 2007; Cotelli, 2009). Même s'ils ne se rapportent pas explicitement à ce courant, on peut rappeler aussi les travaux de D'Achille (1990) sur l'évolution de différents traits de la syntaxe italienne et d'Eberenz (2000) sur l'espagnol de la fin du

³ Ce n'est pas par hasard qu'à plusieurs reprises Labov s'est rapporté à la dialectologie romane du début du XX siècle, et en particulier à Gauchat et à son étude fondatrice de 1905.

⁴ La création de *corpora* textuels et l'emploi d'analyses quantitatives est propre aussi aux recherches scriptologiques plus récentes (v. paragraphe suivant).

Moyen-âge. La question du changement linguistique a été abordée aussi à la lumière du concept sociolinguistique des réseaux sociaux étroits ou lâches (Gimeno Menéndez, 1995; Penny, 2000).

Tout cela ne doit cependant pas amener à fondre entièrement le concept de changement dans celui de variation. La sociolinguistique s'occupe de la diffusion du changement, non pas de son origine. La constatation que le changement coïncide avec le choix d'une variante en compétition laisse ouverte la question: comment cette variante est-elle née?

Par exemple, d'après Penny, à Madrid, qui était devenue capitale en 1561, le système ancien, qui possédait la laryngale /h/ et les sibilantes /ʃ ʒ ʝ ʒ s z/, se rencontre avec le système moderne sans /h/ et avec les seules sibilantes sourdes /ʃ ʝ s/: suite à un processus de nivellement interdialectale, ce deuxième système prévaut. Cela équivaut à expliquer la simplification de la complexité mais non pas le changement *in se* (désonorisation, effacement de /h/).

Il est vrai que l'origine du changement peut résider dans le contact entre deux systèmes, mais ce n'est pas forcément le cas. Le choix entre l'explication interne et externe du changement ne peut pas

essere regolata una volta per tutte in base a convinzioni di principio. Si tratta invece di una questione empirica, di una scelta da operarsi in ogni singolo caso in base al quadro concreto dei dati disponibili (Loporcaro, 2006: 62-63).

Et, en tout cas, le premier recours sera à l'explication interne, qui a l'avantage d'être plus économique (ibid. 97).

Finalement, comme même Labov le dit (1994: cap. 18), le changement ne présuppose pas toujours la variabilité et l'hétérogénéité, il y a aussi des changements qui procèdent avec régularité. Les *changes from above* ont tendance à procéder par diffusion lexicale (mot par mot) et avec une certaine conscience de la part des locuteurs, les *changes from below* ont tendance à procéder avec régularité néo-grammaticale et de façon inconsciente⁵.

2. Problèmes

La nécessité théorique de l'approche sociolinguistique est donc solidement établie. Si, toutefois, on passe de la théorie à la pratique, on se heurte à plusieurs problèmes. Tout d'abord, on ne peut pas passer sous silence les différences entre la méthodologie de la linguistique historique et celle de la sociolinguistique (Varvaro, 1982: 106s.; Conde Silvestre, 2007: 35ss.;

⁵ Pour un aperçu de la question du changement linguistique cf. Loporcaro (2009).

Kristol, 2009: 27; Lodge, 2009: 201): documentation disponible vs documentation recueillie en fonction des buts de la recherche; impossibilité vs possibilité de vérifier et de compléter le *corpus*; analyse qualitative vs analyse quantitative. Mais, comme le soutient Varvaro, il ne faut pas non plus exagérer ces différences: même en linguistique historique, il est souvent possible de mener des analyses quantitatives; d'autre part, il existe aussi une sociolinguistique qualitative.

Il y a un autre problème: normalement, pour le passé, on ne dispose pas de renseignements sociologiques détaillés à propos des 'informateurs', c'est à dire les textes anciens et leurs auteurs. Cependant, il n'est pas impossible de ranger les textes selon leur degré de formalité: la variation *diatextuelle* remplace ainsi la variation verticale. En outre, dans les cas les plus heureux, on connaît même l'âge, le sexe et la classe sociale des scripteurs; il n'est pas non plus exclu que, par un coup de chance, on possède des textes de différents registres d'un même scripteur⁶.

On ne peut pas non plus sous-estimer le risque d'appliquer des catégories sociologiques modernes à l'analyse des sociétés médiévales, tout à fait différentes des nôtres. Plusieurs études sociolinguistiques ont montré l'importance des classes moyennes pour la propulsion d'un changement linguistique, mais on peut bien douter de l'existence d'une 'classe moyenne' au Moyen-âge (cf. Varvaro, 1982: 113). Il est évident que l'historien de la langue devra être extrêmement attentif aux études d'histoire rurale, d'histoire sociale et de démographie, ainsi qu'aux recherches sur les déplacements de la population et sur la composition des villes.

Le problème principal reste celui de la différence radicale entre les textes anciens et les textes modernes⁷: différence diamésique (écrit/oral), diaphasique (normalement les textes anciens ont un haut degré de formalité), diastratique (ils reflètent la variété des classes élevées, les seules qui avaient accès à l'écriture): même les textes documentaires affichent souvent un degré de formalité qui n'est pas inférieur à celui des textes littéraires.

On a depuis longtemps abandonné l'illusion que les textes médiévaux reflètent la langue parlée dans leurs lieux de production. C'est contre cette illusion que, vers la moitié du siècle passé, on a élaboré le concept de *scripta*, afin de désigner la variété propre aux textes écrits, dont le dialecte

⁶ Cf. le cas de Ferdinando II d'Aragon cité par Paredes & Sánchez-Prieto (2008).

⁷ J'entends ici par *texte* tout acte de parole, inclus donc les données des enquêtes géolinguistiques et sociolinguistiques.

syntopique n'est qu'un ingrédient. Louis Remacle, le pionnier de la scriptologie, écrit (1948: 178):

La scripta de Wallonie apparaît comme la composante de forces diverses, l'une verticale, celle de la tradition, les autres horizontales: l'influence du parler local, sans cesse décroissante; l'influence du dialecte central ou du français, sans cesse croissante.

Il ne faut pas oublier enfin que, quand on étudie le passé, on a souvent affaire non pas à des textes originaux mais à des copies dans lesquelles plusieurs systèmes linguistiques se sont superposés. On peut donc distinguer trois dimensions de l'hétérogénéité linguistique des textes (Varvaro, 2010: 170):

- la compétence multiple du locuteur-scripteur;
- la superposition synchronique de traditions d'écriture (*scripta*);
- la superposition diachronique à travers le processus de copie.

Il faut utiliser la documentation ancienne avec la plus grande précaution, sans jamais oublier les problèmes qu'elle pose et en gardant le doute sur les conclusions qu'on peut en tirer. On a parfois l'impression que dans les recherches de scriptologie et de sociolinguistique historique on ne s'interroge pas assez sur l'origine des données, sur la fiabilité des éditions utilisées, sur les passages qui s'interposent entre les textes et leur utilisation. Étrange paradoxe: le sociolinguiste moderne, extrêmement attentif aux problèmes posés par l'élicitation des données, a une attitude plus philologique que le spécialiste des époques anciennes.

3. Études de cas

Sur la base de ce qu'on a dit jusqu'à présent, on peut formuler certains postulats:

- a) Dans le cas des variétés anciennes plus qu'ailleurs, il faut admettre la possibilité que différents degrés d'évolution cohabitent en synchronie. Le vernaculaire ancien – à la différence du dialecte moderne, que la langue standard a relégué aux bas usages – devait couvrir à lui seul tout le spectre de la variation verticale, ou une partie bien plus importante de celui-ci (v. fig. 2):

latin	italien
langue vulgaire	dialecte

Fig. 2: le changement dans l'architecture des variétés

- b) Il faut prévoir qu'une partie de la réalité linguistique ne soit pas représentée dans la documentation. Il faut donc recourir à la *reconstruction linguistique*, en projetant prudemment dans le passé les renseignements qui nous viennent du dialecte moderne.
- c) La scriptologie nous a enseigné qu'il faut tenir compte non pas seulement des dynamiques horizontales (par ex. la pression du toscan sur le napolitain) mais aussi des dynamiques diachroniques (la permanence d'une tradition locale archaïsante), v. fig. 3:

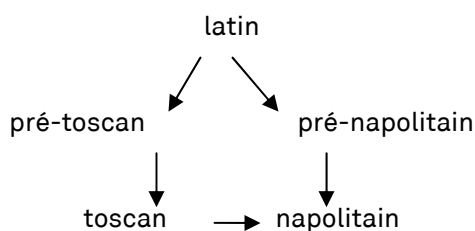


Fig. 3: influence de la tradition et influence du 'dialecte central'

- d) Il ne faut jamais oublier que le système graphique jouit toujours d'une certaine liberté par rapport à la langue et que la distance entre la graphie et le système phonologique sous-jacent peut être très grande.
- e) Tout comme dans l'analyse des données modernes, dans l'étude des textes anciens il faut toujours essayer une explication structurale, avant d'attribuer un phénomène de variation ou un changement à des facteurs sociolinguistiques.
- f) À cause de l'absence d'une information adéquate à propos du niveau des textes et des variantes, la reconstruction de la variation verticale aura toujours un caractère plus ou moins arbitraire⁸.

Afin de montrer ces différents problèmes d'une façon moins abstraite et en plus grande connaissance de cause, je me permets d'avoir recours à des recherches que j'ai menées sur l'ancien napolitain et l'ancien sicilien.

⁸ Cf. Paredes & Sánchez-Prieto (2008: 25-26): le fait que la conservation de *f* dans certains mots en espagnol soit attribuable 'to the characteristic pronunciation of the upper classes, is an attractive hypothesis but, unfortunately, we lack the empirical bases that show that this was in fact the case'.

3.1 Variation purement graphique

Les bases latines G^{e,i}, J, DJ se sont confondues aussi bien en toscan que dans les variétés de l'Italie du Sud, mais avec des résultats différents: tosc. *ginestra* [dʒi'nɛstra], *gioco* ['dʒɔko], *giorno* ['dʒorno], nap. [jə'nɛstə], ['juokə], ['juornə].

Dans les anciens textes napolitains et siciliens on trouve ou bien la graphie <j> (<i>, <y>), ou bien <g> (<gi>), cf. a.nap. JOVENCU > *genco*, MAJU > *maio*, *magio*, GENTE > *gente*, *iente*, HODIE > *ogie*, *oie*, *oye* (Barbato, 2001: 137ss.; 2007-2010: § 16 e 54). Il serait simpliste d'attribuer la graphie <g> à l'influence du toscan: l'alternance graphique remonte en réalité aux chartes latines médiévales de l'Italie du Sud: *magio* (anno 824), *genca* (anno 1028). La confusion phonologique, qui est très ancienne, déterminait déjà l'équivalence des graphies étymologiques.

L'alternance des graphies ne représente pas non plus la variation contextuelle du phonème issu des bases latines, qui connaît un allophone occlusif [j] ou [ʝ]: par ex. nap. ['juornə] 'jour', [tre 'ʝuornə] 'trois jours'. Il s'agit d'une variation purement graphique.

Une variation graphique peut être à son tour contextuelle⁹ ou libre: dans ce dernier cas il peut y avoir corrélation au registre ou à la classe sociale du scripteur. En principe, les graphies sont elles aussi passibles d'interprétation sociolinguistique. Certaines graphies peuvent avoir une valeur culturelle particulière (graphies latinisantes, ibérismes ou gallicismes graphiques).

3.2 Changement régulier et variation

La fig. 4 représente les résultats des groupes de consonne + L en toscan et en napolitain (Barbato, 2005):

	PLANU	*BLANCU	FLORE
tosc.	['pjano]	['bjaŋko]	['fjore]
nap.	['canə]	['jaŋkə]	['ʃorə]/['çorə]

Fig. 4: résultats des groupes latins de consonne + L

En correspondance de ces groupes, les textes napolitains de l'âge angevin (fin XIII^e-début XV^e s.) affichent trois solutions:

⁹ En sicilien on observe une tendance à fonctionnaliser l'alternance qu'on vient de voir, en employant <g> devant <e, i>, <j> devant les autres voyelles.

- a) <pl>, <bl>, <fl> (en bref <Cl>);
- b) <pi>, <bi>, <fi> ou <py>, <by>, <fy> (en bref <Ci>);
- c) des graphies qui reflètent le résultat du dialecte: rarement pour PL (par ex. *chiano* 'plan'), très rarement pour BL (*yundo* 'blond'), jamais pour FL.

Sur la base de cette documentation, on pourrait formuler l'hypothèse que l'évolution de BL et FL n'est pas encore accomplie, et que les cas de <Ci> s'expliquent par la pression du toscan (fig. 5):

	PL	BL	FL
*a.nap.	[c]	[bɫ]/[j]	[fɫ]
a.tosc.	[p]	[b]	[f]

Fig. 5: hypothèse sur la base de la documentation

Mais la comparaison avec les autres variétés romanes, ainsi que la phonétique générale, nous montrent que le napolitain a sans doute connu une phase [pj] [bj] [fj] (en synthèse [Cj]) en passant de la phase [pl] [bl] [fl] (en synthèse [Cl]) aux résultats avancés [c] [j] [ç]¹⁰. D'ailleurs, les graphies <Ci> sont déjà attestées dans les chartes médiévales de la région: *fiumina* (anno 1047), *piatto* (anno 1065).

Probablement, la phase primitive et les deux étapes évolutives cohabitaient en ancien napolitain. On a des preuves que les graphies <Cl> <Ci> correspondaient à des prononciations réelles. Les résultats avancés de BL et FL devaient eux aussi être bien présents dans le répertoire: s'ils apparaissent moins dans les textes, ce n'est pas à cause du fait qu'ils sont plus tardifs, mais du fait qu'ils sont plus rares. Comme le montre la fig. 6, BL et FL ont un nombre d'occurrences très inférieur à celui de PL:

	PL	BL	FL
Regimen (1300 ca.)	<pl> 28, <pi> 1	<bl> 5, <bi> 1	-
Hist. Tr. (1360 ca.)	<pl> 93, <pi> 2, <chi> 4	-	<fl> 2, <fi> 2
Romanzo (1415 ca.)	<pi> 60, <chi> 3	<bi> 2	<fr> 2, <fi> 23
Loise de Rosa (1475 ca.)	<pi> 229, <chi> 12	<bi> 6	<fi> 8

Fig. 6: les résultats par étymon

¹⁰ L'évolution s'est faite progressivement par renforcement du *glide* [pç] [bj] [fç], assimilation [kç] [gj] [hç], coalescence [c] [j] [ç].

Dans les textes dépouillés par Livio Petrucci et Vittorio Formentin, on a 432 cas utiles pour PL, 37 pour FL, 14 pour BL. Certains textes n'ont même pas d'occurrences de FL ou de BL.

On peut dire, donc, qu'il existait une variable (Cl) en ancien napolitain. Mais quels seraient les rapports entre les variantes sur l'axe diachronique? Sur l'axe diastratique-diaphasique? Afin de répondre à cette question, on peut reprendre les données du tableau précédent, en les agrégeant cette fois par degré d'évolution phonétique (fig. 7):

	<Cl>	<Ci>	graphies avancées
Regimen (1300 ca.)	33 (94,3%)	2 (5,7%)	-
Hist. Tr. (1360 ca.)	95 (92,2%)	4 (3,9%)	4 (3,9%)
Romanzo (1415 ca.)	2 (2,2%)	85 (94,4%)	3 (3,3%)
Loise de Rosa (1475 ca.)	-	243 (95,3%)	3 (2,7%)

Fig. 7: les résultats par degré d'évolution phonétique

Le tableau montre une évolution très claire: le résultat avancé n'augmente pas – au contraire, il semble même diminuer –, mais, avec le passage du XIV^e au XV^e s., on assiste à la disparition de la première solution.

Probablement ce cadre ne reflète la langue parlée qu'en partie, et avec le retard habituel avec lequel les traditions d'écriture enregistrent les mutations de l'oral. Un scénario possible est représenté dans la fig. 8:

	haut niveau	←	→	bas niveau
X ^e siècle	[Cl]			[Cj]
↓	[Cl]		[Cj]	[c] [j] [ç]
XV ^e siècle	[Cj]			[c] [j] [ç]

Fig. 8: hypothèse sur la base de la documentation et de la reconstruction

Dans les chartes latines, la graphie <Ci> n'apparaît qu'exceptionnellement, tant à cause de la tradition graphique, qu'à cause du marquage diastratique de la prononciation correspondante. Dans le premier âge angevin, cette situation persiste, mais [Cj] est devenue désormais la variante normale et on observe les premières manifestations de la prononciation avancée. Au début du XV^e s. le cadre est changé: c'est la prononciation [c] [j] [ç] qui est normale, mais elle est encore très peu représentée, tant à cause d'une stigmatisation linguistique qu'à cause de la tradition graphique; bien que la prononciation [Cj] soit désormais

marginale, la graphie <Ci> domine encore, soutenue par l'influence du toscan.

L'hypothèse du changement régulier, néo-grammatical, n'est pas inconciliable avec la variation. Le passage [pl] > [pj] > [c] etc. s'est produit régulièrement mais les différentes phases ont continué à cohabiter avec une distribution verticale différente. Lorsque l'architecture des variétés changera et que le napolitain sera réduit à un dialecte, seulement le degré avancé survivra, avec quelques restes des degrés précédents (*prattella*, *piatto*)¹¹.

3.3 Explication interne et explication externe

En sicilien, à la 4^e pers. du présent de la II classe¹², un type non-étymologique *-emu* prévaut sur *-imu*, qui est le résultat attendu sur la base de la phonologie diachronique (v. *infra*). La forme 'irrégulière' a été attribuée à une influence tantôt septentrionale, tantôt provençale (Barbato, 2007-2010: § 66). Mais une explication analogique paraît plus économique (v. fig. 9):

	I	II
présent	<i>amamu</i>	<i>timimu</i> → <i>timemu</i>
parfait	<i>amammu</i>	<i>timemmu</i>

Fig. 9: hypothèse analogique de l'évolution du parfait

Le changement *timimu* → *timemu* reproduit dans la II classe (*timemu* - *timemmu*) le rapport entre présent et parfait qui existait déjà, suite à l'évolution phonologique 'normale', dans la I classe (*amamu* - *amammu*).

Un autre exemple. La fig. 10 montre les formes attendues du futur en ancien napolitain et en ancien toscan:

	*CANTAR-AT	*TEMER-AT	*DORMIR-AT
tosc.	<i>canterà</i>	<i>temerà</i>	<i>dormirà</i>
nap.	<i>cantarà</i>	<i>temerà</i>	<i>dormirà</i>

Fig. 10: la 3^e pers. du futur

¹¹ L'existence de deux résultats différents dans un dialecte, donc, ne montre pas nécessairement que le changement se soit produit par *lexical diffusion*.

¹² Qui correspond à la II-III classe de l'italien.

Le type *canterà* qui apparaît fréquemment dans les textes a.nap. (Barbato, 2001: 218) a été expliqué par l'influence du toscan. Mais il s'agira plus probablement d'une extension analogique de *-er-* de la deuxième classe; l'extension concerne en effet aussi la troisième classe: *venerà*, *parterà*, *morerà*. L'ancien sicilien fond lui aussi les trois classes, avec le résultat *-ir-* (Barbato, 2007-2010: § 74).

3.4 *Variation interne et variation externe*

Il y a un autre risque: celui d'attribuer hâtivement à des facteurs sociolinguistiques une variation interne au système. Le cas des pronoms de troisième personne en ancien sicilien est exemplaire (Barbato, 2007-2010: § 81). La variété ancienne connaît une alternance entre *issu* et *illu*, tandis que le dialecte moderne ne connaît que le deuxième type. La forme *issu* a été considérée comme une variante diastratique, mais ce n'est pas par hasard si les savants ne se sont pas mis d'accord sur le signe (haut/bas) de cette variation. Après une observation plus attentive, il apparaît que les deux types ne sont pas en variation libre. Seulement *illu* peut être employé comme sujet explétif (a), avec référent inanimé ou générique (b), et afin de signaler le changement de *topic*:

- a) *illu avi circa tri misì chi eu sugnu statu a la tua curti*
'il y a environ trois mois que j'ai été dans ta cour'
- b) *illi sunnu di la Ecclesia*
'ils (*i.e.* la Sicile et le Royaume) appartiennent à l'Eglise'
- c) *Et lu imperaturi dissi ... Et illu rispusi*
'Et l'empereur dît... Et il répondit'

3.5 *Variation horizontale et variation verticale*

La dialectologie moderne (Rohlf, Avolio) a détecté un faisceau d'isoglosses qui court le long de la ligne Eboli-Lucera et qui permet de distinguer les dialectes 'campaniens' des dialectes 'lucaniens':

	campanien	lucanien
-CJ-	[ttʃ]	[tts]
-LL-	[ll]	[dd]/[dd]
-NG ^{e,l} -	[ɲ]	[ndʒ]
imparfait de II/III	-eva	-ia
conditionnel	-ria	-ra
pron. clitique de 4 ^e pers.	nce	ne
pron. tonique de 3 ^e pers.	isso	illo

Fig. 11: la ligne Eboli-Lucera

Si on regarde la documentation ancienne, on se rend compte que la ligne Eboli-Lucera reflète une situation plutôt récente (Barbato, 2001: 546). Tous les traits ‘lucaniens’ cités, sauf [d̪]/[dd] < -LL-, sont attestés en ancien napolitain en alternance avec les traits ‘campaniens’. Le type ‘lucanien’ apparaît tantôt comme bas (conditionnel en -*ra*, pronom *illo*), tantôt comme haut (-[nd̪] < NG^{e.i}, clitique *ne*). Dans l’imparfait les deux variantes -*eva*/ -*ia* ne semblent pas pourvues de connotation sociolinguistique. Dans les résultats de -CJ-, le remplacement de [tts] par [tt̪] est un processus de *lexical diffusion* qui n’est pas encore accompli.

C’est une autre conséquence de la plus grande complexité de l’architecture ancienne: celle qui apparaît aujourd’hui comme une variation diatopique pourrait avoir été autrefois une variation diaphasique ou diastratique.

4. Systèmes en contact et diachronie

Considérons enfin le cas extrême de variabilité, le bi- ou plurilinguisme. Depuis toujours la linguistique romane a été sensible à cette question: les concepts de *substrat*, *adstrat* et *superstrat*, des thèmes classiques de la discipline (cf. Glessgen, 2007, ad indicem), sont sociolinguistiques *ante litteram*, car ils essayent de saisir les effets que le contact des langues a sur l’évolution des systèmes.

Mais, observe Varvaro (1982), l’histoire de la linguistique romane est aussi parsemée d’épisodes de cécité face au bilinguisme: la *vexata quaestio* de la grécité de l’Italie du sud en est un exemple. L’origine des îlots linguistiques grecs de l’extrême sud de l’Italie a longtemps divisé les savants, qui ont pris position ou bien pour la latinité originaire de la région (et donc pour une colonisation byzantine) ou bien pour sa grécité originaire (et donc pour une néo-romanisation médiévale):

il problema viene posto come se una data area in un dato momento storico debba essere di regola monolingue e le fasi di bilinguismo sussistano solo come momenti di passaggio tra due fasi di quel monolinguisimo che è la norma di ogni società (Varvaro, 1982: 108).

Par contre, de nombreux arguments historiques et linguistiques font croire que la région a connu un bilinguisme d’abord gréco-latin, ensuite gréco-roman.

Probablement, cette situation de bilinguisme a aussi eu un effet sur l’évolution interne du système.

Le vocalisme sicilien se caractérise par la fusion des voyelles fermées et mi-fermées du système roman commun (fig. 12):

	Ī	Ī	Ē	Ē	Ā/Ā	Ō	Ō	Ū	Ū
protorom.	i	e	ε	ε	a	ɔ	o	u	u
sicilien	i			ε	a	ɔ	u		

Fig. 12: le vocalisme roman commun et le vocalisme sicilien

Franco Fanciullo (1980: 141-147), reprenant des esquisses de Lausberg, a soutenu de façon convaincante que l'origine du vocalisme sicilien est à rechercher dans l'interférence entre grec et roman. La fusion des voyelles peut s'expliquer dans le cadre du *diasystème* gréco-roman déterminé par le bilinguisme (fig. 13):

$$\frac{/i/^{byz}}{/i/^{rom} /e/^{rom}} \approx \frac{/ε/^{byz}}{/ε/^{rom}} \approx /a/ \approx \frac{/ɔ/^{byz}}{/ɔ/^{rom}} \approx \frac{/u/^{byz}}{/o/^{rom} /u/^{rom}}$$

Fig. 13: le diasystème gréco-roman

Le roman finit par adapter son système heptavocalique au système pentavocalique byzantin. Ce processus est facilité par l'osmose des deux langues, qui partagent un grand nombre de lexèmes et de suffixes dans lesquels un [i], [u] du grec correspond à une [e], [o] du roman: cf. rom. *[kan'dela], byz. [kan'dila], rom. *['fornu], byz. ['furnos]. Le changement est appuyé aussi bien par un facteur externe, c'est à dire le plus grand prestige du grec, que par un principe typologique qui veut que, dans une situation de contact, l'introduction d'une distinction phonologique soit moins probable que sa suppression.

Bibliographie

- Aquino-Weber, D. & al. (éds.) (2009): Sociolinguistique historique du domaine gallo-roman. Enjeux et méthodologies. Bern (Peter Lang).
- Avolio, F. (1989): Il limite occidentale dei dialetti lucani nel quadro del gruppo "altomeridionale": considerazioni a proposito della linea Salerno-Lucera. In: L'Italia Dialettale, 52, 1-22.
- Barbato, M. (2001): Il libro VIII del Plinio napoletano di Giovanni Brancati. Napoli (Liguori).
- Barbato, M. (2005): *Turpiter barbarizant*. Gli esiti di cons. + L nei dialetti italiani meridionali e in napoletano antico. In: Revue de Linguistique Romane, 69, 405-435.

- Barbato, M. (2007-2010): La lingua del *Rebellamentu*. Spoglio del codice Spinelli. In: Bollettino [del] Centro di studi filologici e linguistici siciliani, 21, 107-191 et 22, 43-124.
- Cipriano, P. (éd.) (2000): Linguistica storica e sociolinguistica. Roma (Il Calamo).
- Conde Silvestre, J. C. (2007): Sociolingüística histórica. Madrid (Gredos).
- Coseriu, E. (1966): Structure lexicale et enseignement du vocabulaire. In: Actes du premier colloque international de linguistique appliquée. Nancy (Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université), 175-217.
- Cotelli, S. (2009): Sociolinguistique historique: un tour d'horizon théorique et méthodologique. In: Aquino-Weber, D. & al. (éds.) (2009), 3-24.
- D'Achille, P. (1990): Sintassi del parlato e tradizione scritta della lingua italiana. Roma (Bonacci).
- Eberenz, R. (2000): El español en el otoño de la Edad Media. Madrid (Gredos).
- Echenique Elizondo, M. T. & Sánchez Méndez, J. P. (2005): Las lenguas de un reino. Historia lingüística hispánica. Madrid (Gredos).
- Ernst, G. & al. (éds.) (2003-2009): Romanische Sprachgeschichte/Histoire linguistique de la Romania (3 vols.). Berlin (de Gruyter).
- Fanciullo, F. (1980): Il siciliano e i dialetti meridionali. In: Quattordio Moreschini, A. (éd.): Tre millenni di storia linguistica della Sicilia. Pisa (Giardini), 139-159.
- Flydal, L. (1952): Remarques sur certains rapports entre le style et l'état de langue. In: Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap, 16, 241-258.
- Formentin, V. (éd.) (1998): Loise de Rosa. Ricordi (2 vols.). Roma (Salerno).
- Gauchat, L. (1905): L'unité phonétique dans le patois d'une commune. In: Aus romanischen Sprachen und Literaturen. Festschrift für Heinrich Morf. Halle (Niemeyer), 174-232.
- Gimeno Menéndez, F. (1995): Sociolingüística histórica (siglos X-XII). Madrid (Visor).
- Glessgen, M.-D. (2007): Linguistique romane. Domaines et méthodes en linguistique française et romane. Paris (Armand Colin).
- Greub, Y. & Chambon, J.-P. (2009): Histoire des dialectes dans la Romania: Galloromania. In: Ernst, G. & al. (2003-2009), 3, 2499-2520.
- Kristol, A. (2009): Textes littéraires et sociolinguistique historique: quelques réflexions méthodologiques. In: Aquino-Weber, D. & al. (éds.) (2009), 25-46.
- Labov, W. (1974): On the use of the present to explain the past. In: Proceedings of the 11th International Congress of Linguists. Bologna (il Mulino), 2, 825-851.
- Labov, W. (1994-2010): Principles of linguistic change (3 vols.). Oxford (Wiley-Blackwell).
- Lodge, A. R. (2004): A sociolinguistic history of Parisian French. Cambridge (University Press).
- Lodge, A. R. (2009): La sociolinguistique historique et le problème des données. In: Aquino-Weber, D. & al. (éds.) (2009), 199-219.
- López Morales, H. (1993): Sociolingüística. Madrid (Gredos).
- Loporcaro, M. (2006): Fonologia diacronica e sociolinguistica: gli esiti toscani di *ʃl* e di *c^{e/i}* e l'origine della pronuncia ['ba:tʃo]. In: Lingua e Stile, 41, 61-97.
- Loporcaro, M. (2009): Teoria e principi del mutamento linguistico. In: Ernst, G. & al. (2003-2009), 3, 2611-2633.
- Mancini, M. (1987): Aspetti sociolinguistici del romanesco nel Quattrocento. In: Roma nel Rinascimento, 1, 39-75.
- Metzeltin, M. (2004): Las lenguas románicas estándar. Historia de su formación y de su uso. Uviéu (Academia de la Llingua Asturiana).
- Mioni, A. (1983): Italiano tendenziale. Osservazione su alcuni aspetti della standardizzazione. In: Scritti linguistici in onore di Giovan Battista Pellegrini. Pisa (Pacini), 495-517.

- Moreno Fernández, F. (2005): *Historia social de las lenguas de España*. Barcelona (Ariel).
- Paredes, F. & Sánchez-Prieto Borja, P. (2008): A methodological approach to the history of the sociolinguistics of the Spanish language. In: *International Journal of the Sociology of Language*, 193/194, 21-55 [Special Issue: The sociolinguistics of Spanish: social history, norm, variation and change in Spain, ed. by F. Moreno Fernández].
- Penny, R. (2000): *Variation and change in Spanish*. Cambridge (University Press) [Trad. esp. *Variación y cambio en español*, Madrid, Gredos, 2004].
- Petrucchi, L. (1993): Il volgare a Napoli in età angioina. In: Trovato, P. (éd): *Lingue e culture dell'Italia meridionale (1200-1600)*. Roma (Bonacci), 27-72.
- Radtke, E. (2006): Historische Pragmalinguistik: Aufgabenbereich. In: Ernst, G. & al. (2003-2009), 2, 2292-2302.
- Remacle, L. (1948): *Le problème de l'ancien wallon*. Paris (Les Belles Lettres).
- Rohlfs, G. (1966-1969): *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti* (3 vols.). Torino (Einaudi).
- Rona, J. P. (1970): A structural view of sociolinguistics, In: Garvin, P. (éd.): *Method and theory in linguistics*. The Hague/Paris (Mouton), 199-211.
- Selig, M. (2008): Koineisierung im Altfranzösischen? Dialektmischung, Verschriftlichung und Überdachung im französischen Mittelalter. In: Heinemann, S. & Videsott, P. (éds.): *Sprachwandel und (Dis-)Kontinuität in der Romania*. Tübingen (Niemeyer), 71-85.
- Trifone, P. (2008): *Storia linguistica di Roma*. Roma (Carocci).
- Varvaro, A. (1972-1973): *Storia della lingua: passato e prospettive di una categoria controversa*. In: Varvaro, 1984: 9-77.
- Varvaro, A. (1981): *Lingua e storia in Sicilia. Dalle guerre puniche alla conquista normanna*. Palermo (Sellerio).
- Varvaro, A. (1982): Sociolinguistica e linguistica storica. In: Varvaro, 1984: 105-116.
- Varvaro, A. (1984): *La parola nel tempo. Lingua, società e storia*. Bologna (il Mulino).
- Varvaro, A. (2010): Per lo studio dei dialetti medievali. In: Ruffino, G. & D'Agostino, M. (éds.): *Storia della lingua italiana e dialettologia*. Palermo (CSFLS), 161-171.
- Völker, H. 2009: La linguistique variationnelle et la perspective intralinguistique. *Revue de Linguistique Romane*, 73, 27-76.
- Weinreich, U. (1954): Is a structural dialectology possible? In: *Word*, 10, 388-400.

Pour une sociophonétique des ethnolectes suisses allemands

Stephan SCHMID

Phonetisches Laboratorium der Universität Zürich

Over the last ten years or so, '(multi)ethnolects' – i.e. the language varieties of young immigrants – have attracted the attention of sociolinguists from several European countries. The most promising theoretical model (Auer 2003) distinguishes between primary, secondary and tertiary ethnolects, depending on whether the observed features appear in the speech of the immigrants themselves or if they are imitated by comedians and by youngsters without an immigrant background. The present contribution illustrates the dynamic nature of such 'ethnolectal' features in Swiss German in the light of Auer's model. Implications of our findings for a theory of sociophonetics are discussed, e.g. with regard to the sociolinguistic status of the involved variables (markers, indicators, stereotypes). Finally, it is pointed out that the realm of sociophonetic inquiry is shifting from the social characteristics of the language user towards different modes of language use.

1. Introduction

Dans son dernier recueil de récits brefs, l'écrivain suisse allemand Alex Capus relève des innovations dans le dialecte de la ville d'Olten, située à 94 km de Neuchâtel et à 75 km de Zurich. Il note en particulier des différences entre le parler du quartier de l'est, habité par de nombreux immigrés des Balkans, et celui du quartier bourgeois de l'ouest, peuplé surtout par des Suisses et des immigrés allemands. Or, l'auteur raconte qu'il "fut un beau temps" (en allemand: *es gab eine schöne Zeit*) où ses propres enfants – qui habitent notamment le quartier de l'ouest – employaient des traits du parler des immigrés et que lui-même était doué pour imiter le *Balkan-Deutsch* (Capus, 2011: 109-112).

Il est remarquable que dans une petite ville d'à peine 17 000 habitants on puisse tracer une géographie urbaine avec des corrélats sociolinguistiques bien nets qui oppose l'est (ouvriers, immigrés des Balkans) à l'ouest (bourgeois, Suisses et immigrés allemands). Certes, de pareils phénomènes ont été étudiés dans les grandes métropoles. Par exemple, à Buenos Aires, l'accent des quartiers riches du nord est clairement identifié par le reste de la population grâce à une simple variable sociophonétique, la réalisation voisée de la fricative palato-alvéolaire (Würth, 2011: 208-211); de la même façon, dans la banlieue parisienne, on a découvert des patrons rythmiques spécifiques pour le parler des jeunes issus de l'immigration (Fagyal, 2010a et 2010b).

Du point de vue de la démarche sociophonétique, le cas de Olten – et, on pourrait ajouter, de la Suisse alémanique tout court – semblerait d'abord présenter une corrélation simple entre, d'une part, certaines variantes linguistiques et, d'autre part, des facteurs sociaux traditionnels tels que la classe sociale ou l'ethnicité (Preston & Niedzielski, 2010b: 3). Or, il est évident que dans le texte littéraire de Capus il ne s'agit pas de grandeurs sociologiques au sens strict, mais plutôt de représentations mises en scène par l'instance narrative. Pour la théorie sociolinguistique il s'avère intéressant que le *Balkan-Deutsch* soit imité d'une façon conscientisée par des individus appartenant à un autre groupe social. En effet, dans le récit de Capus les variantes sociolinguistiques possèdent un statut passager, relevant du style plutôt que d'un sociolecte stable (cf. 2)¹.

Au fond, les brèves notes de l'écrivain Capus reflètent une dynamique langagière et sociale qu'on a observée dans plusieurs villes européennes et qui a été traitée sous le nom de "(multi)ethnolecte". Cette notion – et en particulier le modèle proposé par Peter Auer (2003) – sera traitée dans la section 2 de notre contribution. Dans la partie principale (section 3) seront illustrés les traits phonétiques de divers types d'ethnolectes suisses allemands. Enfin, l'illustration de cette dynamique ethnolectale nous amènera vers une discussion de quelques concepts-clés en sociophonétique et en sociolinguistique (section 4).

2. Ethnolectes et multiethnolectes: dynamiques de transformation

Originellement, le terme "ethnolecte" avait été introduit dans la sociolinguistique américaine pour désigner une variété parlée par des locuteurs issus de l'immigration. Ces locuteurs conservaient dans leur anglais des traits de la langue d'origine, même s'ils étaient désormais considérés comme monolingues par les chercheurs (Carlock & Wölck, 1981: 18). La variable "ethnicité" a en effet toujours joué un rôle important dans la recherche sociolinguistique aux États-Unis (cf. Foulkes et al., 2010: 714), sans que le terme "ethnolecte" soit nécessairement employé; aussi dans les travaux récents des sociophonéticiens américains on trouve fréquemment des références aux variétés "ethniques" telles que le "African American English" ou le "Chicano English" (Purnell, 2010: 289).

En Europe occidentale, par contre, l'émergence de variétés de langue que l'on pourrait qualifier comme "ethniques" semble être plus récente. C'est surtout à partir de la dernière décennie que la notion d'"ethnolecte" a été proposée pour rendre compte de certaines dynamiques langagières relevées dans plusieurs pays – notamment la Norvège, le Danemark, les Pays-Bas et la Belgique (voir les contributions publiées en 2008 dans le

¹ En sociolinguistique, la notion de "style" a été définie comme un usage particulier de la langue déclenchant des significations personnelles ou interpersonnelles (Coupland, 2007: 3).

numéro thématique de l'*International Journal of Bilingualism*, 12), mais aussi l'Allemagne et le Royaume-Uni (cf. le bref panorama de Tissot et al., 2011: 281-283).

En outre, pour caractériser les variétés parlées dans certains quartiers des villes de l'Europe occidentale, on fait souvent appel à la notion de "multiethnolecte" (cf. Clyne, 2000: 87). Par là on souligne le fait que les pratiques langagières des jeunes issus de l'immigration ne relèvent pas d'une seule langue "source" et ne servent pas forcément à exprimer une affiliation ethnique précise (dans le sens d'une nation, par exemple), sinon qu'il s'agit plutôt d'une façon de marquer une identité commune aux immigrés qui s'oppose aux modèles culturels dominants.

Toutefois, la dynamique sociolinguistique ne s'arrête pas là. Comme l'a mis en évidence le sociolinguiste allemand Peter Auer, les ethnolectes subissent de multiples transformations que l'on peut mieux saisir en adoptant un modèle qui distingue trois types d'ethnolectes, à savoir les ethnolectes primaires, secondaires et tertiaires (Auer, 2003). Selon ce modèle, le terme "ethnolecte primaire" désigne la variété effectivement parlée dans la vie quotidienne des jeunes immigrés; cette variété présente, jusqu'à un certain degré, des interférences d'une ou de plusieurs langues "ethniques", mais aussi des traits de simplification aux niveaux morphologique et syntaxique (v. Auer, 2003: 257-260). Un "ethnolecte secondaire", par contre, est une stylisation opérée par des comédiens qui imitent, par exemple à la télévision, certains traits des ethnolectes primaires (Auer, 2003: 260-261). Enfin, cette image médiatique et caricaturale du parler des immigrés est exploitée dans les ethnolectes "tertiaires", à savoir dans les jeux linguistiques de locuteurs qui ne sont pas issus de l'immigration (Auer, 2003: 261-262)².

Les observations d'Alex Capus correspondent donc à deux moments du continuum ethnolectal, à savoir aux ethnolectes primaires et tertiaires, mais nous disposons de quelques indices qui rendent plausible l'hypothèse qu'en Suisse alémanique il existe une chaîne ethnolectale analogue à celle esquissée par Peter Auer pour l'Allemagne. Comme nous venons de le mentionner, les variables linguistiques des trois types d'ethnolectes appartiennent à tous les niveaux d'analyse: phonétique, morphologie, syntaxe, etc. (Auer, 2003: 257-262; Tissot et al., 2011: 286-291). Dans la présente contribution, nous allons toutefois nous limiter au plan phonétique.

² Selon Auer (2003: 256), on ne peut pas exclure que cet usage pourrait engendrer, à la longue, une intégration pérenne de ces variantes par certains locuteurs.

3. La sociophonétique des ethnolectes suisses allemands

3.1. Quelques traits phonétiques des dialectes suisses allemands

Pour rendre compte de la spécificité phonétique des ethnolectes parlés en Suisse alémanique, il faut tout d'abord présenter quelques phénomènes typiques des dialectes suisses allemands traditionnels; comme référence on se servira de la description du dialecte zurichois fournie par Fleischer & Schmid (2006). Nous allons nous concentrer sur quatre aspects du système consonantique: i) l'opposition entre consonnes "fortes" et "faibles", ii) l'absence de fricatives faibles à l'initiale du mot, iii) l'absence d'une fricative labiodentale voisée, iv) les assimilations entre consonnes à la frontière de deux mots voisins.

La première propriété typologiquement marquée des dialectes suisses allemands réside en l'absence d'occlusives et de fricatives voisées; à l'intérieur des paires de phonèmes homorganiques on trouve plutôt une opposition entre deux types de consonnes dites *fortis* et *lenis* (cf. Fleischer & Schmid, 2006: 244-245). Ces termes latins renvoient d'abord à une différence de tension articulaire, mais les études acoustiques ont relevé surtout des différences de durée entre les deux types de consonnes³. Dans la transcription phonétique, on représente les occlusives et fricatives "faibles" (*lenes*) par un signe diacritique de dévoisement qui est ajouté aux symboles des consonnes voisées (par exemple [d̥] et [z̥]). Des paires minimales comme ['lɔtə] "planche" vs. ['lɔd̥ə] "magasin" et ['hɔsə] "haïr" vs. ['hɔz̥ə] "lapins" sont fréquentes dans le dialecte zurichois.

Le deuxième trait que nous allons examiner consiste en une restriction phonotactique qui exclut les fricatives fortes à l'initiale du mot; on repérera donc des formes comme [zi:] "elle" et [zo:] "ainsi", mais non pas *[si:] (cf. Fleischer & Schmid, 2006: 245).

Le troisième aspect concerne le lieu d'articulation labiodental où l'on trouve non seulement des fricatives fortes et faibles (par exemple dans la paire minimale ['ofə] "ouvert" vs. ['oyə] "four"), mais aussi l'approximante [v] qui apparaît fréquemment à l'initiale du mot, comme le montrent les pronoms [vɔ:z̥] "quoi" et [vɔ:] "où" (cf. Nocchi & Schmid, 2006: 26).

Finalement, une autre caractéristique de la phonologie du suisse allemand vient des processus de sandhi externe qui produisent de nombreuses assimilations entre occlusives et fricatives à la frontière du mot: une séquence sous-jacente /nɔd ʔo:/ "NEG + venir" est réalisée en surface sous la forme de [nɔ̥kxo:] comme résultat de deux processus de fortition et d'affrication (cf. Fleischer & Schmid, 2006: 248-249).

³ Par exemple, Enstrom & Spörri-Bütler (1981: 145) concluent que "VOT did not emerge as the principal dimension in categorizing word-initial Swiss-German stops", tandis que dans les mesures de Nocchi & Schmid (2006: 33) "(...) zeichnet sich der *fortis* gegenüber dem *lenis* durch eine längere Dauer, nicht aber durch eine grössere Intensität aus".

Dans la suite, nous allons voir comment ces quatre éléments du système phonologique suisse allemand sont transformés à l'intérieur des ethnolectes. Ainsi, nous constaterons que les occlusives faibles seront parfois remplacées par des occlusives voisées et que les fricatives initiales sont souvent réalisées comme fortes. Au lieu de la fricative labiodentale voisée [v] nous trouverons l'approximante [ʋ], et les processus de sandhi ne sont pas toujours appliqués. Néanmoins, ces substitutions ne sont pas catégoriques, vu qu'elles présentent un certain degré de variabilité, surtout dans les ethnolectes primaires.

3.2. *La spécificité phonétique des ethnolectes primaires*

Précisons d'emblée que la description sociophonétique que nous allons ébaucher n'est pas fondée sur une recherche quantitative ni sur l'analyse de vastes corpus. Les exemples seront tirés des matériaux recueillis dans deux mémoires de diplôme de la Haute École des Arts de Zurich: il s'agit d'enregistrements réalisés par Pascal Mora en 2005 et de vidéos tournées par Angela Häberli et Juliane Wollensack en 2006. Ces enregistrements réalisés sur le terrain nous offrent donc une image des ethnolectes parlés dans la ville de Zurich, mais des observations analogues ont été faites par Schön (2010) sur la base de la transcription des conversations entre trois jeunes immigrés en Suisse orientale. Dans ce qui suit, nous analyserons des énoncés de deux locuteurs: F01, une jeune femme albanophone filmée par Häberli & Wollensack (2006) et M01, un jeune immigré dont on ignore l'origine (cf. les exemples sonores dans la publication en ligne de Schmid et al., 2010). L'analyse qualitative de ces données (il s'agit de fichiers sonores .wav avec un échantillonnage à 44 100 Hz et une quantisation à 16 bits) consiste en une transcription impressionniste menée par l'auteur de cette contribution; elle se base toutefois sur l'inspection d'oscillogrammes et de spectrogrammes à l'aide du logiciel *Praat* (Boersma & Weenink, 2010).

Commençons donc par le premier des quatre traits phonétiques, à savoir la prononciation voisée des occlusives faibles du suisse allemand:

- (1) ['ɒbər tsum glykx vaɪ̯ | 'gømər nɔx 'lɒndɒn] (F01)
 "mais heureusement, tu sais, nous allons à Londres"

Dans cet énoncé, la locutrice prononce quatre mots avec des occlusives voisées (['ɒbər] [glykx] ['gømər], ['lɒndɒn]) au lieu des consonnes faibles qui caractérisent typiquement le suisse allemand (['ɒbər] [g̊lykx] [g̊ømər], ['lɒndɒn]). De la même façon, le locuteur M01 réalise des occlusives fortement voisées, au moins en position intervocalique, comme le montre le mot [dɒ:] dans l'exemple (2):

- (2) [sɪt fɔ̯ tsvæntsk 'jɒ:rə dɒ:] (M01)
 "depuis presque vingt ans ici"

Dans l'oscillogramme de la figure 1, le voisement de [d] se voit clairement dans la périodicité de l'onde sonore qui dure pendant la phase entière de l'occlusion:

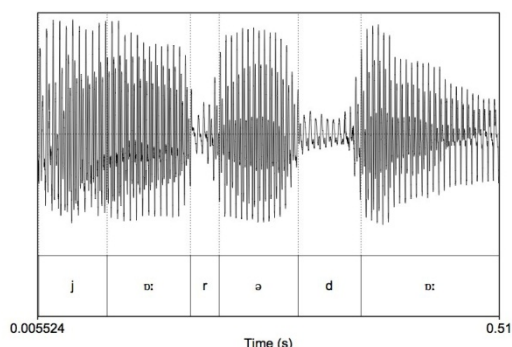


Fig. 1: Oscillogramme montrant une occlusive voisée prononcée par le locuteur M01

Notons aussi que Schön (2010: 35) a relevé des occlusives voisées dans son analyse des ethnolectes primaires parlés en Suisse orientale.

Dans les mêmes données, on trouve également le deuxième trait phonétique des ethnolectes suisses allemands (Schön, 2010: 34). Voilà des exemples pour la fortition des fricatives à l'initiale du mot, illustrée par deux énoncés produits par les locuteurs F01 et M01:

- (3) [jɔ fol im fɔl] (F01)
"oui pleinement en fait"
- (4) ['væm:ər sɪx so: fə'hɔltət vɪ sɪ:] (M01)
"si on se comporte comme eux"

Notons surtout les mots [fol], [fɔl] (F01) ainsi que [sɪx so: fə'hɔltət] et [sɪ:] (M01), qui seraient prononcés, en suisse allemand courant, comme [vɔl], [vɔl] et comme [zɪx zo: ʏə'hɔltət], [zɪ:].

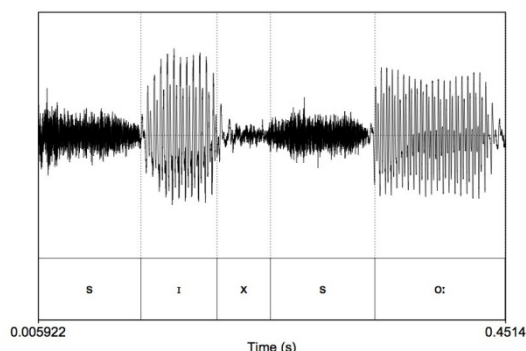


Fig. 2: Oscillogramme montrant des fricatives alvéolaires "fortes" prononcées par le locuteur M01

La prononciation "forte" se manifeste dans l'oscillogramme de la figure 2 par la durée relativement longue des fricatives alvéolaires (98 et 100 millisecondes), comparée à la prononciation du phonème /z/ chez le locuteur zurichois transcrit par Fleischer & Schmid (2006): les cinq

réalisations dans le texte *La bise et le soleil* ont une durée, respectivement, de 84, 60, 82, 76 et 86 millisecondes.

Le troisième trait phonétique des ethnolectes suisses allemands est illustré en (5), où nous observons l'occurrence d'une fricative labiodentale voisée [v] au lieu d'une approximante [ʋ]:

- (5) [uf tə vælt] (F01)
"au monde"

L'exemple (5) contient tout de même aussi un élément "natif" du suisse allemand, à savoir la fortition de deux consonnes faibles en sandhi externe: /uv də/ "sur le" → [uf tə] (cf. Fleischer & Schmid, 2006: 248).

La fortition est aussi appliquée dans le prochain exemple où l'on remarque, par contre, l'absence d'un deuxième processus de sandhi, ce qui nous renvoie au quatrième trait phonétique des ethnolectes suisses allemands:

- (6) [tʊ̯si nət 'xøməd] (F01)
"qu'elles ne viennent pas"

Les deux mots concernés dans cet énoncé sont la négation /nø̯d/ et le verbe /'xøməd/ qui sont réalisés avec une fortition des consonnes faibles à la frontière du mot [nət 'xøməd]. Pourtant, en suisse allemand traditionnel, l'occlusive alvéolaire à la fin de la négation aurait été supprimée pour donner lieu à une affriquée vélaire à l'initiale du mot suivant [nø̯'kxøməd]. Un phénomène similaire apparaît dans le prochain énoncé, produit dans le même contexte discursif:

- (7) [si 'xø̯met nət mit] (F01)
"elles ne viennent pas"

Dans ce cas également, la négation se termine par une occlusive forte qui, en suisse allemand traditionnel, serait glottalisée par un processus de sandhi: [nø̯ʔmit] (à noter aussi les deux fricatives initiales fortes en [si 'xø̯met]).

3.3. *L'imitation phonétique dans les ethnolectes secondaires*

Pour illustrer l'exploitation médiatique des ethnolectes nous allons examiner deux sketches. Il s'agit, d'une part, d'une production de la télévision suisse allemande où le comédien professionnel Mike Müller joue le rôle d'un "spécialiste de la langue des jeunes"; ce personnage a notamment un surnom typiquement albanais ("Berisha"). D'autre part, les exemples seront tirés de "Kleshtrimania", une scène d'un film américain synchronisée avec un texte complètement différent; dans cette vidéo, mise sur internet le 17 mars 2006, le héros "Sputim" (nom inventé qui ressemble

à des prénoms albanais comme "Blerim", "Burim", etc.) parle un ethnolecte très marqué qui vise à ridiculiser ce personnage⁴.

Ainsi, Mike Müller, alias Monsieur "Berisha", met en scène d'une façon caricaturale les deux premiers traits phonétiques des ethnolectes primaires:

- (8) [xɒʃ fol ɡɒs ɡɛ: mɒn] (Berisha)
 "tu peux fort accélérer mon pote"

En (8), nous constatons la prononciation voisée des occlusives faibles dans l'expression [ɡɒs ɡɛ:] "accélérer" (au lieu de [ʁɒs kɛ:]); l'oscillogramme de la figure 3 permet de détecter le voisement des deux occlusives vélaires dans le caractère périodique des portions respectives du signal acoustique.

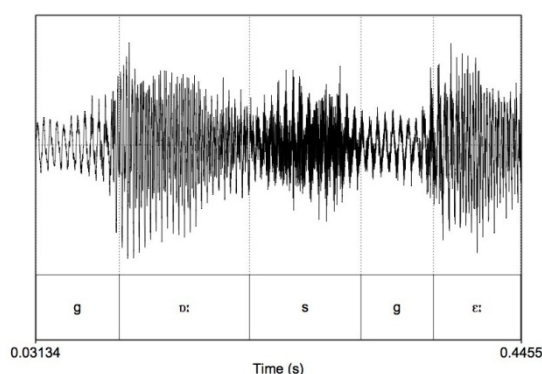


Fig. 3: Oscillogramme montrant des occlusives voisées prononcées par "M. Berisha"

L'exemple (9) montre la réalisation forte des fricatives à l'initiale du mot dans l'expression ['siçər ʃo] "sûrement" (au lieu de ['zixər ʒo]):

- (9) [jɒ: 'siçər ʃo: mɒn] (Berisha)
 "oui, sûrement"

De nouveau, le trait phonologique [+fort] est implémenté phonétiquement par les durées relativement longues des deux fricatives /s/ et /ʃ/ (respectivement, de 144 et 131 millisecondes), visualisées dans l'oscillogramme de la figure 4.

⁴ Voir les deux sites internet (disponibles le 23 novembre 2011):
<http://www.drs1.ch/www/de/drs1/138293.video-trudi-gerster-mike-mueller.html>
<http://www.youtube.com/watch?v=rsdbwulpBbc>

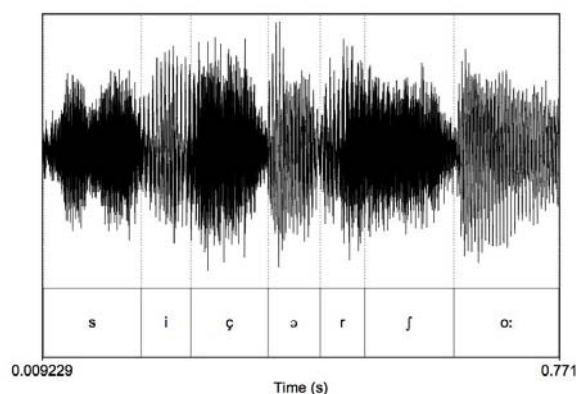


Fig. 4: Oscillogramme montrant des fricatives alvéolaires "fortes" prononcées par "M. Berisha"

L'exemple (9) contient aussi un trait absent dans les ethnolectes primaires. Il s'agit de la fricative palatale [ç]: cet élément est censé souligner le caractère "étrange" de l'ethnolecte, mais il faut préciser que ce phone est absent dans les ethnolectes primaires – cf. l'exemple (4) – tout comme dans le suisse allemand traditionnel, qui en effet ne connaît que des fricatives vélaires ou uvulaires (cf. Fleischer & Schmid, 2006: 224).

En ce qui concerne "Sputim" et son interlocuteur, leur manière de parler est aussi caractérisée par le premier trait phonétique des ethnolectes primaires, à savoir la prononciation voisée des occlusives:

- (10) [d·ox əs g·ɔt mɔn vil væi̯ʒ du] (Sputim)
 "si, ça va, mon pote, parce que tu sais"
- (11) [d·u wæi̯ʒ gants ge'naʊ] (interlocuteur de Sputim)
 "tu sais très exactement"

Notons, en particulier, la prononciation non seulement voisée, mais même allongée des occlusives dans les mots [d·ox], [g·ɔt] en (10) et des mots [d·u], [gants], [ge'naʊ] en (11). Ces deux exemples contiennent aussi le troisième trait des ethnolectes suisses allemands: l'approximante labiodentale [ʋ] est remplacée par la fricative voisée [v] dans le discours de "Sputim" [vil væi̯ʒ] (10) et même par une approximante labiovélaire [w] dans celui de son interlocuteur [wæi̯ʒ] (11).

Les ethnolectes secondaires reproduisent donc assez fidèlement les trois premiers traits phonétiques des ethnolectes primaires, tandis qu'ils n'offrent pas de trace du quatrième trait, celui de la non application des processus de sandhi; il se peut que les phénomènes de sandhi soient moins saillants du point de vue perceptif et par là moins accessibles à la conscience métalinguistique des comédiens. En outre, jusqu'ici, nous avons trouvé une certaine correspondance non seulement entre les ethnolectes primaires et secondaires, mais aussi entre les deux personnages inventés "Berisha" et "Sputim". Néanmoins, ce dernier et son interlocuteur exhibent un autre trait phonétique qui n'apparaît ni dans les

ethnolectes primaires ni dans le parler de "Berisha": il s'agit de la réalisation du phonème /r/ comme approximante rétroflexe [ɻ]:

- (12) ['vidəɻ mit miəɻ] (Sputim)
"de nouveau avec moi"
- (13) [tɔs iʃ jɔ vol di 'gʁɔʃti ɔ:fikə'ɻej ksi] (Sputim)
"eh ben, ça a été la plus grande provocation"

La prononciation rétroflexe de /r/ semble être un stéréotype attribué aux albanophones (cf. Manzelli, 2004: 177). L'emploi de cet élément dénote une certaine familiarité avec les langues de l'immigration (le créateur de "Sputim" est en effet bosniaque) et sert à créer une parodie interethnique à l'intérieur des communautés des immigrés.

3.4. *L'imitation phonétique dans un ethnolecte tertiaire*

L'usage de certains éléments d'une langue ou d'une variété de langue autre que la sienne est connu sous le terme de *crossing* (Rampton, 2005). Dans les communautés linguistiques multiculturelles, le *crossing* est souvent pratiqué dans un esprit de coopération ou d'accommodation envers les interlocuteurs. Dans ce sens, on pourrait considérer comme instances de *crossing* l'emploi de termes et d'expressions albanais tel qu'il a été documenté dans des écoles en Suisse alémanique (Schader, 2006: 289-333).

D'une certaine manière, il est aussi possible d'envisager les ethnolectes secondaires et tertiaires comme un cas particulier de *crossing*. Il est vrai qu'on parle avec la "voix" de l'autre, mais on le fait en l'absence d'un interlocuteur authentique; ce qui est plus important encore c'est que cette pratique discursive déploie une intention de parodie et de caricature, dans un esprit de jeu linguistique et de divertissement (Deppermann, 2007: 332-348).

Une séquence conversationnelle qui témoigne en faveur de l'existence d'un ethnolecte tertiaire suisse allemand a été découverte dans un corpus sur la langue des jeunes, recueilli à l'intérieur d'un projet du Fonds national suisse de la recherche scientifique; ce projet a été réalisé à la Haute École des Sciences Appliquées de Zurich (cf. Werlen et al., 2010). L'interaction a eu lieu le 28 décembre 2006 dans le canton de Nidwalden (en Suisse centrale): un samedi soir, trois apprentis et une lycéenne, âgés de 17 à 19 ans, se dirigent en voiture vers une discothèque (pour un extrait de la transcription conversationnelle cf. Tissot et al., 2010: 296). L'atmosphère est gaie, probablement aussi à cause de la consommation d'alcool, et les deux interlocuteurs principaux A et B sont engagés dans une compétition verbale. Parmi les atouts de la virtuosité linguistique figure aussi l'emploi de l'ethnolecte; voilà qu'apparaissent des éléments discursifs empruntés à la vidéo "Kleshtrimania", apparue sur Internet quelques mois auparavant:

- (14) [tɒʒ iʒ mɒl də 'gɪʃti ɒ:fikə'ɹeɪ ksi:] B
 "ça a été la plus grande provocation"
- (15) [d'u heʒ ə 'ʒvøʃtəɹ und ix væɪz əz 'gɒ:nts ʒe'naɹ] A
 "tu as une sœur et je le sais exactement"

Dans ce bricolage verbal, les jeunes citent des locutions entières de la scène de "Kleshtrimania": l'énoncé (14) reprend presque littéralement la phrase (13) de "Sputim". De surcroît, ils recyclent des éléments lexicaux et phonétiques en les adaptant à leurs exigences discursives. Dans l'énoncé (15) nous retrouvons donc des caractéristiques segmentales des ethnolectes primaires et secondaires, comme l'occlusive voisée en [d'u] ou encore la fricative labiodentale et l'approximante rétroflexe en ['ʒvøʃtəɹ]; dans ce cas, le mot n'a pas été fourni par l'intertexte.

Voici un dernier extrait qui montre d'une façon claire la mise en jeu des variantes phonétiques de l'ethnolecte:

- (16) ['ɒbər iʒ væɪz vo 'dini 'muɹtər vont und iʒ væɪz vo 'dini 'ʃvøʃtəɹ
 vont' und 'væɡə 'dɛm muʃ tu 'u:fpɒsə] A
 "je sais où habite ta mère et je sais où habite ta sœur et à cause de ça tu dois
 faire attention"

On voit que la réalisation de la fricative labiodentale est exploitée presque systématiquement, tandis que les occlusives voisées sont plus fréquentes à l'initiale du mot; dans cet énoncé, la prononciation rétroflexe de /r/ est restreinte à la forme lexicale ['ʃvøʃtəɹ] "sœur". L'énoncé (16) contient en outre un autre élément de déguisement: la fricative palatale [ç] que nous avons repérée dans l'ethnolecte secondaire de "M. Berisha" (exemple 9) tout en étant absente dans les ethnolectes primaires.

D'un point de vue discursif, l'affrontement verbal entre les deux jeunes nous rappelle les insultes rituelles mises en exergue dans le chapitre 8 de *Language in the inner city* (Labov, 1972: 297-353). A ce sujet, il est important de souligner que l'emploi des formes ethnolectales par les jeunes suisses ne vise guère à se moquer des immigrés. En effet, dans une interview menée avec les deux locuteurs A et B à propos de leurs auto enregistrements, les deux locuteurs ont affirmé n'avoir employé ces éléments que pour se divertir (communication personnelle de Esther Galliker). Ajoutons que, probablement, cette compétition verbale devait aussi permettre aux deux interlocuteurs de se positionner à l'intérieur du groupe des pairs (Tissot et al., 2011: 341).

3.5. *Considérations comparatives*

Nous avons pu constater que les ethnolectes secondaires recyclent les premiers trois traits phonétiques des ethnolectes primaires (occlusives

voisées, fricatives fortes à l'initiale du mot, substitution de l'approximante labiodentale avec une fricative), tandis que le quatrième trait (l'absence des processus de sandhi) semble posséder une saillance moins élevée, au point de ne pas être saisi par les comédiens. Par contre, "Berisha" utilise un cinquième trait "étrange", la fricative palatale [ç]; de même, la parodie de "Sputim" ajoute un sixième trait que nous n'avons pas détecté dans les données des ethnolectes primaires, à savoir la réalisation rétroflexe de /r/. Finalement, l'ethnolecte tertiaire, dont on a pu voir un échantillon, reprend non seulement trois phénomènes typiques des ethnolectes primaires, mais il emploie aussi deux traits "ajoutés" dans les représentations médiatiques (fricative palatale et approximante rétroflexe). Ceci fournit une évidence empirique ultérieure pour la chaîne ethnolectale postulée dans le modèle de Auer (2003).

Afin de mieux saisir les mécanismes de la parodie linguistique, une étude plus approfondie des ethnolectes suisses allemands devra prendre en charge le taux de variabilité à l'intérieur des trois stades, soit du point de vue quantitatif soit du point de vue qualitatif. Passons donc à l'examen des problèmes ouverts pour la recherche sur les ethnolectes ainsi qu'à la discussion de quelques implications théoriques que les phénomènes ethnolectaux posent à la sociophonétique.

4. Discussion: vers une sociophonétique des ethnolectes

Parmi les tâches de la sociolinguistique on trouve sans doute la description – et possiblement l'explication – de la dynamique sociale des pratiques langagières et donc aussi de la gamme des "ethnolectes", d'autant plus que ce phénomène est perçu et traité par le discours public, notamment dans les médias (voir, par exemple, l'article "Le jugodütsch nouvelle culture des ados" paru dans *L'Hébdô* le 22 février 2007). Évidemment, les quelques observations faites dans cette contribution n'arrivent guère à combler la lacune qui existe dans ce domaine de recherche. Elles visent plutôt à fournir une première reconnaissance des variantes linguistiques en jeu, ce qui devrait permettre de jeter les bases d'une analyse plus approfondie du sujet.

Ceci vaut a fortiori pour les représentations sociales véhiculées par ces pratiques langagières. Il serait donc souhaitable que non seulement la sociophonétique, mais aussi la sociologie et la psychologie sociale prennent en charge la phénoménologie des ethnolectes. Un débat interdisciplinaire permettrait d'approfondir des notions telles que "ethnicité" (cf. Bös, 2008) ou "multiethnolecte"; par ailleurs, ce dernier terme constitue une *contradictio in adjecto*. En effet, les dénominations *Jugodütsch* et *Balkanslang* relèvent d'une hétéro catégorisation qui va au-delà de l'ethnicité dans son sens traditionnel (à savoir l'autoreprésentation par une origine et langue commune). Une construction identitaire des

ethnolectes primaires – possiblement par le biais d'une dichotomie "± issu de l'immigration" – reste encore à faire.

De surcroît, il devient évident qu'une focalisation sur les traits phonétiques des ethnolectes ne peut saisir qu'une seule dimension d'un phénomène communicatif beaucoup plus vaste. Dans la section 2, nous avons déjà mentionné que les trois types d'ethnolectes se manifestent à tous les niveaux d'analyse linguistique, en particulier dans les domaines de la morphologie et de la syntaxe (cf., pour l'Allemagne, Auer, 2003: 258-259, et pour la Suisse alémanique Tissot et al., 2011: 324-327 et 330-331); aussi faudrait-il insister sur d'autres aspects comme les choix lexicaux et les marqueurs discursifs. Enfin, même dans le domaine de la phonétique, on devra élargir le champ de recherche en envisageant aussi la prosodie, étant donné que plusieurs auteurs ont identifié dans les ethnolectes un changement rythmique.

Plus précisément, on a avancé l'hypothèse que des langues considérées habituellement comme iso-accentuelles relèveraient dans leurs variétés ethnolectales de l'influence rythmique des langues de l'immigration. La sociolinguiste Quist (2008: 48) parle à ce propos d'une possible isochronie syllabique dans les ethnolectes danois à l'instar des observations de Auer (2003: 258) sur les ethnolectes parlés en Allemagne; nous-mêmes avons soutenu cette hypothèse pour les ethnolectes suisses allemands (Tissot et al., 2011: 290-291). À l'opposé, on a postulé que le rythme iso-accentuel de l'arabe pourrait avoir une influence sur le français parlé dans la banlieue parisienne. Néanmoins, la vérification empirique de cette hypothèse n'a pas abouti aux résultats attendus: en appliquant des mesures acoustiques au français ethnolectal on ne constate qu'un léger éloignement du patron foncièrement iso-syllabique du français standard; l'influence de l'arabe se manifeste plutôt dans d'autres détails phonétiques, par exemple dans l'intrusion d'occlusives glottales ou dans une forte tendance au dévoisement des voyelles (Fagyal, 2010b, cf. aussi Fagyal, 2010a: 103-169).

Cette dernière étude peut quand même servir de modèle pour de futures recherches, surtout à cause de la démarche quantitative qui jusqu'à présent a été un peu négligée dans la recherche sur les ethnolectes européens – à l'exception de l'enquête de Kerswill et al. (2008) sur les innovations dans la réalisation des diphtongues dans l'anglais de Londres. Dans le cas des ethnolectes suisses allemands, il serait souhaitable de recueillir de larges corpus dans des écoles avec une forte présence d'enfants immigrés: de telles données permettraient de documenter les ethnolectes primaires (et leur variabilité interne) sur la base d'analyses acoustiques. Aussi serait-il convenable de disposer de corpus analogues recueillis dans des écoles avec une faible présence d'immigrés. Une telle comparaison permettrait d'identifier spécifiquement les caractéristiques des ethnolectes primaires et de recueillir éventuellement aussi des échantillons des ethnolectes tertiaires. Finalement, on devrait passer de

l'analyse de la production du multiethnolecte balkanique à celle de la perception, en réalisant des expériences sur son évaluation à partir de traits phonétiques (cf. Jannedy et al., 2011).

En somme, nous venons de formuler le desideratum d'une véritable "sociophonétique" des ethnolectes, ce qui nous amène enfin, non seulement à souligner l'utilité de ce champ de recherche, mais aussi à nous interroger sur son statut à l'intérieur des sciences du langage. La sociophonétique est-elle une partie de la sociolinguistique, de la phonétique ou simplement une discipline-pont entre les deux? La sociophonétique peut-elle offrir une valeur adjointe ou un propre programme de recherche qui dépasse la juxtaposition des deux champs d'expertise?

On pourrait objecter qu'au fond la sociolinguistique "classique" a toujours abordé des questions d'ordre phonétique en adoptant même des méthodes d'analyse acoustique (cf., par exemple, Labov et al., 1972). D'autre part, une section "Sociophonétique" existe depuis 1979 dans le Congrès international des sciences phonétiques (ICPhS) et, ces dernières années, la sociophonétique a gagné en autonomie et en présence. Toute une série de publications scientifiques en témoignent: l'article "Sociophonetics" dans la deuxième édition de l'*Encyclopedia of Language and Linguistics* (Foulkes, 2006), un numéro thématique du *Journal of Phonetics* consacré à la modélisation de la variation sociophonétique (Jannedy & Hay, 2006), l'ajout d'un chapitre "Sociophonetics" dans la deuxième édition du *Handbook of Phonetic Sciences* (Foulkes et al., 2010) et, surtout, la publication de deux volumes récents qui représentent l'état actuel de la discipline (Preston & Niedzielski, 2010a; Di Paolo & Yaeger-Dror, 2010). Ajoutons comme dernier évènement l'organisation – en décembre 2010 – de deux journées d'étude dédiées à la sociophonétique⁵.

Parmi les arguments soutenant la spécificité de la sociophonétique – par rapport à la sociolinguistique "traditionnelle" – on réclame une approche plus complète du processus de communication phonique tout comme l'emploi de techniques sophistiquées dans les domaines de l'articulation et, plus encore, de la perception (cf. Foulkes et al., 2010: 723-727, et surtout les nombreuses recherches présentées dans le volume de Preston & Niedzielski, 2010a: 191-409). Mis à part ces apports des sciences phonétiques à la sociolinguistique, on insiste par contre sur la prise en charge des divers facteurs et dimensions de la variation linguistique dont la phonétique "traditionnelle" n'a pas toujours tenu compte suffisamment.

Du point de vue de la théorie sociolinguistique, on doit aussi se poser la question de la spécificité de la phonétique et de la phonologie par rapport aux autres niveaux d'analyse de la langue (cf. Gadet, 2007: 71-72). Serait-ce un hasard qu'on n'ait pas encore assisté à la naissance d'une "socio-

⁵

<http://linguistica.sns.it/Sociophonetics/home.htm> (disponible le 14 décembre 2011)

morphologie" ou d'une "socio-syntaxe" à l'instar de la sociophonétique? Il se peut que le plan phonique de la langue soit en quelque sorte le plus riche en informations "indexicales", voire sociales; notons, par exemple, que parmi les catégories sociales envisagées en sociophonétique on trouve aussi l'orientation sexuelle (cf. Mack, 2010).

Pour conclure, les ethnolectes posent à la sociophonétique – et d'une certaine manière à la théorie sociolinguistique tout court – des problèmes d'ordre plus général. Par exemple: quel est le statut des traits phonétiques des ethnolectes suisses allemands en tant que variables sociolinguistiques? S'agit-il, dans le cas des ethnolectes primaires, de simples "indicateurs", relevant de la seule variation diastratique (donc d'une variable linguistique que le locuteur n'arrive pas à contrôler consciemment) ou bien de "marqueurs", relevant aussi de la variation diaphasique ou stylistique (ce qui impliquerait un certain choix de la part du locuteur)? Et encore: qu'en est-il du troisième type parmi les variables laboviennes, les stéréotypes? Sont-ils toujours connotés négativement ou peuvent-ils assumer au moins un certain prestige "couvert"? On pourrait par exemple argumenter que les mêmes traits phonétiques passent d'un statut de marqueur dans l'ethnolecte primaire à un statut de stéréotype dans les ethnolectes secondaires et tertiaires; il serait toutefois prématuré de qualifier d'emblée leur valeur stylistique comme négative.

Si l'on peut donc concevoir une certaine analogie entre les trois types d'ethnolectes et la typologie labovienne des variables sociolinguistiques (Labov, 1994: 78; Labov, 2001: 196), en l'état actuel, un doute persiste quant au fait qu'il s'agisse d'un véritable processus de changement linguistique provenant du bas. D'une part, le degré de conscience des locuteurs – facteur problématique, mais fort important pour la théorie socio-linguistique (cf. Kristiansen, 2011: 268-269) – semble empêcher une diffusion à large échelle des traits ethnolectaux, censés opérer au niveau diaphasique plutôt qu'en diastratie. C'est alors qu'intervient la notion de "style" qui a gagné ces dernières années en importance en sociolinguistique (cf. Auer, 2007 et Coupland, 2007). Cela dit, il devient évident qu'une démarche purement quantitative ne pourra pas donner une réponse satisfaisante aux questions que nous venons de soulever. La recherche variationniste doit mettre à profit, aussi pour le plan phonique, les méthodes de la sociolinguistique "interprétative" qui bénéficie, par ailleurs depuis plusieurs décennies, des acquis de l'analyse conversationnelle (cf., par exemple, Auer & Di Luzio, 1984). Par ce biais, la sociophonétique parviendra à appréhender non seulement la variation selon l'utilisateur, mais aussi la variation selon l'usage (Gadet, 2007: 23); à la longue, même la ligne de séparation entre ces dimensions de variation devient floue.

Bibliographie

- Auer, P. (2003): 'Türkenslang' – ein jugendsprachlicher Ethnolekt des Deutschen und seine Transformationen. In: Häcki Buhofer, A. (éd.): *Spracherwerb und Lebensalter*. Basel (Francke), 255-264.
- Auer, P. (éd.) (2007): *Style and Social Identity. Alternative Approaches to Linguistic Heterogeneity*. Berlin (Mouton de Gruyter), 325–360.
- Auer, P. & Di Luzio, A. (éds.) (1984): *Interpretive sociolinguistics: migrants, children, migrant children*. Tübingen (Gunter Narr).
- Boersma, P. & Weenink, D. (2010): *Praat. Doing phonetics by computer* [logiciel]. Version 5.2. Disponible: <http://www.praat.org>
- Bös, M. (2008): Ethnizität. In: Baur, N. et al. (éds.): *Handbuch Soziologie*. Wiesbaden (VS-Verlag), 55-76.
- Carlock, E. & Wölck, W. (1981): A method for isolating diagnostic linguistic variables: The Buffalo ethnolects experiment. In: Sankoff, D. & Cedergren, H. (éds.): *Variation Omnibus*. Edmonton (Linguistic Research, inc.), 17-24.
- Capus, A. (2011): *Der König von Olten kehrt zurück*. Olten (Knapp).
- Coupland, N. (2007): *Style: language variation and identity*. Cambridge (Cambridge University Press).
- Clyne, M. (2000): *Lingua franca and ethnolects in Europe and beyond*. In: *Sociolinguistica*, 14, 83-89.
- Di Paolo, M. & Yaeger-Dror, M. (éds.) (2010): *Sociophonetics. A student's guide*. London (Taylor & Francis).
- Deppermann, A. (2007): Playing with the voice of the other: Stylized Kanakspak in conversations among German adolescents. In: Auer, P. (éd.), 325–360.
- Enstrom, D. & Spörri-Bütler, S. (1981): A voice onset time analysis of initial Swiss-German stops. In: *Folia Phoniatrica*, 33, 137-150.
- Fagyal, Z. (2010a): *Accents de banlieue: aspects prosodiques du français populaire en contact avec les langues de l'immigration*. Paris (Harmattan).
- Fagyal, Z. (2010b): Rhythm types and the speech of working-class youth in a banlieue of Paris: the role of vowel elision and devoicing. In: Preston & Niedzielski (éds.), 91-132.
- Fleischer, J. & Schmid, S. (2006): Zurich German. In: *Journal of the International Phonetic Association*, 36, 243-253.
- Foulkes, (2006): *Sociophonetics*. In: Brown, K. (éd.): *Encyclopedia of language and linguistics*. Second Edition. Amsterdam (Elsevier), 495-499.
- Foulkes, P., Scobbie J. & Watt, D. (2010): *Sociophonetics*. In: Hardcastle, W., Laver, J. & Gibbon, F. (éds.): *The Handbook of Phonetic Sciences*. Second Edition. London (Wiley-Blackwell), 703-754.
- Gadet, F. (2007): *La variation sociale en français*. Nouvelle édition revue et augmentée. Paris (Orphys).
- Häberli, A. & Wollensack, J. (2006): *Code-Switching*. Haute École des Arts de Zurich (mémoire de licence).
- Jannedy, S. & Hay, J. (éds.) (2006): *Modelling sociophonetic variation*. *Journal of Phonetics*, 34, 405-530.
- Jannedy S., Weinrich, M. & Brunner, J. (2011): The effect of interferences on the perceptual categorization of Berlin German fricatives. In: Lee, W. & Zee, E. (éds.): *Proceedings of the 17th International Congress of Phonetic Sciences*. Hong Kong, 962-965.

- Kerswill, P., Torgersen, E. & Fox, S. (2008): Innovation and diffusion in the London diphthong system. In: *Language variation and change*, 20, 451-491.
- Kristiansen, T. (2011): Attitudes, ideology and awareness. In: Wodak, R., Johnstone, B. & Kerswill, P. (éds.): *The SAGE handbook of sociolinguistics*. London (SAGE), 255-278.
- Labov, W. (1972): *Language in the inner city*. Philadelphia (The University of Pennsylvania Press).
- Labov, W. (1994): *Principles of linguistic change. Internal factors*. Oxford (Blackwell).
- Labov, W. (2001): *Principles of linguistic change. Social factors*. Oxford (Blackwell).
- Labov, W., Yaeger, M. & Steiner, S. (1972): *A quantitative study of sound change in progress*. Philadelphia (US Regional Survey).
- Mack, S. (2010): A sociophonetic analysis of perception of sexual orientation in Puerto Rican Spanish. In: *Laboratory Phonology*, 1, 41-63.
- Manzelli, G. (2004): Italiano e albanese: affinità e contrasti. In: Ghezzi, C. et al. (éds.): *Italiano e lingue immigrate a confronto*. Perugia (Guerra), 151-196.
- Nocchi, N. & Schmid, S. (2006): Labiodentale Konsonanten im Schweizerdeutschen. In: Klausmann, H. (éd.): *Raumstrukturen im Alemannischen*. Feldkirch (Neugebauer), 25-35.
- Preston, D. & Niedzielski, N. (éds.) (2010a): *A reader in sociophonetics*. Berlin (De Gruyter).
- Preston, D. & Niedzielski, N. (2010b): Introduction: Sociophonetic studies of language variety production and perception. In: Preston, D. & Niedzielski, N. (éds.), 1-12.
- Purnell, T. (2010): Phonetic detail in the perception of ethnic varieties of US English. In: Preston, D. & Niedzielski, N. (éds.), 289-326.
- Quist, P. (2008) Sociolinguistic approaches to multiethnolect: Language variety and stylistic practice. In: *International Journal of Bilingualism*, 12, 43-61.
- Rampton, B. (2005): *Crossing. Language and Ethnicity among Adolescents*. Manchester (St. Jerome).
- Schader, B. (2006): *Albanischsprachige Kinder und Jugendliche in der Schweiz. Hintergründe, sprach- und schulbezogene Untersuchungen*. Zürich (Pestalozzianum).
- Schmid, S., Tissot, F. & Galliker, E. (2010): "S Beschte was je hets gits" oder wenn sich Schweizerdeutsch und Migrationssprachen treffen. In: *SchweizerDeutsch* 1/10, 11-14. Disponible: <http://ch-spraach.ch/ethnolect> (28.06.2011)
- Schön, S. (2010): *Form und Verwendung von ethnolektalem Deutsch unter Jugendlichen in der Schweiz*. Universität de Zurich, Mémoire de licence.
- Tissot, F., Schmid, S. & Galliker, E. (2011): Ethnolektales Schweizerdeutsch: soziophonetische und morphosyntaktische Merkmale sowie ihre dynamische Verwendung in ethnolektalen Sprechweisen. In: Glaser, E. et al. (éds.): *Dynamik des Dialekts – Wandel und Variation*. Stuttgart (Steiner), 281-302.
- Werlen, E., Galliker E & Tissot, F. (2010): Konzeptuelle Zugänge zu intralingualer Variation: Dialekt und Standardsprache in Gesprächen Deutschschweizer Jugendlicher. In: Jørgensen, N. (éd.): *Vallah Gurkensalat 4U & Me! Current perspectives in the study of youth language*. Frankfurt (Peter Lang), 229-244.
- Würth, M. (2011): La ciudad como área lingüística: aspectos escogidos de un análisis de la variación y de las actitudes en el habla de la Región Metropolitana de Buenos Aires. In: *Boletín Hispánico Helvético*, 17-18, 199-217.

Methodological issues for the study of phonetic variation in the Italo-Romance dialects

Giovanni ABETE

Università degli Studi di Napoli "Federico II", Dipartimento di Filologia Moderna

In questo articolo si discutono alcune tecniche di elicitazione e se ne valuta l'adeguatezza per lo studio della variazione fonetica nei dialetti italiani. Le riflessioni teoriche sono ancorate all'analisi di uno specifico fenomeno linguistico: l'alternanza sincronica tra dittonghi e monottonghi nel dialetto di Pozzuoli (in provincia di Napoli). In rapporto a questo fenomeno di variazione, vengono messi a confronto dati raccolti con l'intervista libera e risposte a un questionario di traduzione. L'analisi mette in luce l'opportunità del ricorso a materiale parlato spontaneo elicitato in situazioni il meno artificiali possibili. Nello stesso tempo, si argomenta in favore di un metodo di analisi che parta dai dati dell'uso per risalire induttivamente ai *patterns* di variazione, limitando così il ricorso ad assunzioni fonologiche *a priori*.

1. Introduction¹

A central role in Italian dialectology is played by phonetic/phonological descriptions of dialectal varieties. Regrettably, phonetic research on dialects has generally lacked an experimental base. In fact, while most of experimental phonetics is directed towards the regional varieties of Italian, experimental techniques are only sporadically applied to the Romance dialects of Italy². This paper investigates the reasons for such a gap, considering some problems of elicitation methods of dialectal speech. The theoretical reflections are anchored to the study of an actual phenomenon of phonetic variability: the synchronic alternation between diphthongs and monophthongs in the dialect of Pozzuoli.

¹ This is a revised and extended version of a paper presented at the 11th congress of the *Società Internazionale di Linguistica e Filologia Italiana*, Naples 5-7 October 2010. The author wishes to thank two anonymous reviewers for constructive feedback and comments on this article.

² With regard to this observation, a survey of the proceedings of the Italian congresses in phonetics (e.g. the ones organized by the *Gruppo di Fonetica Sperimentale* and by the *Associazione Italiana di Scienze della Voce*) reveals that the articles applying experimental methods to dialectal varieties are a small minority. Similar considerations apply to papers published in the journals of Italian dialectology *Rivista Italiana di Dialettologia* and *L'Italia Dialettale*.

Eliciting dialectal speech in Italy is not an easy task. The peculiar status held by dialects in the linguistic repertoire³ makes some standard techniques of experimental phonetics inapplicable. This is the case for reading word lists, but also for techniques such as Map Task (Anderson *et alii*, 1991) which have otherwise been successfully used to elicit spontaneous speech⁴. Reading dialectal texts or words is an extremely unfamiliar activity. Moreover, people that speak dialect fluently are often illiterate or semiliterate. Lastly, many dialects do not have a written tradition at all, or they refer to the tradition of other dialects, avoiding more locally marked features⁵. In short, if based on reading, useful research on Italo-Romance dialects would completely fail.

Similar considerations apply to Map Task. Dialectal speech is confined to familiar contexts, while Map Task creates an artificial situation where the use of dialect would be judged as inappropriate.

Two more applicable techniques are discussed here: "spontaneous interview" and "translation questionnaire". They differ greatly in the quality of the phonetic and linguistic detail they reveal. The case study from Pozzuoli argues for the use of natural conversational data.

2. Diphthongization in Pozzuoli

A synchronic alternation between monophthongal and diphthongal realizations of a vocalic variable characterizes several Italo-Romance dialects. This phenomenon can be locally found on the Tyrrhenian coast, especially in the south and west areas of Naples, while it is more spread in the dialects of the Adriatic coast, from Abruzzo to Apulia (Sornicola, 2006a). Romance linguists usually term this "spontaneous diphthongization", as opposed to "conditioned diphthongization" which is a metaphonetic process (Schürr, 1970). However, it should be stated that the term "diphthongization" is often used to define a diachronic change that

³ The Italo-Romance repertoire can be defined as a "situazione di bilinguismo endogeno (o endocomunitario) a bassa distanza strutturale con dilalia" (Berruto, 1993: 5). This definition adequately describes the relationship between national language and dialects, which in Italy presents peculiar features if compared with classic diglossic situations. In fact, in Italy both the national language and the dialects are "impiegate/impiegabili nella conversazione quotidiana e con uno spazio relativamente ampio di sovrapposizione" (Berruto, 1993: 6), but while "la gamma di funzioni dell'italiano è aperta verso il basso, quella del dialetto è chiusa, o quanto meno limitata, verso l'alto" (*ibidem*: 22).

⁴ For the Italian language, see the *corpora* AVIP (Bertinetto, 2001), API (Crocco *et alii*, 2002) and CLIPS (Albano Leoni, 2007).

⁵ This is the case of many dialects in Campania which are subject to the normalizing influence of written Neapolitan. See the examples in Abete (2008).

produced diphthongs in certain contexts, while I will use it here to refer to a synchronic process of phonetic variation.

The data presented here are part of a larger study which compares diphthongization in four different dialects of southern Italy (Abete, 2011). Data from Pozzuoli, a medium-sized town just West of Naples, will be briefly presented in this section. The utterances reported below were produced by one speaker, a 48 year-old fisher-man, during a conversation (see §3 for the elicitation method). Eight tokens of the lexical item /rettsə/ "fishing-nets" in different prosodic positions are presented.

- 1) a 'kɔsɪr i **ˌrɛtts** || a fɛð i 'zɛttsə || (.)
to sew the nets, to make the nets (a fisherman has to learn)
- 2) tʊ sapːh i **ˌrɛtts** || ðə 'βasɪn pə viːfɪŋ ||
you haul the nets in, they (the motor-boats) pass close to you
- 3) 'pɜru kwɛnd jɛn æ kɔ'li i **ˌrɛtts** || (.)
also when we went to cast the nets
- 4) pɛ'kːhɛ 'pɾɪmɔ yʊ 'tːhɛndə pjetts i **ˌrɛtts** zə ɣãmbãː || (.)
because once with thirty nets one could live
- 5) i **ˌrɛtts** v mɜ'lvɪtts ε<ε> (.) <ε> 'nãðu ðɪp i ɛtts ||
nets for codfish is... another type of net
- 6) zæ̃n i mɛgə'dzɪni yɛ nu <u> tãn i **ˌrɛtts** aː'ɾɪnt ||
there were warehouses where we... left the nets inside

As these examples show, the same lexical item (for the same speaker) can be realized with a stressed vowel of the type [e] or with a diphthong of the type [ɛi]. More specifically, diphthongs appear before a prosodic pause (1-3), while they are not found in internal position (4-6)⁶. In order to have diphthongs, a silent pause does not seem to be necessary⁷, as can be seen in 1) and 2).

⁶ In terms of prosodic phonology (e.g. Beckman & Pierrehumbert, 1986), in order to have diphthongal realizations an intonational phrase break is necessary, whether or not it coincides with the end of an utterance, while an intermediate phrase break alone is not sufficient, although a few exceptions exist. For quantitative data supporting these statements see Abete (2011: §5.2.3).

⁷ This observation has been confirmed by acoustic measures and statistical tests in four dialects of southern Italy (Abete, 2011: §6.1.3).

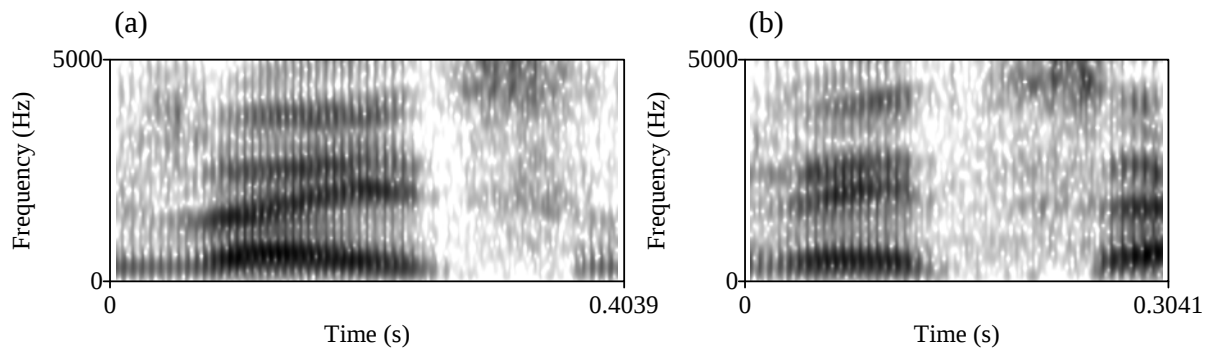


Fig. 1: Spectrograms of a diphthongal realization (a) and of a monophthongal realization (b) of the lexical item /rettsə/ "fishing-nets" in different prosodic positions

In Figure 1, spectrograms of two tokens are shown, with and without diphthong (they are taken from the utterances 2 and 6). This kind of alternation is very pervasive in the dialect of Pozzuoli as it involves all stressed high and high-mid vowels (i.e. /i/, /e/, /o/, /u/) and even seems to have spread to /ɛ/ for the younger speakers of the local fishermen community (Abete & Simpson, 2010).

However, it should be noted that, even preceding a prosodic pause, diphthongization is quite unstable. With regard to this, there are presented some examples taken from the same conversation quoted previously:

- 7) və'reŋ a 'p:atəmʊ 'yom:ə yu'zev ɪ 'rettsə ||
we looked at my father sewing the nets
- 8) 'kwandə vɛ: k:hə'lɪ **rets** || 'arə və'reə ɪaɪ ɛ ʔal'v̥i: ||(.)
when you go to cast the nets, you have to see where you have to cast

These examples can be respectively compared with 1) and 3), whose structure and meaning are quite similar. Even if the syntactic-prosodic position of the item is the same, in 7) and 8) the stressed vowel does not exhibit a noticeable change of quality, resulting perceptually in a monophthong.

In certain circumstances, monophthongal realizations in pre-pausal position can be accounted for in terms of stylistic choices related with the formality of the context. However, this cannot be the case of 7) and 8) because the situational context remains unvaried for all the utterances showed before. Rather, monophthongs in 7) and 8) can be considered as the result of a monophthongization process which simplifies the diphthongal target under conditions of fast speech. Evidence in favour of this interpretation can be found not only in the speech rate, which is impressionistically higher for 7) and 8), but also in the quality of the monophthongs themselves: they are slightly more open than the realizations of /e/ in internal position.

Alternations like these, involving the dynamics between diphthongization and monophthongization, are crucial to any theory of linguistic variation and change. At the same time, capturing and analysing this type of variability requires some special techniques.

3. The spontaneous interview

The data presented in §2 were elicited using an adapted version of the "spontaneous interview" (Como, 2006). This elicitation technique aims to overcome the traditional face-to-face interview⁸, incorporating principles from more anthropologically oriented methods, like participant observation (Vidich, 1971). Some of its main issues are summarized below.

The interview must be conducted in a context which is familiar to the speaker, i.e. where he/she habitually uses the dialect⁹. For example, the utterances reported in §2 were recorded in a little bay where fishermen usually spend many hours a day repairing fishing-nets. Figure 2 is a sketch of the setting in which this recording was made, which is also the typical setting of the recordings used in Abete (2011).

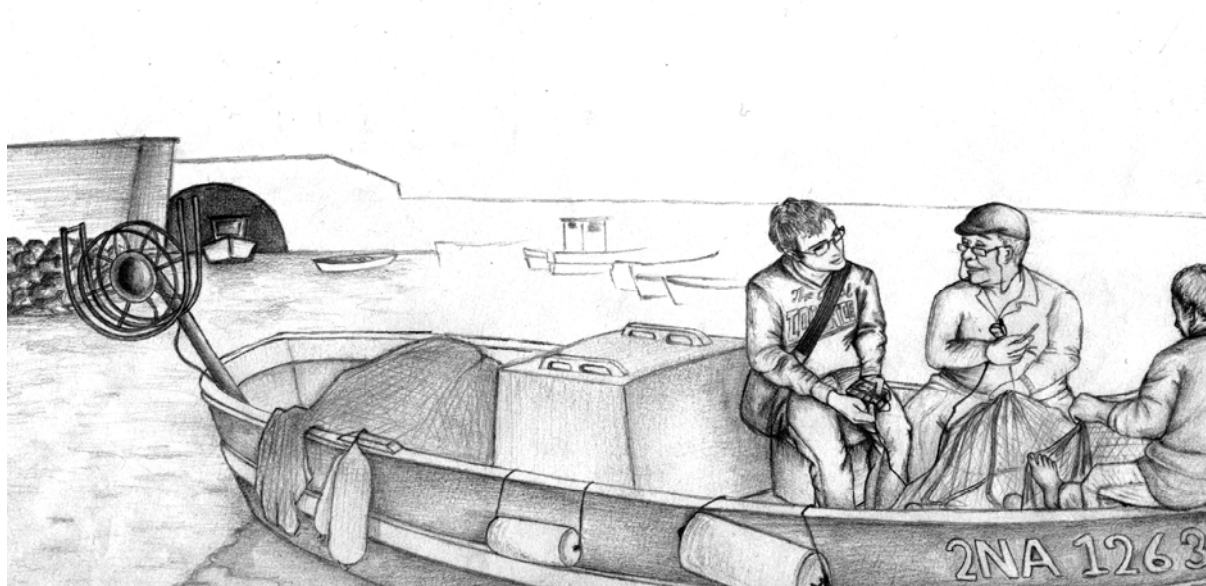


Fig. 2: Typical setting of the recordings collected via spontaneous interview in Abete (2011)

⁸ In the traditional sociolinguistic interview, the roles of interviewer and interviewee are rigidly distinct and their power relationships are fairly asymmetrical, the interviewer driving the turn-taking and the choice of the topics. The ecological validity of the data collected by this method has been highly criticized, because the interactional norms imposed by the interview are too much restrictive in comparison with the every-day conversation (e.g. Briggs, 1984; Cicourel, 1982, 1988; Wolfson, 1976).

⁹ See the notion of sociolinguistic *habitat* discussed in Sornicola (2006b: 195-198).

The interviewee should preferably be supported by one or more of his peers, such as friends or relatives. Studying groups rather than individuals is one of the strategies defined by Labov (1972) to break down the social roles of interviewer/interviewee. As Milroy (1987: 62) observes, "this has the effect of "outnumbering" the interviewer and decreasing the likelihood that speakers will simply wait for questions to which they articulate".

The interviewer has to use a variety as close as possible to the interviewee's dialect, or another neighbouring variety, provided that it is perceived as low in the hierarchy of the repertoire. This principle aims to minimize the social distance between interviewer and interviewee (Gumperz, 1982). Moreover, it is well known that the speech variety of the researcher can influence the interviewee's answers (Sanga, 1991: 172).

The interviewer has to try to steer the conversation onto particular topics, in order to assure the systematic emergence of some lexical items, but he should also be flexible to other topics of interest for the speaker.

The interviewer should not limit himself to asking questions, rather he should take turns in conversation, giving his own opinion and introducing his own personal experiences (Como, 2006: 107).

Some technical notes are also quite important. The microphone (as small as possible) should be attached to the speaker's clothing about 15 centimetres from the mouth. This position, together with the recording level which is kept as high as possible (avoiding distortion), minimizes any external noises and optimizes the recording of the speaker's voice (Ladefoged, 2003: 22). Moreover, in that position the microphone is out of the speaker's visual field and it can be easily ignored, especially when there is an emotional involvement in the conversation.

This technique has been tested on four dialects of southern Italy (two from Campania, one from Calabria and one from Apulia), eliciting data of high phonetic and linguistic quality, as those presented in §2. This kind of material meets the theoretical need of studying phonetic patterns in a natural conversational context (e.g. Local, 2003; Local *et alii*, 1986; Local & Walker, 2005; Simpson, 2006; Sornicola, 2002).

4. Data from questionnaire and from spoken discourse compared

It is also worth considering one other elicitation method: the "translation questionnaire". This method consists of submitting words or sentences in Italian to the interviewee, and asking the speaker to translate them into the local dialect. Romance dialectology has been using this technique for a

long time and debates about its merits and faults are countless¹⁰. For the purpose of this contribution, I shall confine myself to the limitations of this elicitation method with regard to the study of diphthongization in Pozzuoli.

First, it is easy to understand that any method eliciting words in isolation will fail to describe phenomena of phonetic alternation which have a wider domain than the word, like those described in the previous section. For this reason, only the translation of whole sentences will be discussed here.

In an experiment conducted with four speakers from Pozzuoli both questionnaire and spontaneous interview have been tested. The speakers are all older males (between 62 and 82), come from the town centre, belong to the lower working class and have very low education (just a few years of primary school), with the exception of S4, who belongs to the lower middle class and declares ten years of education. The local Italo-Romance dialect constitutes for them the first language, while their competence in Italian is quite low and mostly passive.

Table 1 presents the percentages of diphthongization before intonational phrase boundary, for high and high-mid vowels for the four speakers (S1-4). Data in the first column are taken from impressionistic transcriptions of ten minutes of conversational speech for each speaker¹¹. Data in the second column are taken from the translation of seventy sentences from Italian into dialect.

SPEAKERS	CONVERSATION	QUESTIONNAIRE
S1	44%	90%
S2	34%	52%
S3	8%	73%
S4	25%	0%

Table 1: Percentages of diphthongal outputs before a prosodic pause. Data from conversation and from translation questionnaire compared.

During conversation the speakers S1 and S2 exhibit the highest percentages of diphthongization; S3 diphthongizes only sporadically, while S4 presents an intermediate situation. Results from the questionnaire are remarkably different. First, S4 does not produce any diphthongs at all. In discussing phenomena like diphthongization, Sornicola (2002: 152-153) points out that they are often under the level of speaker's awareness and

¹⁰ For a critical review see Sanga (1991).

¹¹ The total number of selected tokens was 57 for S1, 62 for S2, 53 for S3 and 48 for S4.

that they appear only in spontaneous speech. This seems to be the case with S4. The influence of Italian (lacking diphthongization) on the results of translation may also be involved. Research using a questionnaire with this speaker would not elicit any diphthongs at all.

A completely opposite behaviour is exhibited by S3: he produces diphthongs only sporadically during conversation, while he produces a large number in response to the questionnaire. The naturalness of speech could be distorted in this case, as well. With regard to this, two particular translations should be considered, when S3 produces words as [marə'nɛ:rə] "sailor" and ['kʰɛ:sə] "cheese", with a stressed [ɛ], instead of the etymological /a/. This phenomenon, called "palatalization of /a/", was recorded for Pozzuoli by Rohlfs (1966: §22) in the first half of the twentieth century, but it seems to have disappeared in the present day speech since it does not occur once in 20 hours of recordings from 14 speakers (some of which were very old), collected over the last three years, despite there being a large number of potential contexts. Translations by S3 exemplify the problems of the questionnaire more clearly. Although it can be a useful way of accessing forms in the speaker's passive competence, it fails to provide reliable data on the speaker's everyday communicative behaviour.

A similar trend characterizes S1, whose percentages of diphthongization are at a middle level in the conversation and become close to 100% in the questionnaire. Apparently, S1 could be regarded as the perfect informer for a research by questionnaire: he seems to have a good level of metalinguistic awareness and translates the sentences into a very marked dialect. However, his answers are of course equally problematic. What a researcher needs is not a record of diphthongs *per se*, but rather one in which the answers to the questionnaire reliably reflect linguistic behaviour in a normal communicative context. Alternations between diphthongs and monophthongs are exactly what a good method should elicit, while the questionnaire distorts the linguistic variability in one way or another. According to the translations by S1 and S3, it would not have been possible to describe phenomena like 7) and 8), which are fundamental for the study of the variation between diphthongization and monophthongization.

A smaller gap between conversation and questionnaire characterizes only S2. However, even if researchers could work exclusively with informers like S2, other more fundamental problems could not be escaped. A questionnaire elicits sentences in isolation, i.e. data are completely decontextualized from the conversational structure. As Local *et alii* (1986) have pointed out, phonetic and phonological patterns are shaped by the needs of conversation and can be understood only with reference to the

structure of talk-in-interaction¹². Looked at from this perspective, the questionnaire is of little or no use at all.

Finally, questionnaire introduces strong circularity in the research, imposing *a priori* phonological assumptions on the process of data collection (Sanga, 1991: 167-168) and sharpening the well-known problem of the observer's paradox. The study of phonetic processes requires a completely different approach, starting from data of usage and arriving inductively at patterns of variation (Kelly & Local, 1989; Simpson, 1991, 1992, 2006).

5. Analyzing phonetic variation

The issue of linguistic variability is central in linguistics because it has implications on the way the speaker's competence is conceived and on the modelling of synchronic variation and diachronic change. This problem can be addressed in very different ways. Many structuralist linguists deal with the issue of variability by giving a logical and methodological priority to the systemic invariants of speech¹³. In the field of phonetic variation, this approach results in practices that assign a special theoretical place to the so-called "citation form" (the form of a word pronounced in isolation). In generative phonologies, the citation form is a basic form from which the different outputs of connected speech are derived via a series of rules¹⁴. However, the way of obtaining the citation form is often not explicitly declared. Simpson (1991) identifies two main methods, one based on the researcher's intuitions¹⁵, and the other based on lists of words and sentences read in a laboratory (e.g. Nespor & Vogel, 1986). In both cases, arguments against these practices are very strict¹⁶.

The alternative to a phonology of connected speech based on citation forms is the detailed analysis of spoken texts elicited in natural conversational

¹² See also Couper-Kuhlen & Ford (2004); Local (2003); Local (2007).

¹³ For example, Coseriu (1997: 10) states that "la notion même de 'variété' n'a du sens que par rapport à (et en tant qu'opposée à) une homogénéité perçue comme telle, supposée ou cherchée. [...] Or, la variété du langage acquiert son sens propre précisément par rapport à ces homogénéité". However, in the context of structural linguistics there are also different approaches to variation. For a discussion of this issue, with a focus on the "Geneva school", see Sornicola (1997).

¹⁴ The process of derivation can be represented in different ways, for example via a series of rules applying to different steps of the derivation (e.g. Kiparsky, 1982; Lass, 1984), or via constraints working in parallel on the input, like in Optimality Theory (Prince & Smolensky, 1993). In any cases, the starting point is always the citation form.

¹⁵ Simpson (1991) discusses examples from Stampe (1973); Kohler (1977); Lass (1984).

¹⁶ For a complete discussion see Simpson (1991: §1.3.1).

contexts. By analyzing the variability of real data and by using an inductive approach it is possible to elicit patterns of variation, without recurring to citation forms and to processes of derivation. Following Simpson (1992: 540):

- i. There are no citation-form phonetics.
- ii. The researcher is assumed to be able to identify different tokens of the same lexical item.
- iii. Patterns of variation can be recognized by looking at the similarities and/or differences that can be found in the phonetic shape of the tokens of the same item (or of analogous ones).
- iv. Phonological statements can be constructed to account for the similarities and differences observed in the phonetics.

This approach has been applied to the analysis of diphthongization in the Italo-Romance dialects by Abete (2011)¹⁷. In this research, the analysis started from the careful listening of a set of recordings and from the choice of a list of lexical items which showed variability in the quality of the stressed vowels, and, more specifically, variability between diphthongal and monophthongal realizations. The analysis then moved to all the realizations of the selected items, which were manually segmented and labelled (e.g. all the tokens of the lexical item /rettsə/ "fishing nets"; see §2). On the basis of the collected data, it is possible to identify systematic differences and similarities in the realizations of each item; moreover, it is possible to delimit a range of variability, and eventually define classification categories inside this range, as for instance diphthongal and monophthongal variants. The next step is to look for correlations of the identified variants with other internal or external features, taking into account that "each part of the speech signal relates to several functions simultaneously" (Local, 2003: 323).

Although detailed impressionistic analysis is a fundamental step of this method, it does not prevent the application of objective techniques. In Abete (2011), diphthongization was analyzed by calculating a numeric index of the amount of diphthongization¹⁸ for each token, and by observing the

¹⁷ The dialects of four communities were investigated: Pozzuoli and Torre Annunziata in Campania, Belvedere Marittimo in Calabria and Trani in Apulia.

¹⁸ This "coefficient of diphthongization" represents an estimation of the Euclidean distance covered by the vowel articulation in the F1-F2 space, and it was crucial for an objective classification of each token in the *continuum* between diphthongal and monophthongal realizations. The coefficient is calculated as follows: measurements of formants are taken at each 20 ms; *minima* and *maxima* of F1 and F2 are obtained from these measurements; the excursion between *maximum* and *minimum* is calculated for each formant; finally, a single value is obtained by the square root of the squares of the two excursions. Before the

variations on this index according to different positions of the vowel variables in the prosodic structure¹⁹. The prosodic labelling focused on the presence/absence of Intonational Phrase boundaries and Intermediate Phrase boundaries (as they are defined by Beckman & Pierrehumbert, 1986²⁰). On the basis of these two constituents, it was possible to distinguish between three prosodic positions: 1) inside the Intermediate Phrase; 2) at the end of the Intermediate Phrase; 3) at the end of the Intonational Phrase²¹.

The Figure 3 shows the relationship between the coefficient of diphthongization and the defined prosodic positions in four dialects of southern Italy. The graph is based on 2384 tokens representing several vowel variables. The straight line indicates a threshold of 1.8 which seems relevant for the perception of diphthongization. The picture highlights the strong conditioning of prosodic position on the alternation between monophthongal and diphthongal realizations. There is a clear polarization between the realizations inside the Intonational Phrase (positions 1 and 2), with coefficients almost always under the threshold; and, on the other hand, the realizations at the end of the Intonational Phrase (position 3), with coefficients generally higher than 1.8. The relation between diphthongization and prosodic position is stronger in the dialects of Torre Annunziata and Belvedere, while it is a bit weaker in the dialects of Pozzuoli and Trani.

formula is applied, Hz values are converted to Bark values by the Traunmüller (1990) formula. This was designed to take into appropriate consideration the contribution of the F1 movement to the overall diphthong movement. For more details about the coefficient and the technique of diphthong dynamics characterization see Abete (2011: §4.4).

¹⁹ Sociolinguistic parameters can be very important too. For instance, for the dialect of Pozzuoli, Abete and Simpson (2010) found a clear correlation between the amount of diphthongization of the variable (ε) and the age of the speakers.

²⁰ See also Shattuck-Hufnagel & Turk (1996).

²¹ These distinctions can also be reduced to just two main categories: on the one hand, the position 3, often called "prepausal position"; and, on the other hand, the positions 1 and 2, grouped in one category that we can call "internal position".

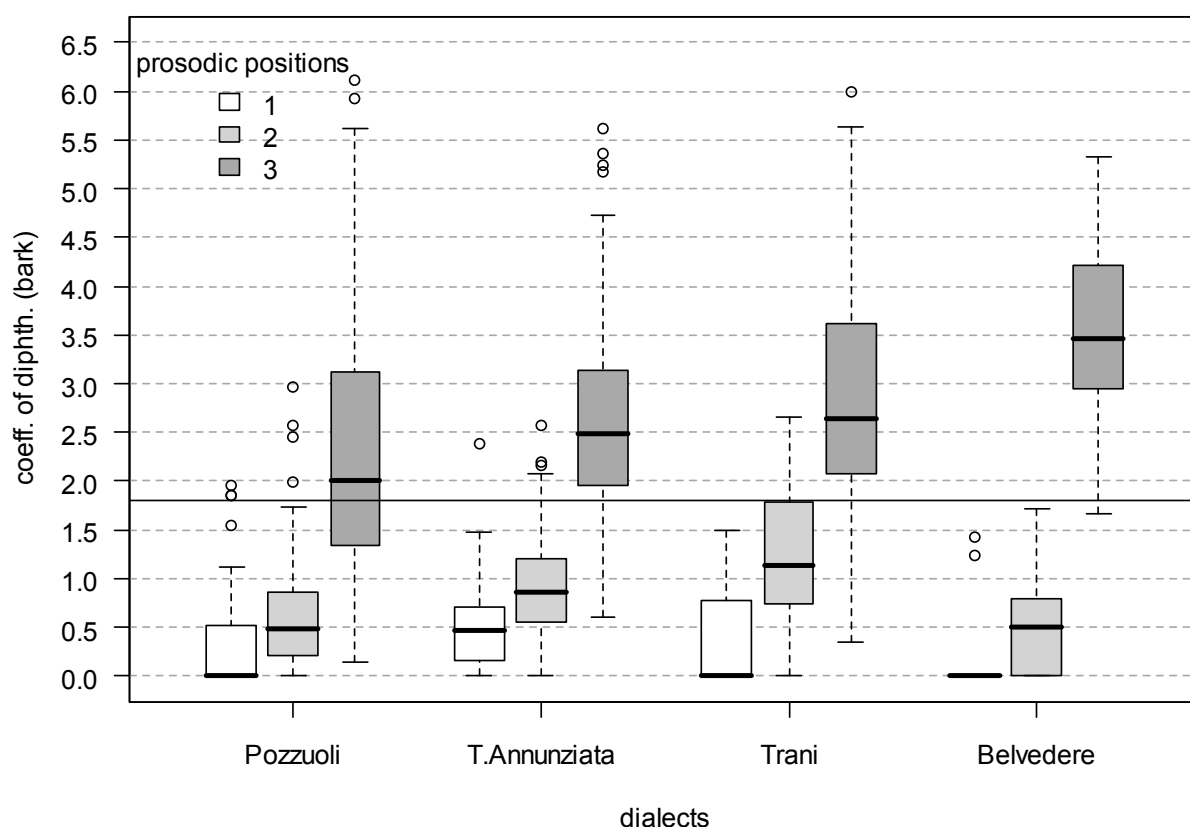


Fig. 3: Diphthongization and prosodic position in four dialects (adapted from Abete, 2011)

This objective approach permits a statistical treatment of the data and avoids the danger of circularity in the analysis²². However, only preliminary qualitative analysis can assure the correctness of the experimental design. Finding a balance between qualitative and quantitative approach is therefore an important requirement for the analysis of phonetic patterns of variation in non standard varieties such as the Italo-Romance dialects.

6. Conclusion

Standard elicitation techniques of experimental laboratory phonetics, such as the reading of word lists or Map Task, are not applicable to Romance dialects of Italy because of the peculiar status of these varieties in the linguistic repertoire. The case study of diphthongization in Pozzuoli clearly illustrates the need for natural conversational data for the research on patterns of variation in Italo-Romance dialects. By contrast, techniques

²² Distinguishing impressionistically between monophthongal and diphthongal realizations can be sometimes arbitrary. Diphthongal movements in final position can be very evident, but sometimes they are not. On the other hand, the formant structure of monophthongs is not necessarily "flat", and it is well known that even phonological monophthongs have some "vowel inherent spectral change" (Neary & Assman, 1986).

based on metalinguistic competence, such as the translation questionnaire, are not reliable when compared with data from spoken discourse. The choice of spontaneous speech as a privileged material of research is accompanied by an inductive method of analysis which starts from data of usage and arrives at patterns of variation, thus avoiding citation forms or other kinds of *a priori* defined phonological forms as starting point of the analysis. These issues can be relevant to fill the gap between experimental phonetics and Italian dialectology and have more general implications for the phonetic study of non standard varieties.

Bibliography

- Abete, G. (2006): Il polimorfismo delle realizzazioni vocaliche nel dialetto di Pozzuoli. In: Bollettino Linguistico Campano, 9/10, 143-172.
- Abete, G. (2008): Lo status sociolinguistico della dittongazione spontanea. Realtà campane e calabresi a confronto. In: Marcato, G. (a cura di): L'Italia dei dialetti. Atti del convegno internazionale di studi, Sappada/Plodn, 27 giugno-1 luglio 2007. Padova (Unipress), 307-314.
- Abete, G. (2011): I processi di dittongazione nei dialetti dell'Italia meridionale. Un approccio sperimentale. Roma (Aracne).
- Abete, G. & Simpson, A.P. (2010): L'espansione della dittongazione nei giovani pescatori di Pozzuoli (NA). Dati acustici su un cambiamento fonetico in corso. In: Pettorino, M., Giannini, A. & Dovetto M.F. (a cura di): La Comunicazione Parlata 3. Atti del Congresso Internazionale, Napoli, 23-25 febbraio 2009. Napoli (Università degli Studi di Napoli L'Orientale), 3-22.
- Albano Leoni, F. (2007) (a cura di): CLIPS-Corpora e lessici di italiano parlato e scritto. <http://www.unina.clips.it>.
- Anderson, A.H., Bader, M., Bard, E.G., Boyle, G., Doherty, G., Garrod, S., Isard, S., Kowtko, J., McAllister, J., Miller, J., Sotillo, C., Thompson, H. & Weinert, R. (1991): The HCRC Map Task Corpus. In: Language and Speech, 34(4), 351-366.
- Beckman, M.E. & Pierrehumbert, J.B. (1986): Intonational structure in Japanese and English. In: Phonology Yearbook, 3, 255-309.
- Berruto, G. (1993): Le varietà del repertorio. In: Sobrero, A.A. (a cura di): Introduzione all'italiano contemporaneo. La variazione e gli usi. Roma/Bari (Laterza), 3-36.
- Bertinetto, P.M. (2001) (a cura di): AVIP-Archivio di Varietà di Italiano Parlato. 4 CD-Rom. Pisa (Ufficio Pubblicazioni della Classe di Lettere della Scuola Normale Superiore).
- Briggs, C.L. (1984): Learning how to ask: native metacommunicative competence and the incompetence of fieldworkers. In: Language in Society, 13, 1-28.
- Cicourel, A.V. (1982): Interviews, surveys and the problem of ecological validity. In: American Sociologist, 17, 11-20.
- Cicourel, A.V. (1988): Elicitation as a problem of discourse. In: Ammon, U., Dittmar, N. & Mattheier, K.S. (hrsg.): Sociolinguistics/Soziolinguistik. Vol. II. Berlin/New York (Mouton de Gruyter), 903-110.
- Como, P. (2006): Elicitation techniques for spoken discourse. In: Brown, K. (ed.): Encyclopedia of language and linguistics. II edition, vol. 4. Amsterdam (Elsevier), 105-109.
- Coseriu, E. (1997): Presentation. In: Wüest, J. (éd.), Les linguistes suisses et la variation linguistique. Basel/Tübingen (Francke), 7-19.

- Couper-Kuhlen, E. & Ford, C.E. (2004) (eds.): Sound patterns in interaction. Crosslinguistic studies from conversation. Amsterdam/Philadelphia (John Benjamins).
- Crocco, C., Savy, R. & Cutugno, F. (2002) (a cura di): API-Archivio del Parlato Italiano. Dvd. Napoli (Università degli Studi di Napoli "Federico II").
- Gumperz, J.J. (1982): Discourse strategies. Cambridge (Cambridge University Press).
- Kelly, J. & Local, J. (1989): Doing phonology: observing, recording, interpreting. Manchester (Manchester University Press).
- Kiparsky, P. (1982): From cyclic phonology to lexical phonology. In: Hulst, H.v.d. & Smith, N. (eds.): The structure of phonological representation. Dordrecht (Foris), 131-175.
- Kohler, K.J. (1977): Einführung in die Phonetik des Deutschen. Berlin (Erich Schmidt).
- Labov, W. (1972): Language in the inner city. Philadelphia (University of Pennsylvania Press).
- Ladefoged, P. (2003): Phonetic data analysis. An introduction to fieldwork and instrumental techniques. Oxford (Blackwell).
- Lass, R. (1984): Phonology. Cambridge (Cambridge University Press).
- Local, J. (2003): Variable domains and variable relevance: interpreting phonetic exponents. In: Journal of Phonetics, 31, 321-339.
- Local, J. (2007): Phonetic detail and the organization of talk-in-interaction. In: Trouvain, J. & Barry, W.J. (eds.): Proceedings of the 16th International Congress of Phonetic Sciences, Saarbrücken, 6-10 August 2007, 1-10.
- Local, J., Kelly J. & Wells W.H.G. (1986): Towards a phonology of conversation: turn taking in Tyneside English. In: Journal of Linguistics, 22, 411-437.
- Local, J. & Walker, G. (2005): Methodological imperatives for investigating the phonetic organization and phonological structures of spontaneous speech. In: Phonetica, 62, 120-130.
- Milroy, L. (1987): Observing and analysing natural language. Cambridge (Blackwell).
- Nearey, T.M. & Assman, P.F. (1986): Modeling the role of inherent spectral change in vowel identification. In: Journal of the Acoustical Society of America, 80, 1297-1308.
- Nespor, M. & Vogel, I. (1986): Prosodic phonology. Dordrecht (Foris).
- Prince, A. & Smolensky, P. (1993): Optimality Theory: constraint interaction in generative grammar. Ms. New Brunswick/University of Colorado (Boulder/Rutgers University).
- Rohlf, G. (1966): Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti. Vol. 1: Fonetica. Torino (Einaudi).
- Sanga, G. (1991): I metodi della ricerca sul campo. In: Rivista Italiana di Dialettologia, 15, 165-181.
- Schürr, F. (1970): La diphtongaison romane. Tübingen (Narr).
- Shattuck-Hufnagel, S. & Turk, A.E. (1996): A prosody tutorial for investigators of auditory sentence processing. In: Journal of Psycholinguistic Research, 25, 193-247.
- Simpson, A.P. (1991): Writing phonological statements from naturally occurring talk: an experiment in method. Ph.D. thesis. University of York.
- Simpson, A.P. (1992): Casual speech rules and what the phonology of connected speech might really be like. In: Linguistics, 30, 535-548.
- Simpson, A.P. (2006): Phonetic processes in discourse. In: Brown, K. (ed.): Encyclopedia of language and linguistics. II ed., vol. 9. Amsterdam (Elsevier), 379-385.
- Sornicola, R. (1997): La variazione linguistica e Charles Bally. In: Cacciatore, G., Martirano, M. & Massimilla, E. (a cura di): Filosofia e storia della cultura. Studi in onore di Fulvio Tessitore. Vol. II. Napoli (Morano), 689-701.
- Sornicola, R. (2002): La variazione dialettale nell'area costiera napoletana. Il progetto di un archivio di testi dialettali parlati. In: Bollettino Linguistico Campano, 1, 131-155.

- Sornicola, R. (2006a): Dialectology and history. The problem of the Adriatic-Tyrrhenian dialect corridor. In: Lepsky, A.L., Lepsky, G. & Tosi, A. (eds.): *Rethinking languages in contact. The case of Italian*. Oxford (Legenda), 127-145.
- Sornicola, R. (2006b): Dialetto e processi di italianizzazione in un habitat del Sud d'Italia. Sobrero, A. & Miglietta, A. (a cura di): *Lingua e dialetto nell'Italia del duemila*. Atti del Convegno, Procida 27-29 maggio 2004. Galatina (Congedo), 195-242.
- Stampe, D. (1973): A dissertation on natural phonology. Ph.D. thesis. University of Chicago.
- Traunmüller, H. (1990): Analytical expressions for the tonotopic sensory scale. In: *Journal of the Acoustical Society of America*, 88, 97-100.
- Vidich, A.J. (1971): Participant observation and the collection and interpretation of data. In: Filstead, W. (ed.): *Qualitative methodology*. Chicago (Free Press), 164-173.
- Wolfson, N. (1976): Speech events and natural speech: some implications for sociolinguistic methodology. In: *Language in Society*, 5, 189-209.

L'analyse conversationnelle comme approche "sociale" de l'acquisition des langues secondes: une illustration empirique

Evelyne Pochon-Berger

Institut des sciences du langage et de la communication, Université de Neuchâtel

This paper examines Conversation Analysis as applied to the field of Second Language Acquisition (SLA). The epistemological framework of CA is first presented and then exemplified through the study of disagreements accomplished by lower intermediate level learners of French L2. Micro-sequential analyses are carried out on a corpus of classroom interactions. The analyses shed new light on practices which have been the focus of previous studies in SLA. The analyses show how learners manage to finely tune their disagreement to the local circumstances by means of diverse resources (e.g. sequential, prosodic), while at the linguistic level, the disagreements appear direct and explicit (essentially turn-initial "no") – which has been interpreted in earlier research as an indicator of limited competence in the L2. On the basis of these results, we discuss specific contributions of Conversation Analysis to SLA research, as well as its limits with regards to other socially oriented approaches to SLA.

1. Introduction¹

Dès les années soixante, la discipline linguistique voit naître un intérêt pour la dimension sociale du langage qui se cristallise notamment dans les travaux de William Labov, fondateur de la sociolinguistique variationniste et de Dell Hymes et John Gumperz, fondateurs de l'ethnographie de la communication. Alors que la linguistique est largement dominée à cette époque par les approches structuraliste et générativiste où l'objet scientifique est circonscrit au seul système linguistique décontextualisé, les travaux de Labov et Hymes déconstruisent l'a priori selon lequel les productions langagières d'individus réels dans leur contexte social ne seraient pas dignes d'un intérêt scientifique. En effet, dans la mesure où la langue sert de moyen de communication aux acteurs sociaux dans leur vie de tous les jours, il devient pertinent de l'étudier dans son usage en contexte plutôt que sous une forme abstraite pour en comprendre les mécanismes. Cette prise de position a ainsi ouvert la voie à une nouvelle

¹ Je tiens à remercier Virginie Fasel Lauzon, Simona Pekarek Doehler ainsi, que deux relecteurs anonymes pour leurs commentaires constructifs sur une version antérieure de cet article. La présente étude s'inscrit dans un projet de recherche au bénéfice d'un subside du Fond national suisse: "Tracking interactional competence in L2 (TRIC-L2)" (subside n° 100012_126860/1), sous la direction de prof. S. Pekarek Doehler.

orientation de la recherche en linguistique qui interroge les aspects sociaux de l'usage du langage et de son acquisition.

A la même époque se développe en sociologie une approche innovante menée par Harold Garfinkel qui se propose d'examiner l'ordre social tel qu'il est mis en œuvre *dans* et *à travers* les activités quotidiennes et routinières des acteurs sociaux. Le contexte social n'est alors plus envisagé comme déterminant les conduites des acteurs mais, bien au contraire, constitué par celles-ci. De l'approche ethnométhodologique est issue une série de travaux s'intéressant tout particulièrement à la conversation ordinaire comme activité routinière: l'analyse conversationnelle. La méthodologie alors élaborée par Harvey Sacks et ses collègues est rigoureuse: elle consiste en l'étude de données conversationnelles authentiques, dont les conditions de production sont préservées (au moyen d'enregistrements et de transcriptions détaillées). La démarche analytique consiste à décrire les faits sociaux au sein des interactions verbales, en montrant comment les productions langagières des participants résultent de conduites coordonnées interactivement moment après moment.

L'intérêt scientifique porté aux interactions verbales en contexte et l'élaboration d'un dispositif méthodologique spécifique par les analystes de la conversation ont inspiré les linguistes tels que John Gumperz, donnant naissance à tout un pan de la recherche en sociolinguistique consacré à l'étude de la communication (interculturelle, bilingue, etc.). Cependant, De Fornel et Léon (2000) soulignent que l'influence ne semble pas réciproque entre les analystes de la conversation et les sociolinguistes, les premiers n'empruntant que très peu aux deuxièmes.

Le domaine plus spécifique de l'acquisition des langues secondes (L2 ci-après) reste quant à lui longtemps dominé (et l'est encore aujourd'hui) par des approches cognitivistes. On observe cependant un "tournant social" dans les années septante (Block, 2003) avec une prise de conscience de l'importance des aspects contextuels et sociaux dans les processus acquisitionnels. Depuis lors coexistent de nombreuses approches d'orientation sociale au sein de ce domaine de recherche. Le rapport entre le contexte social et l'apprentissage est cependant envisagé à des degrés d'intégration divers, allant de la conception du contexte comme réservoir de matériel linguistique auquel l'apprenant est exposé et qui fait l'objet d'un traitement cognitif à celle d'un contexte (et notamment le contexte interactionnel) façonnant intimement les processus et les produits de l'acquisition (cf. Mondada & Pekarek Doehler, 2001). C'est dans le cadre de cette deuxième perspective que l'analyse conversationnelle a fait son entrée dans le domaine de l'acquisition des L2, de manière précoce par une série de travaux dans la recherche francophone (p.ex. De Pietro et al., 1989; Gülich, 1986; Krafft & Dausendschön-Gay, 1993; Vasseur, 1990), et plus

récemment dans la recherche anglosaxonne, marquée par l'article polémique de Firth & Wagner (1997). Des travaux en nombre croissant ont vu le jour depuis lors, partageant cette démarche et se cristallisant sous l'appellation CA-SLA – *Conversation Analysis in the field of Second Language Acquisition* (cf. Markee, 2005; Pekarek Doehler, 2010).

Nous inscrivant dans l'analyse conversationnelle d'origine ethnométhodologique, nous tâcherons de montrer en quoi le regard que porte l'analyse conversationnelle sur les faits langagiers se différencie d'autres approches d'orientation sociale au sein de la recherche sur l'acquisition des L2 sur le plan méthodologique et conceptuel à travers l'examen d'un cas pratique: le désaccord chez des locuteurs de français L2 de niveau peu avancé. Basés sur une démarche qui prend en compte les aspects séquentiels et multimodaux (la prosodie entre autres), les résultats invitent à repenser la manière dont sont appréhendées les pratiques communicatives en L2 et avec cela la compétence en langue(s) et son développement.

2. Analyse conversationnelle et (socio)linguistique

2.1 *L'analyse conversationnelle: principes méthodologiques*

L'analyse conversationnelle est une branche de la sociologie née dans les années soixante et inspirée notamment par l'ethnométhodologie de Harold Garfinkel, s'intéressant spécifiquement aux interactions verbales comme lieu où se constitue l'ordre social (cf. Goodwin & Heritage, 1990, pour une introduction). Sur la base de transcriptions détaillées de conversations enregistrées, la nature hautement organisée des échanges verbaux a pu être démontrée. Par exemple dans leur article fondateur, Sacks, Schegloff & Jefferson (1974) décrivent la précision avec laquelle les interactants gèrent le changement des tours de parole, aboutissant à une transition fluide des locuteurs, sans silences trop longs ni chevauchements. Les auteurs observent que cette coordination repose sur une analyse en temps réel que font les participants du tour de parole en cours, qui permet d'en prévoir la fin, ou autrement dit, le moment opportun pour changer de locuteur. Ainsi, les conduites mutuelles sont déployées pas à pas, organisées séquentiellement, en réponse à des actions antérieures, mais forgeant également déjà les actions à venir.

De manière générale, la possibilité d'une gestion de l'interaction verbale et de son déroulement sans heurts repose sur le déploiement de procédures systématiques et routinières, des "méthodes" d'accomplissement pratique (au sens ethnométhodologique de Garfinkel, 1967). Ce caractère systématique est précisément ce qui permet aux acteurs sociaux d'interpréter les cours d'action. A titre illustratif, il convient de citer l'étude exemplaire de Schegloff (1968) sur les ouvertures de conversations

téléphoniques. Ce dernier y observe la récurrence de l'enchaînement suivant: après avoir décroché le téléphone, ce qui constitue une réponse à une sollicitation incarnée par la sonnerie du téléphone, les interactants procèdent à une identification mutuelle, suivie d'un échange de "comment ça va?", avant que ne soit introduit le premier topic de l'échange. On notera non seulement que l'ouverture de la conversation résulte d'un accomplissement interactif par lequel les participants coordonnent leur entrée dans une activité communicative, mais également que les participants s'orientent vers certaines façons d'agir, par exemple la réalisation d'une action donnée en réponse à une action antérieure (telle que s'identifier après avoir décroché le téléphone, retourner une salutation après une salutation initiale, etc.). Autrement dit, l'accomplissement de cette ouverture relève d'un savoir procédural et social que les participants partagent. Par ailleurs, ces "méthodes" sont déployées de façon contingente au contexte, s'ajustant aux circonstances particulières du moment où elles sont mises en œuvre. Systématicité et adaptabilité contextuelle sont ainsi au fondement de l'organisation des interactions sociales.

L'importation des outils analytiques de l'analyse conversationnelle dans le champ de la linguistique d'orientation sociale ne fait pas d'elle pour autant une approche que l'on peut clairement situer en sociolinguistique. En effet, dans les synthèses portant sur la recherche en sociolinguistique – champ disciplinaire pas nécessairement unifié en termes d'approches et d'objets d'études (cf. Boyer, 2001) – les chercheurs ne s'accordent pas toujours sur la place de l'analyse conversationnelle. Certains l'intègrent dans le champ, à côté d'autres approches s'intéressant aux interactions verbales (cf. p.ex. le chapitre consacré à une approche sociolinguistique de la communication, Boyer, 2001). D'autres la conçoivent comme discipline connexe (p.ex. De Fornel & Léon, 2000), voire n'y font même aucune référence (cf. p.ex. la synthèse de Calvet, 1993). Dans la mesure où un certain nombre d'autres approches en sociolinguistique ont pour objet d'étude les interactions verbales et les mécanismes communicatifs, on peut se demander quelles sont les spécificités épistémologiques de l'analyse conversationnelle. Bien au-delà d'un travail d'analyse se fondant sur des données conversationnelles authentiques, l'une des particularités de l'analyse conversationnelle est son traitement du contexte comme objet empirique (ou "théorie du contexte", Léon & De Fornel, 2000). En effet, le contexte est conçu au sein de cette approche comme un phénomène dynamique, (re)configuré par les participants à chaque instant de l'interaction à travers l'enchaînement de leurs conduites (Goodwin & Heritage, 1990). D'une part, le flux conversationnel est régi par une logique séquentielle, une action étant placée par rapport à des actions précédentes et projetant des actions à venir. Et d'autre part, les caractéristiques identitaires (sexe, âge, catégorie socioprofessionnelle,

etc.) des participants, de même que les paramètres situationnels (milieu institutionnel, relations de pouvoirs, etc.), ne déterminent pas par avance le déroulement de l'événement communicatif, mais sont invoqués par les participants eux-mêmes à travers leurs conduites lorsqu'elles deviennent pertinentes à toutes fins pratiques. Une telle conception du contexte se reflète dans une démarche analytique qui commence déjà au stade de la transcription des données recueillies qui vise à rendre compte le plus fidèlement possible du déploiement temporel des faits langagiers, tels qu'ils sont produits "on-line" par les participants. Ainsi, une hésitation, un silence, un faux-départ ou autres seront transcrits au même titre que les éléments plus proprement linguistiques (cf. Jefferson, 2004, pour une présentation du système de transcription). La possibilité pratique d'accéder aux détails de ce déploiement temporel des productions langagières (que ce soit par le biais de la transcription ou par un retour aux données originales) est ce qui permet d'observer et de décrire l'événement communicatif tel que l'expérimentent les participants eux-mêmes, comment ils organisent leurs actions par rapport à celles, passées, d'autrui. La tâche de l'analyste est ainsi de rendre compte de la perspective des participants, qui est la partie observable, accessible, pour tous (aussi bien pour les participants de l'interaction que pour l'analyste lui-même), sans spéculer sur leurs états psychologiques ou leurs intentions et sans apposer de catégories d'analyse qui ne seraient pas pertinentes pour les participants eux-mêmes (Psathas, 1990). L'analyse se fonde typiquement sur le repérage de collections de cas, dont l'objectif est d'identifier des régularités dans la manière dont les acteurs gèrent leurs activités pratiques telles qu'organiser le changement de locuteur, clore une conversation, etc. (cf. Mondada, 2005, pour une présentation de la démarche analytique).

Dans la suite de cette contribution, nous nous proposons d'illustrer cette démarche analytique propre à l'analyse conversationnelle à travers l'étude d'un phénomène conversationnel spécifique: le désaccord en L2 – que nous limitons ici aux manifestations verbales d'une opposition avec le dire d'autrui. Le désaccord ayant déjà fait l'objet de recherches dans la linguistique acquisitionnelle d'orientation sociale, nous montrerons en quoi une approche micro-séquentielle de ce même objet permet d'enrichir les descriptions antérieures, voire même de les réviser. Les résultats de ce volet analytique serviront de base pour discuter des apports et des limites de l'analyse conversationnelle par rapport au domaine de l'acquisition des L2.

2.2 Le désaccord comme objet d'investigation

Le désaccord est souvent décrit comme une activité interactionnelle complexe et délicate, dont l'accomplissement relève d'enjeux sociaux pour

les participants tels que la préservation des relations interpersonnelles. Pouvant potentiellement constituer une menace pour la face d'autrui, les locuteurs tendent à l'accompagner de moyens permettant d'en minimiser plus ou moins l'impact (cf. Brown & Levinson, 1978). Toutefois, dans certains contextes, exprimer un désaccord d'une manière forte et directe se trouve être le plus adéquat. C'est le cas par exemple des jeux entre enfants (cf. Goodwin, 1990) ou des débats (cf. Kotthoff, 1993). Par conséquent, la manière dont sera exprimé un désaccord varie selon les demandes situationnelles.

Manifester un désaccord invoque ainsi une dimension pragmatique, laquelle peut poser problème lorsqu'on communique dans une L2. Dans cette optique, l'apprentissage d'une L2 ne se limite plus seulement à l'acquisition de formes et structures linguistiques abstraites, mais suppose également l'appropriation de valeurs et règles socioculturelles d'une communauté donnée. Cette dimension pragmatique a fait l'objet de nombreuses recherches dans le domaine de la communication interculturelle et de la pragmatique interlangagière où il est question de savoir si des locuteurs d'une L2 sont capables de s'adapter aux règles sociales spécifiques de la langue-cible. Ces travaux ont pu mettre en évidence, notamment au travers d'études comparatives entre locuteurs de L2 et locuteurs natifs portant sur divers actes de langage tels que les requêtes ou les refus, des spécificités en L2 au niveau des stratégies de politesse mises en œuvre et de leur adaptation au contexte socio-communicatif. Une étude de Beebe & Takahashi (1989) montre, par exemple, que des locuteurs de japonais apprenant l'anglais L2 tendent à exprimer en anglais L2 un désaccord direct et explicite avec un interlocuteur de niveau hiérarchique inférieur, là où les locuteurs natifs de l'anglais ont recours à un désaccord modéré. L'étude conclut pour les locuteurs de L2 à un transfert des stratégies de la L1, car en japonais, les stratégies de politesse diffèrent selon qu'on s'adresse à un interlocuteur de statut hiérarchique supérieur, inférieur ou égal. À côté des différences culturelles, d'autres études ont montré des spécificités dans les pratiques des locuteurs de L2 en fonction de leur niveau de compétence. Ainsi, on observe chez des locuteurs de niveau débutant, une tendance à énoncer un désaccord de manière très directe, notamment par l'usage du marqueur de polarité "non" et l'absence de moyens d'atténuation du désaccord – qui apparaissent chez des locuteurs plus avancés (Bardovi-Harlig & Salsbury, 2004; Kreutel, 2007; Takahashi & Beebe, 1987). À travers l'examen de ces stratégies de politesse, il s'avère ainsi possible de mesurer le degré d'acquisition de la compétence pragmatique (cf. p.ex. Walkinshaw, 2009).

Si l'intérêt de ces travaux réside dans leur entreprise de décrire la compétence en L2 dans sa mise en œuvre en situation à des fins communicatives (et les difficultés pour l'apprentissage que cela peut signifier), deux limites sont cependant à relever. D'une part, sur le plan

analytique, ces travaux ont essentiellement porté leur attention sur les moyens linguistiques permettant d'atténuer un désaccord, répertoriés par le biais de taxonomies de stratégies (cf. Walkinshaw, 2009), sans prendre en compte le contexte interactionnel des productions langagières. Or, des travaux classiques en analyse conversationnelle (i.e. Pomerantz, 1984; Sacks, 1987), largement cités dans la recherche sur les désaccords dans la conversation ordinaire entre locuteurs natifs d'une langue, ont montré les particularités séquentielles de la gestion d'un désaccord, et notamment l'importance du placement de l'élément de désaccord dans le tour de parole oppositif et la séquence plus largement. Ainsi, dans la recherche en communication interculturelle et pragmatique interlangagière, la politesse se voit réduite à un inventaire de moyens linguistiques qui peuvent être simplement sélectionnés en fonction de paramètres situationnels stables (p.ex. relations hiérarchiques, degré de familiarité entre participants, etc.). Dans la perspective conversationnaliste, le désaccord est envisagé comme activité étroitement articulée aux conduites d'autrui, matérialisé dans un déploiement pas à pas du discours et mobilisant des ressources interactives à côté des moyens linguistiques. D'autre part, sur le plan méthodologique, ces recherches reposent sur des données provenant de questionnaires écrits pour la plupart, voire des reconstitutions d'échanges verbaux (mais voir Bardovi-Harlig & Salsbury, 2004, pour une exception notable). Ce type de données ne permet en aucun cas d'avoir accès aux pratiques effectives des locuteurs, et encore moins aux détails de leur production en contexte.

L'analyse des désaccords que nous allons mener dans la suite de cette contribution permettra de répondre à cette lacune de la recherche sur les désaccords en L2 en se focalisant précisément sur des données interactionnelles authentiques, qui ont été enregistrées et finement transcrites de façon à pouvoir accéder en tout temps aux faits langagiers dans leur contexte de production. Nous montrerons qu'une attention prêtée au contexte interactionnel et aux ressources d'ordre linguistique, mais aussi prosodiques et leur ancrage dans le déploiement temporel du discours, permettent de donner une image plus nuancée des compétences mises en œuvre par des locuteurs de L2.

3. Les données

Les données concernent des locuteurs de français L2 d'un niveau peu avancé. Le corpus utilisé ici se compose d'un total de 4h30 d'enregistrements audiovisuels de travaux en groupes se déroulant en classe de français L2 en région germanophone de Suisse. Les données

proviennent d'un corpus plus large d'interactions en classe de langue recueilli dans le cadre d'un projet de recherche mené par l'Institut d'études françaises et francophones, à l'Université de Bâle². Les participants, âgés de 13-14 ans, sont des élèves de 8^{ème} année à l'école obligatoire qui ont déjà suivi 4 ans d'enseignement du français.

Ces enregistrements audiovisuels ont ensuite été minutieusement transcrits selon les principes méthodologiques de l'analyse conversationnelle. Ainsi que le souligne Ten Have (1999: 76), la transcription ne vise pas seulement à rendre compte de ce que les participants disent, mais également de la manière dont ils le disent. Cette transcription inclut donc la notation (voir conventions de transcription en annexe) de chaque élément vocalisé (indépendamment de sa grammaticalité), d'aspects prosodiques (intonations, changement de débit, volume de voix, etc.) et d'aspects séquentiels (chevauchements de tours de parole, silences, etc.). La notation repose sur la perception du transcripateur seul, sans avoir recours à des instruments techniques sophistiqués tels qu'un outil d'analyse acoustique par exemple. Ce choix découle du principe méthodologique de rester le plus proche possible de la perspective des participants (Psathas & Anderson, 1990), lesquels n'ont pas à disposition des outils sophistiqués pour interpréter leurs conduites mutuelles au cours de l'échange. La transcription n'est cependant qu'une "reconstruction" de l'événement communicatif en soi et ne peut par conséquent supplanter les données originales, à savoir l'enregistrement, qui constituent l'objet d'analyse (Psathas & Anderson, 1990). Son rôle est surtout de rendre accessible au chercheur le plus de détails du déploiement dans le temps des productions langagières, ce qu'un flux verbal continu rendrait difficile à identifier.

Sur l'ensemble de ce corpus de 4h30 d'interactions verbales, nous avons repéré 50 occurrences de désaccords produits en français L2 par les élèves (les occurrences produites en L1 ne sont pas comptabilisées ici). Ces désaccords ont été énoncés envers un pair ou l'enseignant et portent sur des objets très divers (contenus, mais également gestion de la tâche, etc.). La totalité des occurrences a fait l'objet d'une analyse qualitative; seuls les cas de désaccords exprimés au moyen d'un "non" initial seront traités dans la suite de cette contribution (pour les résultats concernant l'ensemble des occurrences, cf. Pochon-Berger, 2010).

² Projet "Le rôle de l'émotion dans l'enseignement des L2 à l'exemple de la WBS Bâle-ville" mené par N. Pépin et F. Steinbach, sous la direction de G. Lüdi.

4. Le désaccord en L2 sous la loupe: une perspective séquentielle

4.1 *Les apprenants de L2 débutants: prédominance du "non"*

Le procédé le plus fréquemment utilisé pour manifester une opposition dans notre corpus consiste en l'usage d'une forme de négation ("non" ou "oui" oppositif), autrement dit un "marqueur de polarité" (Goodwin, 1990), dès le début du tour de parole. En effet, sur les 50 occurrences de désaccord recensées, 30 cas présentent un "non" en position initiale³, comme illustré dans l'extrait (1) ci-après. Un groupe de garçons discute de la manière dont ils vont présenter les résultats d'une activité en groupe devant la classe plus tard. Kader s'oppose à l'affirmation de Rubén le proposant comme porte-parole du groupe:

Exemple 1 (Corpus WBS Frai-Azug-011205)

```
01      RUB:  tu parles depuis:=à la: >présentation.<
02      (1.4)
03 >     KAD:  °non° tOI[::
04      LUC:           [tous trois
05      RUB:  tous trois?
06      LUC:  oui
07      RUB:  oh=weh:
          trad  ouh la la
```

Sur le plan verbal, le refus de Kader est exprimé au moyen d'un "non" initial, forme lexicale incarnant une opposition par excellence, qui est suivi directement d'une contre-proposition ("toi", sous-entendu: "toi tu parles à la présentation"). Cette divergence entre Rubén et Kader amène le troisième participant à proposer une solution qui fait office de compromis: "tous trois" (l.3). Celle-ci est ensuite ratifiée par Rubén seulement. Notons que le désaccord n'est pas accompagné d'éléments linguistiques d'atténuation tels que des modalisateurs.

La manière dont le désaccord est énoncé par Rubén, directe et explicite, contraste avec la tendance évoquée plus haut à minimiser un désaccord, considéré comme acte potentiellement menaçant pour la face d'autrui (cf. Brown & Levinson, 1978). L'usage de ce "non" et l'absence de stratégies d'atténuation pour exprimer un désaccord ont été décrits dans la recherche sur la communication interculturelle et la pragmatique interlangagière comme typique de locuteurs de L2 de niveau débutant (cf. supra, Bardovi-Harlig & Salsbury, 2004; Kreutel, 2007). Cette pratique serait ainsi l'indice d'une compétence pragmatique encore peu développée, le locuteur de L2

³ Les 20 occurrences restantes présentent une série de moyens plus rarement utilisés tels que le 'mais' contrastif et différentes formes de répétition oppositive (cf. Pochon-Berger, 2010).

n'ayant pas (encore) acquis les outils nécessaires pour produire des désaccords modérés. Cette interprétation est pourtant réductrice. D'une part, sur le plan situationnel, un désaccord direct et explicite peut être tout à fait approprié dans certains contextes (cf. Goodwin, 1990; Kotthoff, 1993). Ainsi, on pourrait s'attendre à des oppositions franches, sans ménagement des faces mutuelles, dans le cadre d'un travail en groupe où l'efficacité du travail collectif prime et où le traitement d'objets fictifs n'implique pas d'enjeux majeurs pour les participants. Ainsi, une autre étude portant sur des interactions en classe de français L2 à un niveau plus avancé montre que les locuteurs expriment aussi des désaccords au moyen d'un "non" initial, cela étant approprié au regard de certaines activités, à côté d'autres ressources (cf. Pekarek Doehler & Pochon-Berger, 2011; Pochon-Berger & Pekarek Doehler, à paraître). D'autre part, la prise en compte des seules formes verbales occulte l'éventuelle richesse des ressources, autres que linguistiques, utilisées pour accomplir une action, et cela en particulier lorsque les moyens linguistiques dont disposent les participants sont limités.

Si l'on se penche à présent sur le plan séquentiel, plusieurs éléments additionnels dans la manière dont le désaccord est accompli par Kader sont à relever. Premièrement, sa prise de tour survient après un silence de 1.4 seconde, ce qui correspond à une pause relativement longue⁴ et qui constitue par là même l'indice d'un problème à venir. Deuxièmement, le marqueur de polarité est énoncé à voix basse, alors que la contre-proposition subséquente est mise en évidence (par une augmentation de volume et un allongement syllabique: "tOI::"). La présence d'une contre-proposition après le marqueur de polarité est d'ailleurs significative: elle permet d'atténuer la portée du désaccord. En effet, Ford (2001) observe que les participants à une conversation ordinaire s'orientent vers la présence systématique d'une suite (une justification, une correction, une élaboration) après une négation énonçant un désaccord ou un refus. Sans cette suite, le tour est traité comme inachevé par l'interlocuteur sur le plan pragmatique; un marqueur de négation seul serait donc inadéquat.

Ces différents éléments (retardement de la prise de tour, atténuation prosodique de l'élément de désaccord, élaboration au-delà du désaccord) relèvent de ressources typiquement déployées pour minimiser un désaccord. S'intéressant à des conversations ordinaires entre locuteurs natifs, Pomerantz (1984) observe des différences dans la structuration d'un tour de parole, selon qu'il exhibe un accord ou un désaccord avec l'affirmation antérieure d'autrui. Alors que l'accord tend à être mis en

⁴ La longueur de cette pause contraste avec les transitions entre locuteurs qui sont effectuées sans retard dans le reste de l'extrait.

évidence par une prise de tour immédiate, des éléments formels d'explicitation de l'accord et de surenchère de l'affirmation initiale, le désaccord, lui, tend à être minimisé par une prise de tour tardive, un retardement du désaccord au sein du tour de parole (par des hésitations par exemple ou un accord en position initiale), des modalisateurs et autres moyens permettant d'atténuer la position énoncée (p.ex. justifications, explications, cf. Heritage, 1988). Ces deux formats de tours témoignent d'une orientation du locuteur vers l'accomplissement d'une activité préférée ou non. La notion de préférence, qui a été forgée par Sacks (1987 [1973]), n'a pas trait à des dispositions psychologiques du locuteur, mais renvoie à l'idée d'une hiérarchisation des réponses alternatives à une même action initiale. Ainsi, une invitation peut être suivie d'une acceptation ou d'un refus ou une affirmation suivie d'un accord ou d'un désaccord. Cependant, ces deux alternatives ne sont pas équivalentes en termes d'attentes sociales: l'une est plus fréquente et prévisible que l'autre, elle est "préférée". Cette organisation préférentielle des activités se traduit par conséquent dans la manière dont le tour de parole est structuré: *preferred-action turn shape* vs. *dispreferred-action turn shape* (Pomerantz, 1984). La manière dont le tour de parole oppositif de Kader dans l'exemple (1) ci-dessus est structuré esquisse un format d'"action non-préférée" (*dispreferred-action turn shape*). Le refus n'étant pas la réaction attendue après l'affirmation de Kader (qui invite plutôt à un accord), cette action est minimisée au moyen de différentes ressources.

On peut observer un tel dispositif de minimisation à l'œuvre dans le prochain extrait. Un groupe d'élèves discute avec l'assistante de l'enseignant des magasins dans lesquels on peut acheter des vêtements pour femmes. Le début de l'extrait présente une affirmation de l'assistante selon laquelle le magasin PKZ est spécialisé dans la confection homme, ce à quoi Serife, l'une des élèves, réplique (l.5):

Exemple 2 (Corpus WBS Tschu-TG2-211205-sadj)

```

01      ASS:  c'est moins cher que globus par exemple.=>p-k-z
02          c'est plutôt pour les hommes.<
03          (..)
04      ASS:  °si je me tr[ompe.°
05 >      SER:          [non:=il y a [aussi pour    ]&
06      ASS:          [il y a des choses]
07      SER:  &la:: [°femme°
08      ANI:  [(homme; ah=m:) mais (on peut) °oui°
09          (... )
10      ASS:  >on- on peut aussi achet[er?<
11      SER:          [on peut          [oui
12      ASS:          [AH? d'accord
13          (..)
14      ASS:  .h [oui mais c'est vrai c'est cher hein?
15      SER:  [hmh
16      ANI:  [hmh

```

Le tour oppositif de Serife à la ligne 5 présente des traits similaires au désaccord exprimé par Kader dans l'exemple (1). D'une part, on constate un retard de la prise de tour de Serife. En effet, la réaction que cette dernière manifeste à l'égard de l'affirmation de l'assistante n'est pas énoncée à la première occasion, à savoir directement après la fin du tour de l'assistante qui est marqué par une intonation finale descendante (l.2). S'ensuit alors un court silence (cf. pause, l.3) qui amène l'assistante à produire une expansion permettant de pondérer son affirmation initiale (l.4), au cours de laquelle Serife prend la parole en chevauchement. D'autre part, sur le plan prosodique on constate un allongement vocalique sur le marqueur de polarité. Un tel allongement sur la voyelle nasale finale du "non" ("non:") est fréquent dans ce corpus et semble relever d'un marquage affectif (cf. Pochon-Berger, 2010), le marqueur de polarité apparaissant alors comme plus modéré, par opposition à un "non" catégorique qui est énoncé plutôt avec une intonation descendante (cf. ex. 3 infra). Notons encore que le marqueur de polarité est à nouveau suivi d'une élaboration discursive, à fonction de rectification cette fois-ci. A l'instar de l'exemple (1), les moyens séquentiels et prosodiques que Serife met en œuvre pour manifester son désaccord envers l'assistante permettent de le minimiser, et cela malgré l'usage d'une forme lexicale explicite d'opposition.

A travers ces différentes procédures d'atténuation, ces participants démontrent leur orientation vers une organisation préférentielle des activités, semblable à ce qui a été décrit pour les locuteurs natifs dans la conversation ordinaire (cf. supra). En fait, même si les locuteurs étudiés ici utilisent le marqueur de polarité qui suggère plutôt un désaccord univoque, les moyens séquentiels (retardement de la prise de tour, présence d'une élaboration à la suite du désaccord) et prosodique (baisse de volume sur le "non" ou allongement vocalique) relèvent quant à eux d'un dispositif de minimisation du désaccord. Ces éléments semblent constituer les premiers pas de ce qui se consolidera plus tard dans l'apprentissage de la L2 comme un format d'action non-préféré (*dispreferred-action turn shape*, Pomerantz, 1984). En effet, une étude comparative (Pekarek Doehler & Pochon-Berger, 2011; Pochon-Berger & Pekarek Doehler, à paraître) de ces mêmes données avec des locuteurs du français L2 de niveau plus avancé montre que ces derniers tendent à manifester un désaccord modéré par des moyens diversifiés, notamment un dispositif du type "oui-mais", où la présence d'un accord en position initiale du tour oppositif permet à la fois de démontrer un alignement avec le locuteur antérieur tout en repoussant le désaccord plus loin dans le tour. Ce dispositif permet donc de désamorcer l'impact du désaccord. Par ailleurs, on observe également chez ces locuteurs la présence de mouvements argumentatifs complexes à la suite du désaccord (explication, justification, etc.), de même que l'usage de modalisateurs, à l'instar de ce qui a été constaté pour des locuteurs natifs (cf. Pomerantz, 1984; Fasel & al., 2009). Dans le cas présent, les locuteurs

de L2 de niveau débutant n'ont pas à disposition un éventail aussi large de ressources. Cependant, force est de constater qu'ils s'orientent vers la gestion des faces mutuelles avec des moyens certes limités mais efficaces. L'identification de ces procédures de minimisation n'aurait été possible sans une analyse micro-séquentielle de l'accomplissement des désaccords. L'orientation vers cette organisation préférentielle est pourtant centrale pour la gestion des conduites discursives dans toute interaction verbale. Sa matérialisation sous forme minimale à un niveau de français L2 peu avancé s'avère être l'indice crucial d'une compétence en devenir.

4.2 *Des patterns diversifiés*

A côté de l'usage d'un "non" accompagné de procédures d'atténuation, présenté dans les extraits (1) et (2), nous avons également identifié dans le corpus des occurrences de désaccord avec un "non" immédiat et affirmatif. Dans l'extrait suivant, un groupe d'élèves impliqué dans une tâche concernant la préparation d'une fête discute de la musique à apporter. La proposition de Nadine d'une responsabilité partagée (l.2, puis reformulée en prenant comme exemple sa camarade Runa, l.3, 5, 7), au lieu d'un élève qui serait l'unique responsable, est rejetée avec fermeté par sa camarade à la ligne 8:

Exemple 3 (Corpus WBS Frai-TG1-230601)

```

01      RUN:   et qui:?=
02      NAD:   =mais la musique tout le monde peut amener la musique.
03           si tu as un bon disque,
04      RUN:   hein?=
05      NAD:   =si toi tu as un bon disque,
06           (0.7)
07      NAD:   une bonne musique (.) tu l'amènes.
08 >  RUN:   n::on.
09      NAD:   et si moi- non?
10           (0.7)
11      NAD:   d'accord alors ehm (...) moi j'apporte (xxx) d'accord?
```

Le désaccord dans cet exemple (3) présente des traits inverses aux désaccords des exemples (1) et (2). Le désaccord est manifesté à la première occasion, sans qu'il n'y ait une pause inter-tour. De plus, le tour oppositif consiste en l'unique marqueur de polarité; il n'y a pas d'élaboration discursive à sa suite. Enfin, ce "non" est énoncé avec un allongement sur la consonne nasale initiale et une intonation descendante finale qui confèrent au désaccord un caractère ferme. Ainsi donc, le tour oppositif se caractérise par les éléments suivants: désaccord exprimé dès que possible (vs. retardement de la prise de tour), marqueur de polarité seul (vs. élaboration post-désaccord), accentuation au niveau prosodique (vs. atténuation). Le désaccord est donc immédiat (voire même interruptif) et fort, privé d'une quelconque procédure de ménagement des faces. La répétition interrogative de Nadine dans le tour suivant par laquelle elle

demande une confirmation du refus de Runa indique bien que ce désaccord minimal mais fort n'est pas la réaction projetée par la proposition initiale dans ce contexte.

Le désaccord dans l'extrait suivant, bien que produit également de façon immédiate, c'est-à-dire sans retard de la prise de tour, est quelque peu différent de l'exemple (3) que nous venons d'analyser. Trois élèves discutent de la taille d'un vêtement pour une amie fictive. Michelle s'oppose à la proposition se voulant comique d'une taille XL énoncée par sa camarade:

Exemple 4 (Corpus WBS Tschu-TG1-181105-sadj)

```

01      LOR:  =mais: qu/e/:=ehm eh grössi?
           trad                               taille
02      (1.5)
03      MIC:  EH: (.) °>je ne sais pas<°
04      (2.7)
05      LOR:  +je [pense] que x-1 ((en riant))+
06      MIC:  [°(x)°]
07  > MIC:  non: je pense
08      (0.6)
09      LOR:  +s ((lettre))+
10      MIC:  +=s ((lettre))+
11      (0.6)

```

Le désaccord de Michelle à la ligne 7 est produit à un endroit pertinent, sans retardement de la prise de tour. Il est initié au moyen d'un marqueur de polarité, produit avec une accentuation et un allongement vocalique. Bien qu'étant produit avec insistance (cf. accentuation), l'allongement vocalique l'adoucit quelque peu (cf. remarque concernant l'allongement sur la voyelle nasale finale, ex. 2 supra). Ce désaccord semble être un peu plus nuancé que celui de l'exemple précédent. Par ailleurs, le désaccord est ici suivi d'une amorce de contre-proposition dont la structure syntaxique fait écho au tour de la locutrice antérieure. Cette proposition alternative est ensuite accomplie collectivement par l'aide fournie par Lorena qui complète le tour resté en suspens de Michelle (l.9), puis sa ratification par Michelle elle-même (l.10). Le désaccord qu'on observe dans cet extrait, bien qu'il soit explicite et immédiat, semble plutôt s'orienter vers une élaboration conjointe des contenus liés à la tâche, au lieu d'une opposition radicale des positions de chacune. D'ailleurs, on le voit bien, le désaccord débouche sur une solution alternative qui est formulée de manière collective. Ainsi, alors que les extraits (3) et (4) présentent des désaccords immédiats, ceux-ci divergent quant à la manière dont le "non" est exprimé: dans l'exemple (3) il est fort alors que dans l'exemple (4) il est atténué.

En somme, l'ensemble de ces exemples montre des patterns diversifiés derrière une même forme lexicale d'expression du désaccord: le marqueur de polarité. Ces patterns varient selon différents axes: la structuration séquentielle du tour oppositif (retardement ou non de la prise de tour, élaboration ou non à la suite de l'élément oppositif) et les moyens

prosodiques mobilisés dans le tour oppositif. L'articulation de ces moyens joue un rôle central dans l'intensité avec laquelle est manifesté le désaccord: il peut soit être renforcé, soit atténué. Grâce à ces diverses ressources, les locuteurs ont ainsi la possibilité de s'adapter le plus possible au contexte, et cela même avec des moyens lexico-grammaticaux minimaux. Les participants observés dans la présente étude démontrent ainsi une sensibilité avérée au contexte qui se traduit par l'usage créatif de ressources de nature diverse.

Enfin, du fait que ces interactions se produisent dans le cadre d'une tâche scolaire, il serait aisé de conclure que l'usage massif du marqueur de polarité s'explique également en raison de la situation d'interaction – situation qui est souvent catégorisée comme une communication artificielle, dépourvue d'enjeux authentiques pour les participants et façonnée par des fonctionnements sociaux spécifiques à cet environnement institutionnel. Dans cette optique, négocier les préparatifs d'une fête imaginaire ne relèverait pas d'un enjeu prioritaire pour les élèves et pourrait par conséquent être traité avec plus de légèreté, moyennant des désaccords explicites et forts qui n'ont pas d'impact sur les relations interpersonnelles des membres du groupe. De la même façon, en raison de l'âge des participants (13-14 ans), on pourrait également attribuer les désaccords forts et explicites aux comportements sociaux et aux dynamiques interpersonnelles spécifiques de l'adolescence. De manière intéressante, une étude antérieure (Fasel & al., 2009; Pekarek Doehler & Pochon-Berger, 2011) sur des élèves, locuteurs natifs du français, du même âge et de même niveau scolaire, montre des désaccords bien diversifiés, témoignant de leur sensibilité vers les enjeux sociaux des interactions en classe. Ainsi, la présence de patterns variés dans ces deux corpus invite à repenser les interactions dans les travaux en groupe et à envisager les enjeux sociaux (notamment la préservation des faces mutuelles) qui se posent pour les participants comme étant définis par eux-mêmes et se modifiant à chaque instant. Le choix du formatage du désaccord témoigne précisément de la perspective du locuteur sur la nature de l'enjeu communicatif: à certains moments, le désaccord est géré comme une activité socialement délicate pour laquelle des procédures de ménagement de la face d'autrui est nécessaire, alors qu'à d'autres moments, il ne l'est pas, et cela, indépendamment des contenus traités. Corollairement, la valeur de l'objet du désaccord (un objet grave ou sans importance) est à resituer dans la perspective des participants, au lieu d'être déterminée à l'avance.

5. Discussion et conclusion

Cette contribution s'est intéressée à un courant interdisciplinaire récent: l'analyse conversationnelle appliquée au domaine de l'acquisition des langues secondes (CA-SLA). La démarche analytique a été illustrée à travers une étude empirique, à savoir la gestion du désaccord par des locuteurs de français L2 de niveau peu avancé. Sur le plan linguistique, on constate l'usage massif d'une même forme lexicale: le marqueur de polarité "non" – forme typique d'opposition dont l'utilisation ne relève pas d'opérations sémantico-syntaxiques complexes. L'usage quasi exclusif d'un tel moyen linguistique a été interprété par des travaux antérieurs dans le domaine de la communication interculturelle et de la pragmatique interlangagière comme l'indice d'une capacité rudimentaire d'exprimer un désaccord, typique d'un niveau de compétence peu avancé. Une analyse micro-séquentielle des occurrences répertoriées dans notre corpus a cependant permis d'apporter un éclairage nouveau sur ces pratiques en faisant apparaître des variations à la fois sur le plan de l'organisation séquentielle des activités et des ressources prosodiques mobilisées. L'usage de ces ressources diverses témoigne d'un effort d'adaptation contextuelle avec des moyens limités. Alors que pour des locuteurs de L2 avancés, nous avons observé une capacité à organiser leurs activités discursives en fonction du principe de préférence (cf. Pekarek Doehler & Pochon-Berger, 2011; Pochon-Berger & Pekarek Doehler, à par.) – capacité fondamentale à la participation aux interactions verbales en général (cf. Sacks, 1987 [1973]), celle-ci se trouve sous une forme "embryonnaire" chez les participants étudiés ici. En effet, le format de désaccord impliquant une atténuation du désaccord par un retardement de la prise de tour, une élaboration au-delà de l'élément de désaccord et des moyens prosodiques de modération relève d'un format d'activité du type "non-préférée" dans laquelle l'opposition est minimisée. Il en résulte que l'orientation vers ce principe de préférence se manifeste déjà très tôt dans le parcours d'apprentissage et qu'il se consolide par la suite grâce au développement de moyens plus sophistiqués. Ainsi, par l'effet de loupe qu'offrent les outils de l'analyse conversationnelle, les descriptions traditionnelles sur les désaccords se voient non seulement enrichies par l'attention portée à des ressources non-linguistiques notamment, mais aussi foncièrement révisées. En effet, les résultats présentés ici montrent qu'un examen des désaccords se fondant sur les seules formes linguistiques offre une image réductrice des capacités communicatives des locuteurs de L2, alors que la prise en compte de la dimension interactive fait apparaître une plus grande complexité des capacités manifestées.

L'examen des pratiques effectives des locuteurs, resituées dans leur contexte de production, s'avère ainsi indispensable pour saisir la nature des capacités que ces participants déploient pour gérer des activités

communicatives concrètes. L'accès aux détails (verbaux et non-verbaux) du déploiement temporel de la parole-en-interaction, rendus possible par le dispositif de recueil et de préservation des données, permet de comprendre des phénomènes qui pourraient être interprétés a priori comme manifestation d'une déficience de la compétence langagière comme étant bien au contraire les indices d'un ajustement subtil du locuteur aux conduites d'autrui. En cela, l'analyse conversationnelle offre des outils rigoureux pour comprendre le lien entre le contexte social et les pratiques langagières des acteurs sociaux, la manière dont ils se construisent réciproquement.

L'application à la linguistique acquisitionnelle des outils analytiques forgés par l'analyse conversationnelle a pour conséquence de reconceptualiser la notion de "compétence" en langue(s) (cf. Hall & al., 2011; Pekarek Doehler, 2006, 2010). D'une part, la compétence en langue(s) ne peut plus être envisagée comme seul répertoire lexico-grammatical, mais comme un ensemble de "méthodes" pour l'action qui intègre aussi, et de façon centrale, des ressources séquentielles et multimodales (i.e. prosodie, mais aussi gestes, regards, etc.). La composante interactive apparaît dès lors comme étant étroitement imbriquée avec d'autres types de savoirs (de nature linguistique, socioculturelle, etc.) (Pekarek Doehler, 2006), alors que la tendance dans la recherche sur l'apprentissage-enseignement des L2 consiste plutôt à les dissocier aux niveaux conceptuel (cf. Canale & Swain, 1980) et méthodologique (p.ex. dispositifs expérimentaux testant l'une ou l'autre des compétences tels que Beebe & Takahashi, 1989 sur la dimension sociolinguistique). Les analyses menées ici le montrent bien: l'expression du désaccord mobilise à la fois des composantes linguistiques, discursives, interactives et sociales qui se cristallisent dans la manière même d'agencer et d'organiser séquentiellement un tour de parole oppositif. Sur cette base, l'analyse conversationnelle traite le locuteur d'une L2 non pas comme un locuteur à priori déficient, mais comme un interactant valable (cf. Kasper, 2006), dont elle se propose de mieux comprendre les ressources pour l'action.

Dans la mesure où les procédures analytiques en analyse conversationnelle d'origine ethnométhodologique s'en tiennent à décrire les faits langagiers tels qu'ils sont observables dans les limites d'un contexte interactionnel (séquentiel) accessible aux participants et au chercheur qui les observe, il n'est pas possible avec cette approche de mesurer l'impact des particularités sociologiques et psychologiques du sujet parlant individuel sur ses productions langagières. Le contexte est ainsi circonscrit à sa nature située dans une temporalité immédiate (séquentielle). Ainsi, tout ce qui a trait par exemple à l'histoire communicative que des participants ont en commun ne peut être analytiquement saisi. Cet aspect est pourtant particulièrement pertinent, et par conséquent problématique, lorsque l'on aborde la question de l'apprentissage des langues en tant que

changements des formes de participation aux activités sociales (cf. Hall, 1993) qui sont rendus possible précisément à travers une participation répétée à celles-ci. D'autre part, force est de constater que les variations observées dans les données ne peuvent pas toujours s'expliquer en des termes séquentiels, mais pourraient relever de paramètres situationnels ou individuels. C'est en ces différents points qu'un dialogue avec d'autres approches d'orientation sociale dans la recherche sur l'acquisition des L2 moyennant d'autres dispositifs méthodologiques s'avère indispensable.

Annexe

Conventions de transcription

[	chevauchement	j-	troncation
=	enchaînement immédiat	hôte <u>ls</u>	emphase
&	continuation du tour de parole	AH	plus fort
?	intonation montante	°oui°	moins fort
.	intonation descendante	> <	accélération
,	intonation continuative	< >	ralentissement
(.)(.)(...)	pauses de moins d'une seconde	(si)	incertain
(2.5)	pause de (x) secondes	(x)	inaudible
de:	allongement	((rires))	commentaire
		+	délimite le segment concerné par le commentaire

Bibliographie

- Bardovi-Harlig, K. & Salsbury, T. (2004): The organization of turns in the disagreements of L2 learners: a longitudinal perspective. In: D. Boxer & A.D. Cohen (eds.): Studying speaking to inform second language learner. Clevedon (Multilingual Matters), 199-227.
- Beebe, L.M. & Takahashi, T. (1989): Sociolinguistic variation in face-threatening speech acts. In: M. R. Eisenstein (ed.): The dynamic interlanguage. Empirical studies in second language variation. New York /London (Plenum Press), 199-217.
- Block, D. (2003): The social turn in second language acquisition. Washington DC (Georgetown University Press).
- Boyer, H. (2001): Introduction à la sociolinguistique. Paris (Dunod).
- Brown, P. & Levinson, S.C. (1978): Politeness. Some universals in language usage. Cambridge (Cambridge University Press).
- Calvet, J.-L. (1993): La sociolinguistique. Paris (Presses Universitaires de France).
- Canale, M. & Swain, M. (1980): Theoretical bases of communicative approaches to second language teaching and testing. In: Applied Linguistics, 1(1), 1-47.
- De Fornel, M. & Léon, J. (2000): L'analyse de conversation, de l'ethnométhodologie à la linguistique interactionnelle. In: Histoire Epistémologie Language, 22 (1), 131-155.
- De Pietro, J.-F., Matthey, M. & Py, B. (1989): Acquisition et contrat didactique: les séquences potentiellement acquisitionnelles dans la conversation exolingue. In: D. Weil & H. Fugier (eds.): Actes du 3^e colloque régional de linguistique. Strasbourg (Université des sciences humaines et Université Louis Pasteur), 99-124.

- Fasel Lauzon, V., Pekarek Doehler, S. & Pochon-Berger, E. (2009): Identification et observabilité de la compétence d'interaction: le désaccord comme microcosme interactionnel. In: Bulletin VALS-ASLA, 86, 121-142.
- Firth, A. & Wagner, J. (1997): On discourse, communication, and (some) fundamental concepts in SLA research. In: *The Modern Language Journal*, 81(3), 285-300.
- Ford, C.E. (2001): At the intersection of turn and sequence: negation and what comes next. In: M. Selting & E. Couper-Kuhlen (eds.): *Studies in interactional linguistics*. Amsterdam/Philadelphia (John Benjamins), 51-79.
- Garfinkel, H. (1967): *Studies in ethnomethodology*. Cambridge (Polity Press).
- Goodwin, C. (1981): *Conversational organization: interaction between speakers and hearers*. New York/London (Academic Press).
- Goodwin, C. & Heritage, J. (1990): Conversation analysis. In: *Annual Review of Anthropology*, 19, 283-307.
- Goodwin, M.H. (1990): *He-said-she-said: talk as social organization among Black children*. Bloomington/In (Indiana University Press).
- Gülich, E. (1986): L'organisation conversationnelle des énoncés inachevés et de leur achèvement interactif en "situation de contact". In: *DRLAV Revue de Linguistique*, 34-35, 161-182.
- Hall, J.K. (1993): The role of oral practices in the accomplishment of everyday lives: the sociocultural dimension of interaction with implications for the learning of another language. In: *Applied Linguistics*, 14 (2), 145-166.
- Hall, J.K., Hellermann, J. & Pekarek Doehler, S. (2011). *Interactional competence and development*. Clevedon (Multilingual Matters).
- Heritage, J. (1988): Explanations as accounts: a conversation analytic perspective. In: C. Antaki (ed.): *Analyzing everyday explanation: a casebook of methods*. London (Sage Publications), 127-144.
- Jefferson, G. (2004): Glossary of transcript symbols with an introduction. In: G. Lerner (ed.): *Conversation analysis: studies from the first generation*. Amsterdam (John Benjamins), 13-31.
- Kasper, G. (2006): Beyond repair. Conversation Analysis as an approach to SLA. In: *AILA Review*, 19, 83-99.
- Kotthoff, H. (1993): Disagreement and concession in disputes: on the context sensitivity of preference structures. In: *Language in Society*, 22, 193-216.
- Krafft, U. & Dausendschön-Gay, U. (1993): La séquence analytique. In: *Bulletin CILA*, 57, 137-158.
- Kreutel, K. (2007): "I'm not agree with you". ESL learners' expressions of disagreement. In: *TESL-EJ*, 11 (3), 1-34. Disponible en ligne: <http://www.tesl-ej.org/wordpress/issues/volume11/ej43/ej43a1/>.
- Markee, N. (2005): Conversation analysis for second language acquisition. In: E. Hunkel (ed.): *Handbook of research in second language teaching and learning*. Mahwah (Lawrence Erlbaum), 355-373.
- Mondada, L. (2005): L'analyse de corpus en linguistique interactionnelle: de l'étude de cas singuliers à l'étude de collections. In: A. Condamines (dir.): *Sémantique et corpus*. Paris (Hermes Sciences Publications), 75-108.
- Mondada, L. & Pekarek Doehler, S. (2001): Interactions acquisitionnelles en contexte. Perspectives théoriques et enjeux didactiques. In: *Le français dans le monde*, numéro spécial, 107-137.
- Pekarek Doehler, S. (2006): Compétence et langage en action. In: *Bulletin VALS-ASLA*, 84, 9-45.
- Pekarek Doehler, S. (2010): Conceptual changes and methodological challenges: on language, learning and documenting learning in conversation analytic SLA research. In: P. Seedhouse,

- S. Walsh & C. Jenks (eds.): *Conceptualising "learning" in applied linguistics*. New York (Palgrave Macmillan), 105-126.
- Pekarek Doehler, S. & Pochon-Berger, E. (2011): Developing "methods" for interaction: a cross-sectional study of disagreement sequences in French L2. In: J.K. Hall, J. Hellermann & S. Pekarek Doehler (eds.): *L2 interactional competence and development*. Clevedon (Multilingual Matters), 206-243.
- Pochon-Berger, E. & Pekarek Doehler, S. (à paraître): Le développement de la compétence d'interaction: une comparaison entre deux groupes d'apprenants du français. In: P. Trévisiol et al. (éds.): *Quand les sciences du langage se mettent à dialoguer – échanges en linguistique, didactique et acquisition des langues*. Paris (Orizons).
- Pochon-Berger, E. (2010): *La compétence d'interaction en L2: gestion de la cohérence interactive par des apprenants du français*. Thèse de doctorat, Université de Neuchâtel [disponible en ligne sur <http://doc.ero.ch/lm.php?url=1000,40,4,20100929144628-EC/00002167.pdf>].
- Pomerantz, A. (1984): Agreeing and disagreeing with assessments: some features of preferred/dispreferred turn shapes. In: J.M. Atkinson & J. Heritage (eds.), *Structures of social action*. Cambridge (Cambridge University Press), 57-111.
- Psathas, G. (1990): Introduction: methodological issues and recent development in the study of naturally occurring interaction. In: G. Psathas (ed.): *Interaction competence*. Lanham (University Press of America, Inc.), 1-29.
- Psathas, G. & Anderson, T. (1990): The "practices" of transcription in conversation analysis. In: *Semiotica*, 78, 75-99.
- Sacks, H. (1987 [1973]): On the preference for agreement and contiguity in sequences in conversation. In: G. Button & J.R.E. Lee (eds.): *Talk and social organization*. Clevedon (Multilingual Matters), 54-69.
- Sacks, H., Schegloff, E.A. & Jefferson, G. (1974): A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation. In: *Language*, 50(4), 696-735.
- Schegloff, E.A. (1968): Sequencing in conversational openings. In: *American Anthropologist*, 70(6), 1075-1095.
- Takahashi, T. & Beebe, L.M. (1987): The development of pragmatic competence by Japanese learners of English. In: *JALT Journal* (Japanese Association for Language Teaching), 8, 131-155.
- ten Have, P. (1990): *Doing conversation analysis: a practical guide*. London (Sage Publications).
- Walkinshaw, I. (2009): *Learning politeness. Disagreement in a second language*. Oxford et al. (Peter Lang).

Effets et enjeux de l'interdisciplinarité en sociolinguistique. D'une approche discursive à une conception praxéologique des représentations linguistiques

Cécile PETITJEAN

Centre de linguistique appliquée (Université de Neuchâtel)
Laboratoire Parole et Langage (Université de Provence)

This article shows how the notion of social representation acts as a catalyst for interdisciplinary relations between sociolinguistics and both language sciences and all other fields of social sciences. The theoretical and methodological problems posed by the study of social representations show that interdisciplinary discussion may be a necessity and not only a scientific choice. We show how interdisciplinary exchanges have influenced the methodological and analytical framework used in the sociolinguistic study of social representations, and how these protocols have revealed in turn the limitations of the definition of the notion and, finally, led to a reorientation of the initial methodologies. We will illustrate the results of these interdisciplinary intertwining in practical terms, by proposing a new approach to social representations (i.e. the *representation-in-action*) that was inspired by different fields of language and social sciences. We will analyze the representations of interactional competences built by actors of didactic interactions, which allows us to show the relevance of a praxeologic conception of social representations.

La notion de représentation linguistique (désormais RL) bénéficie aujourd'hui d'une place de choix dans les problématiques sociolinguistiques. En tant que représentation sociale (désormais RS) portant sur les pratiques langagières des acteurs, elle constitue une porte d'entrée indispensable sur la manière dont ceux-ci construisent et organisent ensemble leur réalité sociale, et, ce faisant, s'inscrivent dans leurs relations aux autres. Toutefois, malgré (ou grâce à) cette centration de la discipline sur la notion de RL, les débats sont encore vifs concernant sa définition, et, surtout, les protocoles de recueil, d'observation et d'analyse des données. Notre objectif est de montrer de quelle façon les tentatives de définition de la notion de RL et les réflexions y relatives donnent à voir le rôle des dialogues interdisciplinaires, et ce dans un double mouvement: d'une part, entre la sociolinguistique et les autres sciences sociales; d'autre part, entre la sociolinguistique et les autres domaines des sciences du langage. La notion de RL apparaît comme un catalyseur des relations extra disciplinaires qu'entretient la sociolinguistique avec les disciplines connexes (qu'elles se placent à l'intérieur ou à l'extérieur du champ des sciences du langage), et ce pour

deux raisons principales. (i) La notion de RL se présente comme une reprise-modification d'une notion théorisée dans d'autres sciences sociales (notamment la sociologie et la psychologie sociale). (ii) Elle renvoie dans les faits à des ressources sociocognitives (socialement construites et partagées) se rapportant aux pratiques langagières. Ces ressources ne sont pas directement observables et ne sont accessibles que par l'observation des matériaux qui les construisent et par lesquels elles sont mises en circulation dans la sphère sociale, à savoir les discours en interaction. Ce qui induit la nécessité pour l'analyste de faire appel à d'autres cadres théoriques (comme par exemple l'analyse de discours) permettant de traiter ce type de données.

Il s'agit donc ici (1) de se pencher sur les différentes rencontres interdisciplinaires générées par les difficultés rencontrées dans l'étude des RL, qui permettent d'illustrer de manière idéale le fait que l'interdisciplinarité peut parfois être une nécessité théorique et méthodologique; (2) de voir de quelles manières les multiples mouvements de discipline à discipline influencent les protocoles méthodologiques et analytiques dans l'étude des RL; (3) d'illustrer de manière pratique certains résultats de ces imbrications interdisciplinaires, en proposant une approche possible de la notion de RL (à savoir l'analyse des *représentations-en-action*¹) découlant précisément de réflexions partagées par différents domaines des sciences du langage et par d'autres sciences sociales.

1. La notion de RS entre sociologie, psychologie sociale et sociolinguistique

1.1 *Du social à l'individuel (et inversement)*

Si la sociolinguistique s'est très tôt intéressée à la notion de RL, ou du moins au rôle que pouvaient avoir sur la dynamique des langues les points de vue des locuteurs quant aux différentes composantes de leur environnement linguistique (Labov, 1966; Encrevé, 1988), force est de constater qu'elle n'est ni à l'origine de cette notion ni la première à avoir œuvré pour une théorisation solide de celle-ci. En effet, il est aujourd'hui connu que la notion de RS apparaît pour la première fois dans l'ouvrage de Moscovici (1961) consacré à l'image de la psychanalyse dans la société française. Cependant, une fois encore, on pourrait dire que la psychologie sociale n'est pas à la source de ce concept, puisque la notion même de

¹ Cette approche s'intègre aux recherches initiées par la Prof. Simona Pekarek Doehler dans le cadre de la préparation du projet *Interactional Competences in Institutional Practices: Young People between School and the Workplace* (IC-You) (financé par le Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique, n° CRSII1_136291/1).

représentation découle de celle de *représentation collective* telle qu'elle a été proposée par Durkheim (1898).

Ce dernier oppose *représentation collective* et *représentation individuelle*, seule la première étant l'objet de la sociologie, tandis que la seconde est intrinsèquement liée aux mécanismes psychologiques. Les représentations collectives sont un ensemble de croyances (religion, mythes, etc.) qui ont la particularité d'être stables, pérennes et partagées par l'ensemble d'une société, tandis que les représentations individuelles sont propres à un sujet et de ce fait particulièrement sujettes à variations. L'étude des représentations collectives se place donc dans une perspective déterministe, les croyances et les attitudes des individus étant largement déterminées par la position qu'ils occupent dans une société donnée. La définition de cette notion n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle d'*institution*, laquelle, d'après Durkheim (1894), renvoie à "*toutes les croyances et à tous les modes de conduite institués par la collectivité*" (90) et "*consiste en représentations et en actions*" (97). Si les représentations collectives participent directement de ce que Durkheim qualifie d'institution, elles en partagent les mêmes caractéristiques, à savoir, entre autres, le fait de préexister à l'individu (79), de lui imposer des contraintes (107) et de disposer d'une "*existence propre, indépendante de ses manifestations individuelles*" (107). Dans cette perspective holiste, la société ne se réduit pas à la somme des individus qui la composent: les institutions sociales, et de là les représentations collectives, sont autant d'entités dont l'existence est indépendante des pratiques individuelles.

A l'opposé de cette perspective déterministe, au sein de laquelle l'individu subit passivement les effets et les contraintes de l'ordre social, apparaissent les thèses individualistes (cf. Boudon, 1979, au sujet de leurs origines) pour lesquelles l'individu est à la base du social: la société devient dès lors un effet des actions et des relations des sujets. Elles s'opposent radicalement à l'idée que l'individu n'est là que pour "*réaliser un destin fixé d'avance*" (Boudon, 1988: 38). L'opposition individu/société apparaît ce faisant comme l'un des ferments de la sociologie, et, de manière générale, des sciences sociales (Filleule, 2005). Le dépassement (entre autres) de cette dichotomie a fait l'objet de nombreuses tentatives, comme par exemple le structuralisme de Parsons (1951) ou le structuralisme constructiviste de Bourdieu (1980). La principale critique émise à leur égard est qu'elles semblent reproduire, à des niveaux différents, la dichotomie en question (Berard, 2005). D'autres approches ont choisi de dépasser cette opposition en invalidant les termes. L'ethnométhodologie (Garfinkel, 1967) propose ainsi un nouveau point de vue sur les liens entre individus et sociétés:

L'ethnométhodologie appréhende cette réalité objective des faits sociaux comme étant une réalisation pratique continue de chaque société, procédant uniquement et entièrement, toujours et partout, du travail des membres, une réalisation

naturellement organisée et naturellement descriptible, produite localement et de manière endogène, sans relâche et sans possibilité d'évasion, de dissimulation, d'esquive, d'ajournement ou de désintéressement (Garfinkel, 2001: 443).

La perspective ethnométhodologique ne se situe ni du côté des individus ni de celui de la sphère sociale: l'un comme l'autre sont le produits d'actions entreprises collectivement. Apparaît donc un cycle entre institutions et pratiques individuelles: les premières, tout en étant le résultat des secondes, les autorisent dans le même temps.

Le passage de la notion de représentation collective de Durkheim à celle de RS chez Moscovici est lui aussi dépendant d'une réflexion relative aux liens entre individus et sociétés. Même s'il n'a pas su proprement y répondre, comme en témoignent les interrogations quant à la place accordée au sujet dans les premières théorisations de la notion (Jodelet, 2008). Dans l'approche proposée par Moscovici (1970), les RS appartiennent autant à l'ordre du psychologique que du social. Elles reposent sur des interrelations entre un sujet, un objet et un Alter: *"la relation sujet-objet est médiée par l'intervention d'un autre sujet, d'un "Alter", et devient une relation complexe de sujet à sujet et de sujets à objets"* (Moscovici, 1970: 33). Par ailleurs, la théorie des RS participe d'une infirmation des approches behavioristes, en cela que le sujet et l'objet ne sont plus dissociés (Moscovici, 1961): la réponse que produit l'individu par rapport à un objet devient partie constitutive de ce dernier et le détermine dans le même temps. L'objet n'existe donc pas en lui-même et pour lui-même; il n'existe que pour et par un individu et un groupe d'individus: *"ce lien avec l'objet est une partie intrinsèque du lien social et il doit donc être interprété dans ce cadre"* (Moscovici, 1986: 71). Cette conception a pour conséquence une remise en cause de la réalité objective, extérieure à l'individu: la réalité est au contraire toujours représentée (Abric, 1994). Elle est construite, réorganisée et négociée par les sujets et les groupes. Une RS ne peut donc pas être réduite à une simple image de la réalité et des objets sociaux la composant: elle s'apparente à une entité qui organise la réalité, qui la rend intelligible pour le groupe concerné. En tant que *"forme de connaissance, socialement élaborée et partagée ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social"* (Jodelet, 1989: 53), les RS peuvent être définies comme un ensemble de ressources sociocognitives (Abric, 1994): cognitives car les processus représentationnels requièrent les activités d'un sujet; social car ces processus cognitifs s'inscrivent (et n'ont de sens que) dans le rapport à l'Autre et dans la co-négociation pour le partage d'une même réalité sociale. Les RS renvoient à différentes fonctions (Abric, 1994): (i) une *fonction de savoir*: les RS constituent un savoir pratique de sens commun permettant aux individus et aux groupes d'intégrer de nouvelles connaissances, de les rendre intelligibles en fonction de leurs systèmes de normes et de valeurs; elles autorisent par ailleurs la communication sociale

en définissant des références partagées nécessaires à l'échange social; (ii) une *fonction identitaire*: les RS permettent aux individus et aux groupes de se repérer dans la sphère sociale, d'élaborer une identité commune et valorisante; c'est cette fonction qui donne un rôle proéminent aux RS dans la gestion des relations intergroupes (Doise, 1972); (iii) une *fonction d'orientation*: les RS s'apparentent à des guides pour l'action (Abric, 2001) en orientant les pratiques; (iv) une *fonction justificatrice*: les RS, si elles déterminent les pratiques, permettent également aux individus et aux groupes de rendre compte, *a posteriori*, des pratiques qu'ils ont actualisées dans un contexte donné (Doise, 1972). Ce sont les pratiques qui conditionnent ici la signification des représentations, ces deux notions se retrouvant dès lors dans un rapport de détermination mutuelle.

La question de la place du sujet dans le champ de la psychologie sociale reste problématique et fait encore aujourd'hui débat (Jodelet, 2008). Un certain nombre de faits touchant à l'épistémologie des sciences sociales au cours du 20^{ème} siècle peut expliquer en partie cet effacement du sujet des préoccupations psychosociologiques (comme le rejet total du concept de sujet, caractéristique de certaines approches comme le holisme ou le structuralisme). Le fait est que la psychologie sociale ne renie pas entièrement l'individu (la théorie insiste sur la dimension psychologique et cognitive des représentations, Abric, 1994), mais qu'elle ne le conçoit que dans les rapports qu'il est susceptible d'entretenir avec l'instance sociale. Le sujet n'est ainsi pris en compte que par le prisme de l'interaction avec le social, sans que ne soit clairement posé le statut et la place qu'il peut avoir dans la genèse des représentations. L'une des portes de sortie proposée revient à refuser de considérer la notion de sujet comme devant forcément renvoyer à un sujet isolé et de penser plutôt celui-ci comme "*authentiquement social, un sujet qui intériorise, s'approprie les représentations tout en intervenant dans leur construction*" (Jodelet 2008: 28). Le sujet devient dès lors agent et acteur (Giddens, 1982), construisant dans ses activités les instances sociales qui à leur tour vont rendre possibles ces activités, leur donner un sens intersubjectif, les rendre reconnaissables et familières dans l'interaction sociale. La dimension subjective des liens sociaux réside dans le fait que ceux-ci ne mettent pas simplement en rapport des individus, mais qu'ils sont constitutifs de ce que sont ces individus (Descola, 2006). Jodelet (2008: 37-40) propose ainsi d'inscrire les RS dans trois grandes *sphères d'appartenance*: (i) la sphère de la subjectivité (processus par lesquels le sujet construit et remodèle les représentations, dont la part de liberté qu'il peut s'octroyer dans la mise en discours des contenus); (ii) la sphère de l'intersubjectivité (rôle de l'interaction entre les sujets dans l'élaboration et le partage des représentations; considérer le fait que le sujet n'est jamais isolé); (iii) la sphère de la trans-subjectivité, qui renvoie à tout ce qui est commun aux membres d'un même groupe (prise en compte du fait que les RS existent

dans et pour un espace social et public, qu'elles traversent et sont traversées par le jeu des logiques institutionnelles, des systèmes de normes et de valeurs, des pressions idéologiques, etc.). L'essence des RS se situe dans l'articulation de ces trois sphères qui tentent de concilier le subjectif et le social dans l'élaboration et la dynamique des savoirs sociaux partagés.

1.2 Du social à l'individuel à la langue

1.2.1 Une volonté partagée de repenser les dichotomies fondatrices

La question de la nature des liens unissant le sujet et le social, si elle a une place de choix en sociolinguistique, y est peut-être moins prégnante que dans d'autres sciences sociales, comme la sociologie ou la psychologie sociale. Différentes raisons peuvent être avancées. (1) La sociolinguistique repose sur une reconfiguration (parfois de nature oppositive) des perspectives structuralistes, qui tendent à effacer la place de l'acteur-locuteur tout comme celle des rapports sociaux dans l'appréhension de ce qu'est *la langue*. La primauté est donnée à *l'objet langue*, comme un tout institué qu'il est nécessaire, pour le comprendre, d'observer comme s'il était extérieur aux locuteurs qui l'actualisent. De là, la sociolinguistique s'est centrée sur ce qui pouvait instituer la dimension *socio* qui la compose, non pas seulement pour se distinguer des perspectives systémiques, mais aussi et surtout pour déterminer de quelles manières il était possible d'*observer* et d'*analyser* la langue dans son contexte social. Ce qui explique que la sociolinguistique soit définie par certains comme étant avant tout une *linguistique de terrain*² (Boutet, 1994). Ceci n'empêche pas une très grande diversification des approches se reconnaissant comme appartenant au domaine de la sociolinguistique, et dont les différences résident souvent dans l'interprétation qui est faite de la part de sociologique et plus largement des questions relatives à la nature des liens entre langues et sociétés. La question du sujet passe donc par cette enchevêtrement de niveaux – le sujet, la société, la langue – sans que l'on parvienne encore à penser leur articulation.

L'approche variationniste en est un bon exemple, où les liens entre langagier et social ne sont pas réellement problématisés: le social est réduit à des catégories réifiées souvent non questionnées (sexe, âge,

2 Cette catégorisation n'est pas non plus sans poser un certain nombre de problèmes quant à la caractérisation de la sociolinguistique. En effet, de nombreuses autres disciplines peuvent se prévaloir d'une telle appellation, en particulier la dialectologie et la créolistique. De là naît un certain nombre de réflexions quant à la définition du domaine de l'*écologie des langues* (Gadet, 2009), qui tente de construire une unité au-delà de la diversité des disciplines reposant sur l'observation de données réelles découlant "*de ce que font les usagers quand ils pratiquent les langues*" (Gadet, 2009: 123).

catégorie socioprofessionnelle) et est mis en relation avec des variations du système linguistique, comme deux entités autonomes et séparables qui n'ont de liens que corrélatifs. Mais rien n'est vraiment dit sur les manières dont le langagier construit le social et sur les façons dont le social agit sur le langagier, et encore moins sur la place du sujet au sein de ces relations. On peut distinguer deux grands ensembles d'approches qui se réclament de (ou fraternisent avec) la sociolinguistique: celles qui donnent la primauté à la langue et qui voient dans le social une possibilité de rendre compte des variations ou des changements linguistiques (comme, par exemple, la sociolinguistique variationniste, Labov, 1972; Sankoff, 1972); celles qui donnent la primauté au social et qui voient dans la langue la possibilité de comprendre les rouages de la sphère sociale et des phénomènes y relatifs (entre autres, la sociologie du langage³; Cohen, 1956; Achard, 1986, ou l'anthropologie du langage, Tabouret-Keller, 1997). On se retrouve toutefois, comme cela a été le cas en sociologie, pris au piège des dichotomies et des oppositions entre des catégories réifiées – la langue et la société – dont on ne sait plus si leur réalité découle de l'observation ou de prises de position épistémologiques. Et tout comme en sociologie l'ethnométhodologie a proposé un dépassement de l'opposition entre individu et société en remettant en question la pertinence même de la signification accordée à ces instances, la sociolinguistique s'achemine elle aussi vers une critique de l'opposition entre langue et société, en privilégiant une perspective praxéologique de la langue inspirée, entre autres, par les courants de l'ethnométhodologie (Garfinkel, 1967), de la pragmatique (Ducrot, 1984) ou encore de la praxématique (Barberis et al., 1989). La sociolinguistique critique (Heller, 2002) repose ainsi sur un refus d'élaborer des théories partant de la rigidité et de la décontextualisation de catégories telles que le *système social* et le *système linguistique*, dont l'opposition ne fait que rendre artificielle la nature des rapports les unissant. Privilège est donc accordé non pas aux systèmes, mais aux pratiques: la société renvoie à des pratiques sociales, tout comme la langue renvoie à des pratiques langagières. Ces dernières, au même titre que les pratiques sociales et culturelles, sont celles par lesquelles les acteurs parviennent à élaborer des ressources leur permettant de vivre ensemble, d'organiser des espaces communs de signification, de partager des normes et des valeurs communes et d'institutionnaliser ces savoirs et ces savoir-faire. Institutions qui en retour, dans une dynamique

3 Les débats portant sur la nature des liens entre sociologie du langage et sociolinguistique sont nombreux et toujours d'actualité, non seulement au niveau des affiliations disciplinaires (notamment la place de la perspective sociologique dans l'étude des langues) et des hiérarchies proposées (qui de la sociolinguistique ou de la sociologie du langage englobent l'autre?), mais également au niveau des objectifs recherchés: comprendre comment fonctionne la langue ou comprendre comment fonctionne la société (*cf.* Varro, 1999; Canut, 2000a).

perpétuelle, vont induire de nouvelles attentes, de nouveaux enjeux, de nouvelles pratiques.

C'est par le prisme de la langue qu'est pensée, en sociolinguistique, la question des interrelations entre sujet et société. Mais, une nouvelle fois, ces réflexions ont été pendant longtemps étouffées par le souci, non pas de réfléchir au rôle du sujet, mais de penser le sujet tel qu'il pouvait être dans une communauté linguistique, dans une organisation sociale définie par des pratiques langagières partagées. La notion de *communauté linguistique* a considérablement évolué, partant d'une critique de la *communauté de langue* (Bloomfield, 1933) pour se définir comme une *communauté d'usages* (ou de parole) puis comme une *communauté de normes linguistiques partagées* (Mackey, 1972; Fishman, 1971; cf. à ce sujet Bretegnier, 2010). Ces diverses conceptions de la notion de communauté linguistique s'enlissent pour la plupart dans une perpétuation de la dichotomie individuel/social, quand elles ne renvoient pas à un certain positivisme. Le locuteur est ainsi constituant de ce qu'est la communauté, mais sans que la fonction de ses actes en son sein ne soit clairement explicitée. L'acteur retrouve une place à part entière dans les approches dites interactionnelles, qui se placent à l'interface de différents courants, tels que l'anthropologie du langage (Sapir, 1921), l'ethnométhodologie (Garfinkel, 1967) et l'ethnographie de la communication (Gumperz & Hymes, 1972). Ce n'est dès lors plus la communauté qui est première, mais la manière dont les activités des acteurs parlant construisent, de manière dynamique et située, l'ordre de la communauté et la façon dont cet ordre vient à son tour donner un sens à ces activités. L'acteur-locuteur n'est plus défini par la seule place qu'il occupe dans l'organisation sociale (qui définirait à son tour l'organisation linguistique), ni prédéfini par les caractéristiques sociales émanant de cette organisation, mais par le fait qu'il construit (ou plutôt co-construit) cette organisation au travers de ses interactions quotidiennes, qu'il élabore (ou plutôt co-élabore) ce qui le constitue sur le plan social, culturel et langagier. La communauté linguistique devient un ensemble de pratiques diversifiées permettant, au jour le jour, d'organiser la diversité des pratiques (Hymes, 1991). Cela ne signifie pas que les pratiques des acteurs sont motivées par la seule volonté d'*effacer* l'hétérogénéité constitutive des instances sociales auxquelles ils participent, mais bien plutôt que ces pratiques sont une porte d'entrée sur les manières dont les acteurs *s'en accommodent*. Et la question des RL constitue à ce sujet un point d'ancrage particulièrement stimulant (cf. 2).

La question des RS, non plus des langues mais des pratiques donc, apparaît comme un catalyseur de ces réflexions épistémologiques en même temps qu'elle constitue un formidable champ d'application des avancées théoriques en sociolinguistique. La théorie des RS, et les

réflexions relatives aux liens entre sujet, société, langue et représentation, ont été et sont encore aujourd'hui une solide source d'inspiration pour les problématiques actuelles auxquelles doit faire face la sociolinguistique. Dans le même temps, les travaux réalisés en sociolinguistique fournissent à la psychologie sociale un cadre de recherche, tant théorique que méthodologique, permettant de respecter au mieux les résultats de ces questionnements sur la façon de concevoir les objets de recherche que sont les RS.

1.2.2 Des apports mutuels entre sociolinguistique et psychologie sociale

Les sociolinguistes ont proposé de très nombreuses définitions de la notion de RL, qui peut être ainsi considérée en termes d'imaginaire linguistique (Houdebine, 1982) ou encore de relations que les locuteurs entretiennent avec les langues (Calvet, 1998). Le souhait de proposer une définition propre à la sociolinguistique est légitimé par le souci de replacer une notion extra disciplinaire dans un cadre théorique propre au domaine concerné. Il apparaît cependant que nombre des définitions sociolinguistiques de la RL ont effacé des points importants qui fondent pourtant la pertinence de la notion et, de là, l'ont fragilisée. Ainsi, affirmer qu'une représentation est une image de la réalité (cf. aussi Castellotti & Moore, 2002) contredit l'essence même de la notion de RS, à savoir qu'une représentation est une organisation signifiante et non le reflet d'une réalité qui existerait ailleurs, indépendamment des acteurs (cf. 1.1). De la même façon, les RL ne peuvent pas être décrites dans les seuls termes d'une relation entre langues et locuteurs. Outre le flou que recouvre ici le terme de *relation*, cette approche dessine la problématique de manière horizontale, opposant les locuteurs d'un groupe à (i) leurs langues, (ii) celles des autres groupes. Est privilégié le seul lien entre les locuteurs d'un groupe et les langues de leur environnement, alors même que la psychologie sociale insiste sur la triangulation entre sujet, Alter et objet social. L'approche psychosociale apparaît donc comme utile aux sociolinguistes pour (1) penser et repenser la place accordée au sujet dans l'élaboration des RL; (2) éviter le danger qu'il y a à tout tabler sur un social immanent (des locuteurs, mais qui?) et à se centrer ce faisant en priorité sur l'objet social, i.e. la langue (ce qui n'est pas sans rappeler certains errements du structuralisme vivement critiqués par la sociolinguistique européenne). Il s'agit au contraire de mettre l'accent sur le fait que cet objet n'a de réalité que dans l'interaction entre l'*Ego* et l'*Alter*. Ce qui amène en retour à ne pas considérer la catégorie *langue* comme un donné, par rapport auquel les locuteurs vont élaborer des images, mais comme un construit participant de ce qui fait la réalité sociale partagée de l'individu et des groupes.

Dans le même temps, l'apport de la sociolinguistique dans les réflexions relatives à la notion de RS réside dans le souci de questionner les liens existant entre discours et représentation, et ce plus particulièrement au niveau méthodologique. En effet, si la psychologie sociale a insisté dès le début sur le rôle du discours dans l'appréhension des représentations (Abric, 1994), les méthodologies utilisées, majoritairement quantitatives, laissent peu de place à l'interaction⁴. En sociolinguistique, le fait que l'objet des représentations étudiées soit le même que celui qui les véhicule, a très vite orienté les réflexions sur la manière dont il était possible d'appréhender le rôle du discours et de là la nature même des représentations. Deux positionnements émergent ainsi des approches sociolinguistiques. On peut considérer le discours comme un espace présentant les traces laissées par des processus représentationnels se situant à un niveau autre. Les représentations sont considérées comme des entités existant *ailleurs* dans le cerveau des acteurs, qui sont autonomes et qui peuvent être approchées par les marques qu'elles laissent dans leurs discours (Matthey, 2000). Le problème est double: d'une part, l'inconnu relatif à l'*espace* au sein duquel ces représentations pourraient se situer; d'autre part la dévalorisation du rôle des activités des sujets dans ce que sont les représentations. On peut au contraire estimer que le discours est le lieu de construction et de réélaboration des représentations. De fait, celles-ci ne peuvent plus être considérées comme des instances extérieures. Elles s'apparentent au contraire à des construits n'existant que dans et par les discours en interaction (Petitjean, 2009). La principale critique faite à cette dernière approche réside dans le fait que chaque interaction pourrait donner lieu à de nouvelles représentations. Là encore, ces critiques laissent entrevoir une certaine conception de la représentation: il existerait une *vérité pure des représentations* (Maurer, 1999) qui transcenderait leur actualisation dans le discours. Or, affirmer l'existence de LA représentation va à l'encontre du fait que son efficacité sociale découle précisément de sa capacité à prendre sens dans une situation donnée, à s'adapter à la diversité des contextes. Par ailleurs, dire que l'interaction est l'espace de construction des représentations ne revient pas à affirmer que chaque interaction est une page blanche générant des représentations nouvelles sans lien avec les précédentes. Cela reviendrait à nier la dimension dialogique et polyphonique des représentations. Par contre, chaque interaction peut être considérée comme l'occasion de renégocier et de donner un sens nouveau aux représentations mises en circulation au cours d'une histoire interactionnelle, processus qui peut parfois entraîner le figement de certains contenus représentationnels. Il s'agit d'insister sur le fait que les

⁴ Pour un panorama des différentes approches quantitatives en psychologie sociale, cf. Lo Monaco et Lheureux (2007).

représentations n'existent pas en dehors des activités interactionnelles, que les interactions ne sont pas simplement le décor de l'implémentation de contenus qui existeraient indépendamment ailleurs. Si les représentations peuvent effectivement se cristalliser, cette cristallisation ne peut se faire que dans l'espace interactionnel.

L'autre conséquence de ces réflexions sociolinguistiques sur les liens entre discours et représentation réside dans l'explosion de l'homogénéité des objets représentés. En effet, si l'on considère que les représentations se construisent et se renégocient dans l'interaction, dans l'infinie diversité des pratiques sociales et langagières, cela sous-entend que ces renégociations entraînent une hétérogénéisation des objets représentés, découlant de la contextualisation intrinsèque des manières *situées* de représenter. Ainsi, tout comme la sociolinguistique a œuvré et œuvre encore à l'infirmité de la notion de langue objet, elle participe à une remise en question de la réification des RS et de leurs objets. Il ne s'agit donc plus de parler de RL ou de RS des langues, mais de RS des pratiques langagières. Le rôle du chercheur n'est plus de construire des répertoires, des classes, des catégories de représentations, dissociées de leurs actualisations dans les pratiques des acteurs, mais de partir de ce que nous donnent à voir les données. Si cela empêche en grande partie toute tentative de généralisation (décrire par exemple *les* représentations que *les* Français ont d'*un* objet social donné), cela témoigne d'une certaine humilité de l'analyste. Car, en effet, cela l'amène à faire le deuil (1) de la description de représentations transcendantes et d'une vérité représentationnelle a-contextuelle; (2) de la volonté de s'autonomiser des données réelles pour construire des généralisations théoriques. Le chercheur ne peut décrire que (et seulement que) les représentations telles qu'elles apparaissent dans une interaction donnée, à partir des données y relatives, et non pas les représentations dans leur ensemble⁵. Le défi étant dès lors de se confronter à l'hétérogénéité des pratiques, à celle de leurs représentations et de là à la pluralité des identités sociales en découlant.

2. De la sociolinguistique aux autres domaines des sciences du langage: observations et analyses des RS des pratiques langagières

Les réflexions sociolinguistiques relatives à la notion de représentation sont liées à des problématiques d'ordre conceptuel et méthodologique imposées en grande partie par la manière d'envisager les liens entre discours et représentation. Ces problématiques donnent lieu à d'intenses

⁵ Ceci n'empêche pas toutefois l'identification de certains patterns représentationnels ainsi que la mise à jour de patterns discursifs concourant à la construction des RS en interaction (cf. Petitjean, 2009).

échanges entre différents cadres théoriques affiliés au domaine des sciences du langage.

2.1 *L'approche discursive des représentations*

2.1.1 Cadre théorique et méthodes

La notion de RL est réputée comme étant difficile à appréhender, tout du moins dans le champ de la sociolinguistique. Ces difficultés définitoires ont été générées par un certain nombre de facteurs: l'origine extra disciplinaire de la notion ou encore son apparition en sociolinguistique via des thématiques proches mais non forcément en lien direct avec la question des RL (cf. Lambert et al., 1960; Trudgill, 1974). Les premiers travaux sur les RL ont ainsi permis de lancer de riches réflexions à son égard, mais tout en demeurant parfois à la périphérie de certaines problématiques incontournables (qu'est-ce qu'une RL? Comment observer ce type de données?). Des travaux plus récents (Py, 1993, 2000b; Singy, 1996; Serra, 2000; Petitjean, 2009) ont donné une nouvelle impulsion à ce type d'étude⁶, en se fondant sur deux prémisses: les RL sont des RS portant sur des objets sociaux spécifiques, les langues et les pratiques des locuteurs (donnant lieu à des recherches interdisciplinaires à l'interface de la sociolinguistique et de la psychologie sociale); les RL se construisent dans et par le discours des acteurs (donnant lieu à une approche à l'interface de la sociolinguistique et des analyses de discours). Ces travaux se placent dans une perspective socioconstructiviste, selon laquelle l'interaction est le lieu d'élaboration et de remodelage du social (i.e. de la construction des liens interpersonnelles, des identités et de la structuration de l'hétérogénéité de l'espace social). C'est également le lieu où le système de normes et de valeurs propres à une société, ainsi que les logiques institutionnelles y relatives, s'implémentent et, en retour, subissent des réadaptations dans et par les pratiques quotidiennes des acteurs. Dans ce cadre, une RL renvoie à un ensemble de connaissances socialement construites et partagées (soit des ressources sociocognitives) qui constituent des *contextes pragmatiques* (Pekarek Doehler, 1998) au sein desquels les acteurs parviennent à orienter leurs actions et à s'inscrire dans leurs relations aux autres, dans une démarche d'élaboration d'une réalité sociale partagée, transcendant la complexité qui la caractérise (Petitjean, 2009).

⁶ Il existe d'autres approches des représentations en sociolinguistique et en anthropologie linguistique qui mériteraient d'être citées ici, notamment les travaux réalisés sur les discours épilinguistiques (Canut, 2000b) qui présentent certains points communs avec l'approche discursive des représentations. Il n'est malheureusement pas possible de tout traiter dans le cadre de cet article.

La question qui demeure concerne la place du langage dans les RS: le discours contient-il les traces d'activités cognitives "de niveau supérieur" en lien avec la construction des RL? Ou bien est-il le lieu où naissent et évoluent les RL? Les protocoles méthodologiques développés dans ces travaux ne permettent pas de répondre à cette question, ou plutôt autorisent les deux positionnements. Il s'agit de privilégier une *approche* discursive des RL, en partant des données discursives conjointement accomplies par les interactants. Les procédés interactionnels deviennent ainsi des *lieux d'observation* des RL. Au niveau des recueils de données, sont privilégiés l'enregistrement d'entretiens semi-directifs (Petitjean, 2008), de débats (Py et al., 2000a) et l'auto confrontation lors de visionnages de séquences interactives (Matthey & Moore, 1997). Le principe commun est de proposer des déclencheurs représentationnels⁷ aux informateurs, qui vont ensuite, en les mettant discursivement en circulation, remodeler les connaissances proposées (cf. les notions de *représentation de référence* et de *représentations en usage*, Py, 2004). Voici un exemple extrait d'un corpus recueilli dans le cadre de cette approche⁸:

- (1)
- E1 hum hum + d'accord + et:: et selon toi euh:: est-ce que le français + euh serait en train de s'appauvrir
- L1 il s'Appauvrit dans un certain sens + par rapport au français qu'on PARlait peut-être euh:: y'a encore euh:: vingt ans trente ans parce que y'a des mots qu'on utilise plus du tout + on utilise beaucoup d'anglicismes aussi qui ont remplacé + ou des formules euh contractées ou raccourcies + euh: et le vocabulaire s'a- s'appauvrit énormément + j'ai l'impression que ça:: y'a un appauvrissement: vraiment: du vocabulaire [...]

Il s'agit ensuite d'observer quelle est l'organisation du discours et les pratiques discursives actualisées dans la réappropriation de ces déclencheurs. Ont ainsi été mis à jour des organisations argumentatives, le recours aux procédés métaphoriques (Marquilló Larruy, 2000), le rôle de la gestion énonciative (Serra, 2000), et tout un panel de stratégies à l'œuvre dans le déploiement discursif des RL (Petitjean, 2009)⁹. En dégageant une série de patterns discursifs à l'œuvre dans le déploiement des RS dans

7 Un déclencheur représentationnel peut être défini comme "*un élément de la mémoire discursive (et peut-être de la culture du groupe) [qui] constitue un point de repère commun à tous les participants*" (Py, 2000b: 14).

8 Cet extrait est issu du Corpus Représentations linguistiques Marseille 2007 (Petitjean, 2010, <http://crdo.fr/crdo000019/fr>). Cet extrait est présenté ici à des fins d'illustration méthodologique. Pour une analyse de cet extrait, cf. Petitjean, 2009: 227.

9 Entre autres, le discours rapporté (Rabatel, 2004), l'activité de catégorisation (Cavalli et al., 2004), de dénomination (Lüdi, 1991; Duchêne, 2000), de métaphorisation (Tamba-Mecz, 1981; Bonhomme, 2002) et de référenciation expérientielle (Adam, 1994) ainsi que certains phénomènes d'ordre énonciatif, comme l'activité de modulation (Vion, 2006) et la polyphonie énonciative (Authier-Revuz, 1984).

l'interaction, et en considérant que les formes discursives ne sont pas seulement au service de contenus représentationnels immanents mais qu'elles les construisent et les remodèlent, l'approche discursive optimise l'un des fondements de la théorie des RS en psychologie sociale, à savoir que *nous pensons avec nos bouches* (Moscovici, 1984)¹⁰. Par ailleurs, le type de données aussi bien que les modalités d'analyse rendent possible une observation en temps réel des positionnements des acteurs vis-à-vis des contenus qu'ils mettent en circulation. Il a ainsi été possible de montrer l'existence de liens entre les activités de modulation discursive et les degrés d'adhésion de l'acteur à la RS émergeant dans son discours (Petitjean, 2011), ce type d'analyse concourant à considérer la dynamique des RS dans une perspective émique. L'apport de cette approche quant à la nature des RS réside également dans la reconfiguration qui est proposée des liens entre Ego et Alter (Marková, 2007), et donc du triangle initial sujet/Alter/objet social (cf. 1.1): la dialogicité (Bakhtine, 1965) et la polyphonie énonciative (Authier-Revuz, 1984) posent l'idée de la présence de l'Alter dans le discours de l'Ego (et inversement) et tentent de dépasser l'opposition Je/Tu pour rendre compte de la multiplicité des voix du social. Le Je devient ainsi un *moi et toi* (Bakhtine, 1979: 391).

2.1.2 Limites de l'approche discursive

On peut faire une série d'observations sur les implicites théoriques et méthodologiques sous-tendus par cette approche, qui laissent en suspend un certain nombre de questionnements. (1) En proposant des déclencheurs représentationnels, on peut se demander si l'on ne part pas de l'idée que les RL préexistent à l'interaction, ce qui poserait en retour la question du lien entre représentation et pratique dans l'interaction. Il semblerait que la RL soit identifiée en amont puis que l'on observe les phénomènes discursifs et conversationnels y relatifs, ce qui ne serait pas sans rappeler l'approche structurale des représentations (théorie du noyau central, Abric, 1987). (2) Les analyses proposées s'appliquent de manière privilégiée à un cadre monologal. L'intersubjectivité est bien sûr prise en compte. Toutefois, si l'Autre est systématiquement présent dans les pratiques discursives d'un informateur, ce qui est révélé au niveau des analyses renvoie majoritairement à des questions de contenus des arguments actualisés par le seul interviewé, ou bien encore aux positionnements évolutifs de celui-ci face aux contenus proposés (Pépin, 2000; Petitjean, 2009). L'attention portée aux phénomènes interactionnels dans la construction et la mise en circulation des RL reste souvent minimale, d'où des techniques de recueil et des données qui ne permettent pas encore de

¹⁰ Alors même que la psychologie sociale semble prêter peu d'attention aux phénomènes linguistiques et à la communication en général (Moscovici, 1972; Marková, 2004).

donner une réelle importance à cet ordre de fait. Dans le cadre de la réalisation d'entretiens semi-directifs, l'accès aux procédés interactionnels est limité (même si l'entretien est une interaction à part entière), le rôle de l'enquêteur se limitant à la gestion de la circulation de la parole et étant contraint par son obligation de "neutralité". (3) Les méthodes de recueil de données sont soumises à une même directive, à savoir amener les locuteurs à parler de leurs pratiques, en les encourageant donc à développer un regard méta sur celles-ci (cette démarche fait d'ailleurs écho à celle proposée par la *folk linguistics*, cf. Preston, 2005). Si cette approche présente l'avantage de (re)donner la parole aux acteurs, elle dessine également une ligne de séparation entre représentation et pratique. Les représentations ne seraient observables que lorsque l'on provoque chez le sujet une mise en surplomb par rapport à ses pratiques, qui sont présentées en amont par le chercheur comme objet potentiel de représentation. Outre le fait que le chercheur participe directement à la création de ce qu'il cherche à observer, on considère que les représentations ne sont accessibles qu'à partir du moment où elles sont *déclenchées*. Si l'on estime dans cette approche que les représentations sont observables *via* les pratiques discursives des acteurs, on ne table donc que sur *certaines* pratiques, à savoir celles motivées par le fait de thématiser comme objet de discours l'objet représenté. C'est en grande partie de là que découle le dialogue, fructueux mais complexe, entre données et définitions. Qu'est-ce qui fait que les représentations ne seraient observables que dans des discours qui parlent explicitement de ces représentations? Cela induit-il l'idée que les représentations préexistent à l'interaction, et qu'il est nécessaire de provoquer leur actualisation dans une interaction donnée, qui ne sera donc en fin de compte qu'un "décor" de ressources existant "ailleurs"? En outre, comment faire dans ce cas-là une étude sur des objets de représentation qui ne sont pas eux-mêmes objets d'un regard méta de la part des acteurs? Comme des *objets*¹¹ langagiers qui ont une moindre saillance dans la communication collective mais qui n'en demeurent pas moins d'une grande importance dans la gestion de l'espace social et qui, de ce fait, constituent des objets de représentation par excellence. S'il est possible d'amener des acteurs à parler du bilinguisme ou des relations entre communautés linguistiques, il est beaucoup plus complexe de les faire parler, par exemple, des compétences qu'ils actualisent dans l'interaction. Ce qui ne signifie pas que ces compétences ne font pas l'objet de représentations.

11 *Objet* dans le sens d'objet social susceptible d'être socialement représenté.

2.2 *L'approche praxéologique des représentations*

2.2.1 Cadre théorique

Au vu des limites présentées par l'approche discursive, nous souhaiterions proposer une reconfiguration de l'étude des RS, basée sur un type différent de corpus, qui est en lien direct avec le cadre théorique qui nous semble être le plus prometteur. Il s'agit de remettre en question un éventuel lien de détermination entre représentation et pratique, et de privilégier l'idée que les représentations ne sont ni déterminées ni déterminantes, mais qu'elles sont des pratiques sociales, qu'elles naissent et se développent dans les pratiques interactionnelles. Il ne s'agit donc plus de penser les représentations et les pratiques comme deux articulations distinctes (Berrendonner, 1988), indépendantes (Labov, 1976) ou s'influençant mutuellement (Laplane, 1996), mais comme une seule et même dimension de l'action sociale. En partant de l'idée que l'interaction est le terreau du social, que ce sont au travers des interactions quotidiennes que les acteurs, ensemble, au travers de leurs pratiques, construisent le social, le refonde, le dynamise, le font évoluer (Mondada, 1998). Ceci correspondrait à une *conception praxéologique des représentations*, d'où découlerait une observation des *représentations-en-action*, i.e. dans les pratiques des acteurs et non plus (seulement) au travers des discours sur ces pratiques. Les représentations se construisent on line dans les interactions quotidiennes, à un niveau local et de manière dynamique (Mondada, 1998). L'accent est donc mis sur le caractère intrinsèquement hétérogène des représentations: l'objectif n'est plus d'identifier celles-ci comme autant d'entités figées et réifiées, extérieures aux pratiques des acteurs, mais d'insister sur le fait qu'elles n'existent qu'au travers de leurs circulations permanentes et situées dans la diversité des activités quotidiennes des sujets et des groupes auxquels ceux-ci appartiennent.

2.2.2 Illustrations du protocole et premiers résultats

Les recherches que nous menons actuellement portent sur l'observation des RS des compétences d'interaction¹² en classe de langue. Elles découlent des travaux décrivant ces compétences dans une perspective praxéologique (Pekarek, 2006; Hellerman, 2008), qu'elles complètent dans le même temps. Le corpus utilisé (corpus CODI¹³ du CLA, Université de Neuchâtel) regroupe des enregistrements audio et vidéo d'interactions scolaires en classe de langue (niveau Secondaire I), avec le français comme

12 Par exemple, l'organisation des tours de parole, la gestion intra et interlocuteurs des contenus thématiques, l'argumentation, la défense d'un point de vue.

13 Ce corpus a été recueilli et transcrit selon les normes de l'analyse conversationnelle par Virginie Fasel et Evelyne Pochon-Berger.

langue première (Neuchâtel). L'objectif est d'analyser, lors de séquences didactiques, comment s'actualisent les représentations des compétences d'interaction *dans les pratiques* des acteurs. Il ne s'agit plus seulement de prendre en compte la dimension dialogique, mais de se centrer sur les zones premières dans l'observation de la construction interactionnelle, notamment l'organisation des tours de parole, en s'inspirant des travaux réalisés dans le champ de l'analyse conversationnelle (Sacks et al., 1974).

A ce jour, les premières analyses réalisées sur les interactions en classe ont permis de révéler un certain nombre de phénomènes. Je me suis plus spécifiquement intéressée à une composante de la compétence d'interaction, à savoir *gérer la prise du tour de parole* (Sacks et al., 1974)¹⁴. Les observations portent sur deux types de débats organisés en classe par l'enseignant: des débats réunissant les élèves filles et ceux organisés avec les élèves garçons¹⁵. En se centrant sur la confrontation entre les activités de l'enseignant et celles des élèves, il a été possible de mettre à jour plusieurs patterns. Le premier pattern correspond à la sélection d'un élève par l'enseignant pour que celui-ci prenne la parole et une absence de chevauchement dans les prises de parole suivant le tour de l'enseignant (Pattern 1):

(2)

P: [mhm] bon **angelina** dis-moi où ça se passe.

Ang: euh (.) dans une école (.) à berlin

P: berlin (.) quel genre d'école **patricia** tu sais (.) quel: niveau quel degré

Pat: euh

Car: °lycée°

Pat: terminale?

Le second pattern (Pattern 2) correspond quant à lui à l'absence de sélection du prochain locuteur de la part de l'enseignant¹⁶ (l. 3-4, 11, 16-17) et à la présence de nombreux chevauchements dans les tours suivant celui de l'enseignant (l. 5-9, 12-13, 18-19):

14 Nous avons également entamé une série d'analyses portant sur les représentations d'une compétence d'interaction spécifique, à savoir la compétence humoristique, et ce en collaboration avec Béatrice Priego-Valverde. Ces analyses se placent ainsi au centre d'une série de réflexions au cours desquelles se rencontrent (non parfois sans difficultés) sociolinguistique, analyse de discours et analyse conversationnelle.

15 Les débats en question portent sur le thème suivant: les graves problèmes de discipline que rencontre un lycée berlinois menacé de fermeture par ses enseignants.

16 L'enseignant désigne l'ensemble de la classe: il indique qu'il donne le tour aux élèves mais sans spécifier lequel d'entre eux doit le prendre.

(3)

- 1 P: les moins forts mhm? (...) bon (.) vous avez un petit tableau hein? (..) **12m00s** beaucoup d'élèves étrangers c'est le: un lycée (1.7) où y a les moins forts qui sont regroupés et puis y a rien qui va (1.1) d'accord (1.3) qu'est-ce que vous savez de la directrice de cette école
- 5 Lis: elle est ma[lade?]
 Car: [qu'elle est malade] [pendant] six mois elle (était) en& [malade]
 ?:
 Car: congé=
 Lis: =y a pas de remplaçant
- 10 (1.5)
 P: mhm? (.) ouais pis après sa maladie?
 Noé: [elle est: retraitée]
 ?: [(°je sais pas (.) ouais°)]
 ?: ouais (.) (une) retraite anticipée=
 ?: =°ouais°
- 15 P: elle a pris sa retraite hein ((rit: 1.0)) donc elle-même elle a pas tenu le coup ou bien
 ?: [non]
 ?: [(x)]

Comme on le voit dans l'extrait 4, dans le cadre du pattern 2 (l. 1-2, 25-26), l'enseignant réalise un certain nombre d'évaluations (commentaires sur la façon dont les élèves s'attribuent la parole et se la répartissent entre eux, l. 10, 22-23, 30, 32-33) avant de revenir au pattern 1 (l. 33):

(4)

- 1 P: pis dans cette école là (.) qu'est-ce qu'y a qui joue peut-être pas très bien (.) par rapport à ce que vous avez dit
 (1.7)
 Noé: laquelle [celle-là?]
- 5 Lis: [l'autorité]
 P: euh l'école [euh] cette école de berlin là le: lycée rütli=
 Noé: [ah]
 Lis: =l'autorité
- 10 (1.0)
 P: [mmm (.) dis voir un peu plus fort] qu'on t'entende=
 Lis: [°je sais pas (.) l'autorité?°]
 Lis: =l'autorité (.) je sais pas
 P: [(mmm?)]
 Noé: [non] l'autorité peut-être ils [en avaient les profs mais à force]& [c'est la même chose qu'en maths hein]
- 15 ?:
 Noé: &que (...) [de devoir des (.) (xxx)] [ben:] ils peuvent plus alors&
 Car: [°tu sais quand ils se mettent tous à (x)°]
 ?: [(tu vois)]
 Noé: &euh ils arrêtent enfin
- 20 15m03s
 ?: [(xx)]
 P: [essayez] de parler une à- une euh (.) après l'autre (..) essayez de vous écouter aussi (.) vous voyez lisa elle dit que: y a un manque d'autorité? pis noémie elle dit que maintenant y en a plus parce que::
- 25 les profs sont usés (1.7) en fait (.) pourquoi est-ce que ils travaillent pas bien dans cette école pis pourquoi vous vous travaillez quand même euh (1.0) à part patricia en math hein (.) nettement mieux ((rires: 1.6))
- ?:
 ?: °parce qu'ils ont° (1.1) euh leurs parents=
 30 P: =[alors euh a]ttendez on demande (..) à noémie vous levez un pet- un&
 ?: =[parce qu'ils sont]
 P: &petit peu la main (.) et puis vous tâchez de vous écouter vous regardez si vous êtes d'accord. (.) qu'est-ce tu dirais toi.

S'il n'y a pas ou peu de chevauchements dans les tours de parole de l'enseignant, les prises de parole simultanées sont très fréquentes dans les tours des élèves faisant suite à celui de l'enseignant (sauf dans le cas du pattern 2). Les activités des élèves donnent à voir que, selon eux, la prise de parole *chorale* est acceptée, acceptable et légitime dans le cadre d'un débat scolaire. Ils valorisent ainsi dans leurs pratiques la stratégie du *starting first* (le premier parti prend le tour de parole). Les activités de l'enseignant témoignent quant à elles de la valorisation d'une autre compétence (*un seul locuteur parle à la fois*) et sanctionnent la représentation de la compétence d'interaction telle qu'elle émerge dans les activités des élèves (par l'entremise notamment des séquences d'évaluation). On voit se dessiner ici l'un des processus potentiels de la construction collaborative et située d'une représentation dans les pratiques: (i) l'enseignant soumet une configuration particulière aux élèves (pattern 2: pas de sélection du prochain locuteur, les élèves sont libres de gérer la répartition des tours); (ii) par leur réaction (prises de parole simultanées), les élèves témoignent de la façon dont ils donnent du sens à la configuration proposée par l'enseignant (valorisation de la stratégie du *starting first*); (iii) l'enseignant se base sur ce que disent les activités des élèves de la manière dont ces derniers interprètent la configuration qu'il leur a proposée pour évaluer la compétence qu'ils mettent en place. Ces évaluations reposent sur deux composantes: une évaluation explicite (*ne pas parler tous en même temps, s'écouter, parler fort*); une évaluation dans les pratiques (retour de l'enseignant au pattern 1, cf. ex.4). L'enseignant semble donc dans un premier temps laisser les élèves gérer la sélection des prises de tours pour ensuite recadrer leurs manières de procéder en posant une évaluation. L'enseignant thématise ce faisant la *bonne* compétence à avoir dans ce contexte. L'élaboration de la représentation de ce qu'est la compétence idéale réside donc dans l'imbrication et la synchronisation des pratiques de l'enseignant et de celles des élèves dans une situation donnée.

Les représentations de la compétence *gérer la prise de parole* dans un débat scolaire à visée didactique sont donc les suivantes. Chez les élèves, la prise de parole chorale est acceptable, sauf pendant les tours de l'enseignant. Chez l'enseignant, ne pas prendre la parole en même temps et s'écouter les uns les autres sont autant de compétences présentées comme légitimes. Par ailleurs, les pratiques d'hétéro-sélection de l'enseignant reposent sur une représentation de la compétence sous-jacente qui est essentiellement verbale (la désignation explicite sous-tendant que les modalités mimo-gestuelles ne sont pas suffisantes dans ce contexte).

Nos analyses ont également mis en avant certaines différences dans les pratiques de l'enseignant selon qu'il interagit avec les élèves filles ou

garçons. Outre le fait que le pattern 1 est plus fréquent dans les débats organisés avec les garçons, on observe que les évaluations de l'enseignant quant aux compétences actualisées par les élèves sont plus nombreuses et plus explicites. Le pattern 2 n'est quasiment pas actualisé par l'enseignant, et, dans ses très rares occurrences, il donne immédiatement lieu à une séquence évaluative et à un retour au pattern 1. Dans l'extrait 5, on observe une première actualisation du pattern 2 (l. 1-2), des chevauchements dans les prises de parole des élèves (l. 3), une évaluation posée en réaction par l'enseignant (l. 4-5) puis enfin un retour au pattern 1 (l. 6).

(5)

- 1 P: bon (.) je commence par l'autre bout (1.6) les garçons. (...) est-ce que
(.) vous trouvez que vous avez un comportement différent des filles.
Es: +ouais ((environ sept garçons simultanément))+
P: alors vous répondez l'un après l'autre. (.) vous levez un peu la main moi
5 je vous donne la parole hein? (...) si possible (.) pis vous dites (...) qu'est-ce tu dirais dominic

Ces séquences évaluatives se doublent d'une orientation plus franche, dans les pratiques de l'enseignant, des élèves vers la *bonne* compétence (*ne pas parler tous en même temps, s'écouter, parler fort*): les pratiques de l'enseignant contraignent dans une plus large mesure les processus que les élèves actualisent pour élaborer les représentations qu'ils ont de la compétence en question (la stratégie *starting first* comme une compétence adéquate dans certains contextes). Dans ses interactions avec les élèves garçons, l'enseignant témoigne d'une certaine directivité qui induit une imposition dans ses pratiques de la compétence légitime à avoir dans le cadre d'un débat. Ces activités sous-tendent ainsi une autre représentation mise en circulation dans les pratiques de l'enseignant: les garçons seraient moins compétents que les filles dans la gestion des tours de parole et privilégieraient un plus haut degré de compétition interactionnelle.

2.3 Complémentarité des approches

L'approche praxéologique des représentations n'est pas une *fin en soi*, mais l'une des possibles manières d'aborder ce phénomène. Il ne s'agit donc pas d'opposer approche discursive et approche praxéologique, mais bien plutôt d'insister sur leur complémentarité. Afin de disposer d'un point de vue le plus complet possible sur les processus de mises en circulation des représentations, nous avons prévu d'organiser des débats semi-dirigés entre enseignants et élèves au cours desquels ceux-ci seront amenés à expliciter leurs positionnements épilinguistiques quant aux pratiques actualisées en classe. Il s'agira ensuite d'appliquer aux données les protocoles développés dans le cadre de l'approche discursive des représentations. L'objectif n'est pas ici de vérifier si les RS observées dans les pratiques des acteurs sont ou non similaires à celles observées dans

leurs discours sur leurs pratiques (ce qui laisserait entendre, à tort, qu'il existe une vérité stable des représentations), mais d'étudier de quelles manières les représentations élaborées dans les activités interactionnelles deviennent à leur tour objets de discours, s'en trouvent remodelées par une certaine distanciation de l'acteur vis-à-vis de ses pratiques et des connaissances sociales qu'il a de celles-ci. Ceci permet de mettre l'accent sur l'hétérogénéité des contenus des représentations, qui sont sans cesse redessinés au travers du flux ininterrompu des interactions et d'accéder à l'un des processus sociaux de construction des savoirs partagés, tout en reconnaissant une place princeps aux sujets grâce auxquels ces processus peuvent s'implémenter. On voit donc se dessiner ici un nouveau cadre d'observation et d'analyse des représentations qui reposerait sur la complémentarité entre analyse des *représentations-en-action* et analyse des *représentations-en-discours*¹⁷.

3. Conclusion

La complexité inhérente à la notion de RS fait de celle-ci un catalyseur des échanges transdisciplinaires entre, d'une part, la sociolinguistique et les autres sciences sociales, et, d'autre part, entre la sociolinguistique et les autres domaines des sciences du langage. La migration du concept de RS de la sociologie à la psychologie sociale puis à la sociolinguistique oblige à élaborer une approche intégrée de cette notion induisant un dépassement des cloisonnements disciplinaires. Définir la notion de représentation en sociolinguistique nous oblige à prendre en compte les questionnements qui sont à la base de sa théorisation dans les autres champs des sciences sociales, et de là à complexifier des problématiques traitées jusqu'alors de manière indirecte ou secondaire, comme la question des liens entre individuel et social ou encore la place du sujet dans la construction des RS. Le recours aux perspectives proposées par les autres sciences sociales devient dès lors non pas un choix, mais une contrainte nécessaire. La difficulté étant ici de parvenir à proposer une conception du social qui n'implose pas sous le coup des influences multiples et variées émanant des différentes disciplines invoquées, mais qui permette de satisfaire les objectifs fixés en sociolinguistique. A notre sens, le défi actuel n'est pas tant de mener des travaux uniquement dirigés vers la description des RL d'un groupe donné, mais bien plutôt de penser les liens unissant représentations et pratiques, et de confronter les hypothèses y relatives à ce que nous donnent à voir les données langagières. Définir et évaluer de

¹⁷ Il serait par ailleurs prometteur de croiser ces approches avec l'analyse du contenu des politiques linguistiques et éducatives, ces dernières participant aux soubassements dialogiques des RS (*cf.* la notion de *formation discursive*, Canut, 2006, et d'*interdiscours*, Pêcheux, 1990).

nouvelles méthodologies d'observation et d'analyse des représentations sont des activités indispensables en cela qu'elles nous amènent à repenser la définition théorique de la RS et de là les liens que celle-ci entretient avec les pratiques des acteurs et les discours qui en découlent. Ce sont précisément ces réflexions méthodologiques qui engendrent un dialogue fructueux entre la sociolinguistique et les autres domaines des sciences du langage. A la question de savoir comment il est possible d'observer les représentations, différentes réponses peuvent nous être apportées par les outils développés dans le cadre de l'analyse de discours et de l'analyse conversationnelle. C'est parce que la sociolinguistique peut choisir d'intégrer ces différentes approches des pratiques langagières qu'elle a aujourd'hui la possibilité d'enrichir à son tour la théorie des RS dans les autres sciences sociales.

Bibliographie

- Abric, J.-C. (1987): *Coopération, compétition et représentations sociales*. Cousset-Fribourg (DelVal).
- Abric, J.-C. (1994): *Pratiques sociales et représentations*. Paris (PUF).
- Achard, P. (1986): Discours et sociologie du langage. In: *Langage et Société*, 37, 5-60.
- Adam, J.-M. (1994): Une définition générique du récit. In: Bres, J. (éd.): *Le récit oral/Questions de narrativité*. Montpellier (Université de Montpellier III/Praxiling), 431-444.
- Authier-Revuz, J. (1984): Hétérogénéité(s) énonciatives(s). In: *Langages*, 73, 98-111.
- Bakhtine, M. (1965/1970): *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*. Paris (Gallimard).
- Bakhtine, M. (1979/1984): *Esthétique de la création verbale*. Paris (Gallimard).
- Barbérís, J.-M., Bres, J. & Gardes-Madray, F. (1989): La praxématique. In: *Etudes littéraires*, 21/3, 29-47.
- Berard, T. J. (2005): Rethinking practices and structures. In: *Philosophy of the social sciences*, 35, 196-230.
- Berrendonner, A. (1988): Normes et variations. In: Schoeni, G. & al. (éds): *La langue française est-elle gouvernable?* Neuchâtel/Paris (Delachaux & Niestlé), 43-61.
- Bloomfield, L. (1933): *Language*. New-York (Holt, Rinehart & Winston).
- Bonhomme, M. (éd.) (2002): *Figures du discours et ambiguïté*. In: *Semen*, 15.
- Boudon, R. (1979): *La logique du social*. Paris (Hachette).
- Boudon, R. (1988): Individualisme ou holisme. Un débat méthodologique fondamental. In: Mendras, H. & Verret, M. (éds.): *Les champs de la sociologie française*. Paris (Armand Colin), 31-45.
- Bourdieu, P. (1980): *Le sens pratique*. Paris (Seuil).
- Boutet, J. (1994): *Construire le sens*. Berne (Peter Lang).
- Bretegnyer, A. (2010): Renoncer à la "communauté linguistique"? In: Boyer, H. (éd.): *Pour une épistémologie de la sociolinguistique*. Limoges (Lambert-Lucas), 107-115.

- Calvet, L.-J. (1998): Insécurité linguistique et représentations. Approche historique. In: Calvet, L.-J. & Moreau, M.-L. (éds.): Une ou des normes? Insécurité linguistique et normes endogènes en Afrique francophone. Paris (Didier Erudition), 9-17.
- Canut, C. (2006): Construction des discours identitaires au Mali. Ethnicisation et instrumentalisation des *senankuya*. In: Cahiers d'Etudes africaines, XLVI (4), 184, 967-986.
- Canut, C. (2000a): De la sociolinguistique à la sociologie du langage: de l'usage des frontières. In: Langage et société, 91, 89-95.
- Canut, C. (2000b): Subjectivités, imaginaires et fantasmes des langues: la mise en discours "épilinguistique". In: Langage et société, 93, 71-96.
- Castellotti, V. & Moore, D. (2002). *Représentations sociales des langues et enseignements. Guide pour l'élaboration des politiques linguistiques éducatives en Europe – De la diversité linguistique à l'éducation plurilingue. Etude de référence*. Strasbourg (Division des politiques linguistiques/Direction de l'éducation scolaire, extra-scolaire et de l'enseignement supérieur/DGIV/Conseil de l'Europe).
- Cavalli, M., Duchêne, A., Elmiger, D., Gajo, L., Marquillò Larruy, M., Matthey, M., Py, B. & Serra, C. (2004). Le bilinguisme: représentations sociales, discours et contextes. In: Castellotti V. & Mochet M.-A. (éds.): Les représentations des langues et de leur apprentissage. Références, modèles, données et méthodes. Paris (Didier), 65-99.
- Cohen, M. (1956): Pour une sociologie du langage. Paris (Albin Michel).
- Descola, P. (2006): Par-delà nature et culture. Paris (Gallimard).
- Doise, W. (1972): Représentations et relations intergroupes. In: Moscovici, S. (éd.): Introduction à la psychologie sociale. Paris (Larousse), 194-213.
- Duchêne, A. (2000): Les désignations de la personne bilingue: approche linguistique et discursive. In: TRANEL, 32, 91-113.
- Ducrot, O. (1984): Le dire et le dit. Paris (Editions de Minuit).
- Durkheim, E. (1894/1988): Les règles de la méthode sociologique. Paris (PUF).
- Durkheim, E. (1898): Représentations individuelles et représentations collectives. In: Revue de métaphysique et de morale, 6, 273-302.
- Encrevé P., (1988): La liaison avec et sans enchaînement. Phonologie tridimensionnelle et usages du français. Paris (Éditions du Seuil).
- Fishman, J. (1971): Sociolinguistique. Paris (Nathan).
- Filleule, R. (2005): Individualisme méthodologique/holisme. In: Borlandi, M. et al. (éds.): Dictionnaire de la pensée sociologique. Paris (PUF), 351-354.
- Gadet, F. (2009): Sociolinguistique, écologie des langues, et cetera. In: Langage et Société, 129, 121-135.
- Garfinkel, H. (2001): Le programme de l'ethnométhodologie. In: Fornel, M., Ogien, A. & Quéré, L. (éds.): L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale. Paris (La découverte), 33-56.
- Garfinkel, H. (1967/1984): Studies in ethnomethodology. Cambridge (Polity Press).
- Giddens, A. (1982): Profiles and Critiques in Social Theory. In: Cassell, P. (éd.): The Giddens Reader. Londres (Macmillan Press).
- Gumperz, J. & Hymes, Dell H. (1972): Directions in Sociolinguistics: the Ethnography of Communication. New-York (Holt, Rinehart & Winston).
- Heller, M. (2002): Éléments d'une sociolinguistique critique. Paris (Didier).
- Hellermann, J. (2008): Social actions for classroom language learning. Clevedon (Multilingual Matters).
- Houdebine, A.-M. (1982): Norme, imaginaire linguistique et phonologie du français contemporain. In: Le Français Moderne, 50, 42-51.

- Hymes, Dell H. (1991): Vers la compétence de communication. Paris (LAL – Hatier Didier).
- Jodelet, D. (1989): Représentations sociales: un domaine en expansion. In: Jodelet, D. (éd.): Les représentations sociales. Paris (PUF), 47-78.
- Jodelet, D. (2008): Les mouvements de retour vers le sujet et l'approche des représentations sociales. In: Connexions, 89, 25-46.
- Labov, W. (1976): Sociolinguistique. Paris (Les Editions de Minuit).
- Labov, W. (1972): Language in the inner city. Philadelphia (University of Pennsylvania Press).
- Labov, W. (1966): The social stratification of English in New-York City. Washington D.C. (Center for Applied Linguistics).
- Lambert, W. E. et al. (1960): Evaluational reactions to spoken languages. In: Journal of Abnormal and social Psychology, 60, 44-51.
- Laplanche, B. (1996): Stratégies pédagogiques et représentation de la langue dans l'enseignement des sciences en immersion française. In: La Revue canadienne des langues vivantes, 52, 3, 440-463.
- Lo Monaco, G. & Lheureux, F. (2007): Représentations sociales: théorie du noyau central et méthodes d'étude. In: Revue électronique de psychologie sociale, 1, 55-64.
- Lüdi, G. (1991): Construire ensemble les mots pour le dire. A propos de l'origine des connaissances lexicales. In: Dausendschön-Gay, U., Gülich, E. & Kraft, U. (éds.): Linguistische Interaktionsanalysen. Tübingen (Niemeyer).
- Mackey, W. (1972): The description of bilingualism. In: Fishman, J. (éd.): Readings in the Sociology of Language. The Hague (Mouton), 554-584.
- Marková, I. (2004). Langage et communication en psychologie sociale: dialoguer dans les focus groups. In: Bulletin de psychologie, 57(3), 231-236.
- Marková, I. (2007): Dialogicité et représentations sociales. Paris (PUF).
- Marquilló Larruy, M. (2000): Métaphores et représentations du cerveau plurilingue: conceptions naïves ou construction du savoir? Exemples dans le contexte d'enseignement andorran. In: TRANEL, 32, 115-146.
- Matthey, M. (2000): Aspects théoriques et méthodologiques de la recherche sur le traitement discursif des représentations sociales. In: TRANEL, 32, 21-37.
- Matthey, M. & Moore, D. (1997): Alternances des langues en classe. Pratiques et représentations dans deux situations d'immersion. In: TRANEL, 27, 63-82.
- Maurer, B. (1999): Quelles méthodes d'enquête sont effectivement employées aujourd'hui en sociolinguistique? In: Calvet, L.-J. & Dumont, P. (éds.): L'enquête sociolinguistique. Paris (L'Harmattan), 167-190.
- Mondada, L. (1998): De l'analyse des représentations à l'analyse des activités descriptives en contexte. In: Cahiers de praxématique, 31, 127-148.
- Moscovici, S. (1961): La Psychanalyse, son image et son public. Paris (PUF).
- Moscovici, S. (1970): Préface. In: Jodelet, D., Viet, J. & Besnard, P. (éds.): La psychologie sociale, une discipline en mouvement. Paris/La Haye (Mouton), 9-64.
- Moscovici, S. (1972). The psychosociology of language. Chicago (Markham Publishing Co.).
- Moscovici, S. (1982): The coming era of social representations. In: Codol, J.-P. & Leyens, J.-P. (éds.), Cognitive approaches to social behavior. The Hague (Nijhoff). (Trad. fr. in Doise, W. & Palmonari, A. (éds.) (1986): Textes de base en psychologie: l'étude des représentations sociales. Paris (Delachaux & Niestlé)).
- Moscovici, S. (1984). The phenomenon of social representations. In: Farr, R. M. & Moscovici, S. (eds.), Social representations. Cambridge (Cambridge University Press), 3-69.
- Parsons, T. (1951): The social system. New York (The Free Press).

- Pêcheux, M. (1990): L'inquiétude du discours. Paris (Editions des cendres).
- Pekarek Doehler, S. (2006): Compétence et langage en action. In: Bulletin Suisse de Linguistique Appliquée, 84, 9-45.
- Pépin, N. (2000): Représentations de la communauté linguistique dans une famille francophone de Suisse romande. In: TRANEL, 32, 165-182.
- Petitjean, C. (2011): De l'influence des représentations linguistique sur les politiques linguistiques (et inversement). In: Cuvelier, P., Du Plessis, T., Meeuwis, M., Vandekerckhove, R. & Webb, V. (Eds.), *Multilingualism from below*. Pretoria (Van Schaik), 176-196.
- Petitjean, C. (2009): Représentations linguistiques et plurilinguisme. Thèse de doctorat. Université de Neuchâtel/Université de Provence.
- Petitjean, C. (2008): Représentations linguistiques et accents régionaux du français. In: Journal of Language Contact, Varia 1, 29-51.
- Preston, D. R. (2005): What is Folk Linguistics? Why should you care? In: Lingua Posnaniensis, 47, 143-162.
- Py, B. (2004): Pour une approche linguistique des représentations sociales. In: Langage, 154, 6-19.
- Py, B. (éd.) (2000a): Analyse conversationnelle et représentations sociales. Unité et diversité de l'image du bilinguisme. In: TRANEL, 32.
- Py, B. (2000b): Représentations sociales et discours. Questions épistémologiques et méthodologiques. In: TRANEL, 32, 5-20.
- Py, B. (1993): Quand les représentations peinent à suivre les pratiques... Emergence du plurilinguisme chez des romands établis en Suisse alémanique. In: CILL, 19.3-4, 137-145.
- Rabatel, A. (2004): L'effacement énonciatif dans les discours rapportés et ses effets pragmatiques. In: Langages, 156, 3-17.
- Sacks, H., Schegloff, E. & Jefferson, G. (1974): A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation. In: Language, 50, 696-735.
- Sankoff, G. (1972): Sociolinguistic Research in French in Montreal. In: Language in Society, 1.
- Sapir, E. (1921): Le langage. Introduction à l'étude de la parole. Paris (Payot).
- Serra, C. (2000): Traitement discursif et conversationnel des représentations sociales. In: TRANEL, 32, 77-90.
- Singy, P. (1996): L'image du français en Suisse romande. Une enquête sociolinguistique en Pays de Vaud. Paris (L'Harmattan).
- Tabouret-Keller, A. (1997): From sociolinguistics to the anthropology of language. In: Bratt Paulston, C. & Tucker, G. R. (éds.): The early days of sociolinguistics: memories and reflections. Dallas (Summer Institute of Linguistics), 225-233.
- Tamba-Mecz, I. (1981): Le sens figuré. Vers une théorie de l'énonciation figurative. Paris (PUF).
- Trudgill, P. (1974): The Social Differentiation of English in Norwich. Cambridge (Cambridge University Press).
- Varro, G. (1999): "Sociolinguistique" ou "sociologie du langage"? Toujours le même vieux débat? A propos de deux ouvrages récents intitulés Sociolinguistique. In: Langage et Société, 88, 91-97.
- Vion, R. (2006): Dimensions énonciative, discursive et dialogique de la modalisation. In: Actas do III Encontro Internacional de Análise Linguística do Discurso, Processos Discursivos de Modalização. Braga (Universidade do Minho, Coleção Hespérides Linguística, 5).

Adresse des auteurs

Giovanni ABETE, giovanni.abete@libero.it

Università degli Studi di Napoli "Federico II", Dipartimento di Filologia
Moderna, via Porta di Massa 1, I-80133 Napoli

Marcello BARBATO, barbato@unina.it

Université Libre de Bruxelles, Faculté de Philosophie et Lettres - CP 175, 50
avenue F.D. Roosevelt, B-1050 Bruxelles

Philippe BLANCHET, philippe.blanchet@univ-rennes2.fr

Université Rennes 2, Laboratoire PREFics, UFR ALC, CS 24307, F-35043
Rennes cedex

Francesco CANGEMI, francesco.cangemi@lpl-aix.fr

Laboratoire Parole et Langage, 5 avenue Pasteur, F-13604 Aix-en-Provence

Jean-Michel ELOY, jean-michel.eloy@u-picardie.fr

UPJV - UFR Lettres, chemin du Thil – F, F-80025 Amiens, France

Michele LOPORCARO, loporcar@rom.uzh.ch

Romanisches Seminar, Zürichbergstrasse 8, CH-8032 Zürich

Georges LÜDI, georges.luedi@unibas.ch

Institut für Franz. Sprach- und Literaturwissenschaft / Institut d'études
françaises et francophones, Maiengasse 51, CH-4056 Basel

Cécile PETITJEAN, cecile.petitjean@unine.ch

Laboratoire Parole et Langage, 5 avenue Pasteur, F-13604 Aix-en-Provence

Evelyne POCHON-BERGER, evelyne.pochon@unine.ch

Institut des sciences du langage et de la communication, Université de
Neuchâtel, Espace Louis-Agassiz 1, CH-2000 Neuchâtel

Stephan SCHMID, schmidst@pholab.uzh.ch

Phonetisches Laboratorium der Universität Zürich, Rämistrasse 71, CH-
8006 Zürich

Comité de relecture pour ce numéro

Vincent Arnaud (Université du Québec à Chicoutimi), Arlette Bothorel-Witz (Université de Strasbourg), Céline Delooze (Trinity College Dublin), Christine Deprez (Université Paris Descartes), Federica Diémoz (Université de Neuchâtel), Alain Giacomi (Université de Provence), François Grin (Université de Genève), Andres Kristol (Université de Neuchâtel), Amandine Michelas (Université de Provence), Simona Pekarek Doehler (Université de Neuchâtel), Cécile Petitjean (Université de Provence), Gabriela Steffen